

MULHERES MIL THOUSAND WOMEN MILLE FEMMES



DO SONHO À REALIDADE
MAKING DREAMS COME TRUE
DU RÊVE À LA RÉALITÉ



UNE HISTOIRE RACONTÉE PAR DE NOMBREUSES VOIX

Ce livre raconte la trajectoire d'une action publique, le projet *Milles Femmes*, narrée à la première personne. Celles qui nous racontent cette histoire, ce sont 27 femmes, élèves qui participent ou ont participé au projet pilote mis en place dans les régions Nord et Nord-est du pays dans le but d'améliorer la vie de mille Brésiliennes. Projet audacieux et inédit dans le Réseau Fédéral d'Éducation Professionnelle et Technologique, le projet *Mille Femmes* nous a mis au défi de travailler avec des exemples d'exclusion : des femmes jeunes et adultes en situation de vulnérabilité économique et sociale, la plupart d'entre elles avec un faible niveau de scolarité et en marge du monde du travail.

En lignes générales, le projet avait pour but d'élever le niveau scolaire, d'offrir une qualification professionnelle et de contribuer à l'insertion de ces femmes dans le monde du travail. Outre ces objectifs immédiats, on peut affirmer qu'il a également eu d'autres retombées qui, de par leur nature même, ne sont ni simples ni évidentes à mesurer, telles que la découverte de la citoyenneté, la récupération de l'estime de soi, l'amélioration des relations familiales et de la vie en société dans les communautés, en plus d'encourager les femmes à retourner sur les bancs de l'école. En un mot : des personnes ont recommencé à croire en elles-mêmes.

La gestation du projet a débuté en 2005, avec la vision inclusive, le courage et l'audace même de plusieurs acteurs brésiliens et canadiens. La première action est née d'un partenariat entre l'Institut Fédéral du Rio Grande do Norte (IFRN), à l'époque Centre Fédéral d'Éducation Professionnelle et Technologique

(Cefet), et les *collèges* canadiens. C'est au sein de cet institut que fut développé un projet éducatif de formation pour femme de chambre. Le résultat en fut si impressionnant que le Canada, par l'intermédiaire de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) et de l'Association des Collèges Communautaires du Canada (ACCC), et le Brésil, par l'intermédiaire du Secrétariat à l'Éducation Professionnelle et Technologique (Setec) et de l'Agence Brésilienne de Coopération (ABC/MRE), ont décidé d'élaborer un projet en vue d'étendre cette action à d'autres états. C'est ainsi qu'est né le projet *Mille Femmes* qui, en plus du Rio Grande do Norte, fut étendu à 12 autres institutions, à savoir les Instituts Fédéraux d'Alagoas, Amazonas, Bahia, Ceará, Maranhão, Paraíba, Pernambuco, Piauí, Roraima, Rondônia, Sergipe et Tocantins.

Des personnes ont suivi ou continuent de suivre les cours de formation qui y sont offerts depuis 2008. Les domaines sont les plus divers et cherchent à s'harmoniser avec les talents des élèves et la vocation de la région. C'est ainsi que l'on propose des cours de coupe et couture, de femme de chambre, d'alimentation, de gestion domestique et d'artisanat. Soulignons le fait que, dans la mise en œuvre du projet *Mille Femmes*, le respect des apprentissages non formels et la (re)découverte de talents a constitué un élément-clé, sans oublier la précieuse contribution des *collèges* canadiens qui, depuis des décennies, ont mis en place le processus de Reconnaissance des Acquis Antérieurs (RAA), lequel valide et certifie les connaissances accumulées tout au long de la vie.

Au niveau national, ce projet a été mis sur pied par le Secrétariat à l'Éducation Professionnelle et Technologique (Setec/MEC), avec le partenariat du Bureau International du Cabinet du Ministre (AI/GM), de l'Agence Brésilienne de Coopération (ABC/MRE), du Réseau Nord-Nordeste d'Éducation Technologique (Redenet), du Conseil National des Institutions du Réseau Fédéral d'Éducation Professionnelle, Scientifique et Technologique (Conif), de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) et de l'Association des Collèges Communautaires du Canada (ACCC) et des collèges partenaires.

Dans les États, les Instituts Fédéraux (IF) ont compté sur la participation de divers partenaires gouvernementaux et non gouvernementaux, qui étaient incontournables pour l'exécution du projet. D'autres acteurs clés tels que les professeurs, fonctionnaires et volontaires des IF et les partenaires ont accepté d'effectuer des activités d'assistance pour les élèves et de donner les cours. Il est certain que tous ont directement contribué aux changements considérables qui se sont produits dans la vie de ces femmes et de leurs familles. La preuve en est que

toutes celles qui ont été interviewées depuis 2008, aussi bien pour ce livre que pour le portail du projet, ont parlé de l'importance des cours et de l'expérience de la vie en commun dans l'institution pour leur formation professionnelle et citoyenne.

Comme tout ce qui est nouveau, le projet *Mille Femmes* est en évolution constante, visant à consolider et à développer les passerelles créées entre les communautés, les instituts et la société. Ces passerelles qui solidifient les changements au niveau de l'accès – une fois que les IF s'ouvrent aux communautés – à la mise en œuvre du programmes et des cours, à la présence régulière à l'école, aux relations avec les autres organisations en mesure de répondre aux différents besoins de ces élèves non traditionnels, comme des garderies, des cours d'éducation de jeunes et d'adultes ainsi que des partenariats avec le secteur productif visant à garantir l'insertion dans le monde du travail. C'est pourquoi il n'existe pas une seule voie ni une seule formule. Le défi principal est d'établir le dialogue pour adapter la méthodologie développée dans le projet *Mille Femmes* aux diverses réalités, sans toutefois perdre de vue les objectifs clés du projet : Éducation, Citoyenneté et Développement Durable.

Les résultats obtenus ne sont pas toujours les mêmes et toutes les histoires n'ont pas atteint le même taux de réussite que celles publiées. Certaines femmes n'ont pas terminé les cours, soit parce qu'elles avaient trouvé du travail, soit qu'elles avaient déménagé ou qu'elles n'avaient pas aimé la formation, ou encore qu'elles ne sont pas parvenues à concilier leur vie et leurs études. Il y a des élèves qui ont obtenu un emploi dans le secteur correspondant à leur formation et il y a aussi celles qui travaillent dans des domaines différents. Cependant, certaines femmes cherchent toujours un emploi et d'autres ont repris leurs études et d'autres non. De plus, on compte parmi ces femmes, celles qui se sont risquées dans le développement d'une petite entreprise. Et il existe aussi des discussions dans le domaine du coopérativisme. Cependant, une chose est certaine : toutes celles qui ont terminé leur formation affirment que le projet a engendré d'importants changements dans leur vie.

D'un point de vue institutionnel, le bilan est extrêmement positif. De 2005 à mars 2011, il y a eu d'énormes échanges de savoirs entre enseignants et administrateurs brésiliens et canadiens lors de missions techniques, de cours, d'ateliers et de réunions de travail. Au-delà des partenariats pour la coopération internationale, le Brésil et le Canada ont créé une relation de respect, de confiance et de complicité dans le domaine de l'éducation professionnelle et technologique en s'aidant mutuellement et en élaborant plusieurs plans pour l'avenir. Un des

résultats obtenus a été le rapprochement entre le Brésil et le Canada, qui a conduit à la signature de plusieurs partenariats entre les institutions. En ce qui concerne *Mille Femmes*, l'idée est d'étendre le projet non seulement à d'autres institutions brésiliennes, mais aussi dans d'autres pays qui veulent adapter cette méthode qui a porté fruit aux besoins de leurs populations.

Pour ce qui est du Brésil, un résultat important est que les 13 Instituts Fédéraux ont développé une méthodologie d'accès et de succès pour ces femmes, et qui peut aujourd'hui être développée dans d'autres institutions et appliquée dans différentes communautés et auprès de divers groupes de personnes qui souhaitent avoir accès à une éducation professionnelle. La dissémination de cette méthodologie pourra être faite par le Centre de référence du projet *Mille Femmes*, dont le siège est à Brasilia et qui aura la responsabilité du suivi de l'extension du projet, de la promotion des formations de fonctionnaires du réseau et d'autres institutions, du développement de la recherche et de la production d'outils d'appui.

Outre les impacts et les implications qui peuvent être comptabilisés, grâce à la mise en place du projet *Mille Femmes*, les institutions ont élaboré des outils de promotion et d'accès destinés à un public qui, depuis très longtemps, n'osait même pas franchir la porte d'entrée d'un IF. C'est pour cette raison que cette action constitue un engagement pour l'inclusion sociale et contribue donc à la construction d'un pays plus juste et plus égalitaire ainsi qu'à l'atteinte des *Objectifs du Millénaire*, définis par l'Organisation des Nations Unies (ONU) et adoptés par 191 pays qui se sont engagés à promouvoir l'égalité entre les sexes et l'autonomie des femmes, l'éradication de l'extrême pauvreté et de la faim, ainsi que l'assurance de la durabilité environnementale.

Pour les prochaines années, les objectifs sont toujours guidés par l'audace. Le but est de faire en sorte que les connaissances accumulées servent de base à la mise en place du projet dans le reste du Brésil, en transformant le projet *Mille Femmes* en une politique permanente du Réseau Fédéral, offert dans chacune de ses 366 unités réparties dans les 27 états de notre pays.

SEBASTIANA



QUITÉRIA



ELISÂNGELA



MARECHAL DEODORO



En marge de la société, voilà l'expression qui caractérise le mieux les conditions dans lesquelles vivent les habitants de la Vila Santa Ângela, dans la commune de Marechal Deodoro. Les maisons, beaucoup d'entre elles en torchis, se trouvent à deux mètres en contrebas de la route AL-101 Sud et à cause de son emplacement des voitures passent et tuent régulièrement des habitants.

Les familles ne sont pas prises en compte dans les statistiques officielles lorsque le relevé officiel des services de base est effectué tels que pour l'assainissement, l'école, et le poste de santé. Il n'existe pas d'association d'habitants qui puisse revendiquer les droits les plus élémentaires, les voitures, y compris celles des autorités publiques, passent trop vite. On n'a pas le temps de regarder sur les côtés.

La timidité est un trait marquant de ce groupe d'Alagoas. Ce sont des femmes qui, encore jeunes, ont déjà une longue expérience de travail. Filles de paysans, certaines d'entre elles travaillaient à la coupe de la canne à sucre dans les usines ou aidaient leurs parents dans les champs pendant la journée et étudiaient le soir au Mobral (Mouvement Brésilien de Alphabétisation), qui donnait un peu d'instruction aux jeunes et aux adultes entre les années 1964 et 1985.

L'offre de formation de l'Institut Fédéral d'Alagoas dans le secteur d'alimentation vise à les qualifier dans des activités qu'elles pratiquent déjà, comme la vente et la préparation d'aliments dans des bars et des restaurants – travail qu'elles font la fin de semaine –, la récolte de crabes dans la mangrove, la vente de bonbons à la noix de coco au bord des routes proches de leurs maisons, ainsi que le service de femme de ménage. En plus de cela, l'IF a signé un accord de partenariat avec le gouvernement local en vue d'améliorer la scolarité des habitants.



ÉLISÂNGELA, SEBASTIANA ET QUITÉRIA



Maria Sebastiana da Silva, 49 ans, Maria Quitéria da Silva, 32 ans, et Elisângela da Silva, 23 ans, une mère et ses filles qui ont des histoires de vie qui se ressemblent : la maternité est arrivée tôt et elles n'ont plus eu le temps d'étudier. Tout comme Sebastiana, Quitéria a commencé à travailler très tôt pour aider à élever ses frères et sœurs. Ce sont des vies qui reproduisent la même trajectoire d'exclusion. Elles sont voisines et s'entraident comme elles le peuvent : elles partagent ce qu'elles ont, se consolent l'une l'autre quand elles sont tristes et fêtent ensemble les joies et les succès. Aujourd'hui, sur les bancs de la salle de classe, elles partagent le rêve d'un avenir meilleur. Elisângela veut acquérir son indépendance financière : elle veut être réceptionniste. L'objectif de Quitéria est de suivre un cours d'infirmière et c'est une des raisons qui l'a poussée à retourner sur les bancs de l'école. Et tout de suite. Sebastiana, elle, n'abandonne pas son rêve d'un avenir meilleur.

Je m'appelle Sebastiana et je suis née à Marechal Deodoro. J'ai eu cinq enfants et j'en ai élevé quatre toute seule.



L'autre est resté avec son père. J'ai été à l'école jusqu'en troisième année. Pendant la journée, je travaillais et le soir, j'étudiais dans une école appelée Mobral¹. J'y arrivais très fatiguée. Parfois, je ne prenais même pas de petit déjeuner. Le peu que j'ai appris a exigé pas mal de sacrifices, lettre par lettre, mot par mot. J'ai vécu cette vie-là jusqu'à mon mariage à 17 ans. Je me suis mariée à l'église et à la mairie. J'ai eu mon premier enfant à 18 ans. Mon mari travaillait comme conducteur. Je l'aimais bien, mais il buvait beaucoup. Ça va faire 17 ans qu'on est séparés.

J'ai beaucoup souffert durant mon enfance, et encore plus dans mon adolescence. Ma mère a élevé sept enfants et n'avait pas les moyens. J'ai été élevée sans père, je coupais de la canne à sucre. J'avais 11 ans quand j'ai commencé à travailler dans les champs de canne à sucre et j'y ai travaillé jusqu'à mes 16 ans ; après, je me suis mariée. De nos jours, on ne pourrait plus faire ça parce qu'il existe le Conseil tutélaire et les enfants ne peuvent plus travailler mais uniquement étudier.

« C'est maintenant que j'apprends, sur le tas. J'apprends des trucs de cuisine, de gastronomie, de droits des femmes.



La plupart des gens critiquent l'endroit où nous habitons ; les uns l'appellent favela, d'autres, bande de voyous. Il y a des fois où je prends le bus pour Maceió et je vois des gens pleins de préjugés. Je me sens toute gênée parce que je suis une personne pauvre, et si j'habite dans un endroit comme ça, c'est parce que je n'en ai pas d'autre. Ça me fait mal, parce que la pauvreté n'est pas un défaut.

J'ai recommencé à étudier et j'ai découvert le projet grâce à mes filles. Je fais l'EJA² et j'aime bien le projet. Depuis que j'ai commencé, j'ai appris des choses que je n'avais jamais apprises quand j'étais petite. C'est maintenant que j'apprends, sur le tas. J'apprends des trucs de cuisine, de gastronomie, de droits des femmes. J'ai moi-même été victime de violence et je n'ai jamais eu de droits. Je n'ai pas eu peur d'utiliser l'ordinateur, j'étais plutôt curieuse d'apprendre un jour à en utiliser un. Et j'ai réalisé mon rêve.

Je revends des produits Avon, des vêtements faits par d'autres, je fais un peu de tout pour vivre. Je fais de la dentelle au filet³. Il y a la Bourse Famille qui m'aide beaucoup parce que j'ai un fils handicapé qui habite avec moi. Mon rêve est de travailler à mon propre compte et d'avoir mon propre commerce, et d'un jour sortir d'ici pour ne plus être aussi discriminée. Gagner mon pain quotidien, sans travailler pour les autres, mais seulement pour moi-même. Et ne jamais cesser de rêver et continuer à lutter et à rêver d'avoir un jour une vie meilleure. ■



2. EJA – Éducation de Jeunes et Adultes.

3. La dentelle au filet est faite à partir d'un filet simple, composé de mailles et de nœuds, qu'on appelle également « dentelle de nœuds », suivant la technique de fabrication d'un filet de pêche d'où elle s'inspire.

Je m'appelle Maria Quitéria. J'ai trois enfants et je suis maintenant séparée. Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier.



Mon enfance a été un peu compliquée. Jusqu'à 12 ans, j'ai vécu dans le centre de Marechal Deodoro⁴. Ensuite, mes parents se sont séparés et comme ma mère déménageait beaucoup, j'ai dû arrêter mes études pour m'occuper de mes frères et sœurs et aider à la maison. Ma mère travaillait comme femme de ménage et aussi dans une cafétéria, et moi j'allais l'aider. Après elle a été opérée et j'ai dû la remplacer. Je n'ai plus eu l'occasion d'étudier. J'ai été à l'école jusqu'en quatrième année de primaire.

J'étais plus timide et le projet m'a aidée à trouver du travail. Parfois je travaille au restaurant la fin de semaine comme aide-cuisinière, et je reçois la Bourse Famille. J'ai appris à me mettre en valeur. J'ai plus de courage pour faire face aux difficultés quotidiennes, et il y en a beaucoup ! Je suis sûre que les choses vont s'améliorer.

Pendant le cours, j'ai appris à préparer un bobó de poulet⁵, des boissons rafraîchissantes, et à réutiliser les restes. J'ai même appris à me laver les mains correctement : il faut se laver les mains jusqu'au coude, et quand on va aux toilettes, il faut enlever son tablier et sa toque ; on ne doit pas parler quand on manipule les aliments. Ce sont des choses que j'ignorais.

4. Commune où se trouve la Vila Santa Ângela.

5. Espèce de stroganoff de poulet.

☺ Je veux terminer le cours et après, étudier et suivre mon cours d'infirmière.

Il faut désinfecter la salade et les légumes avant de les utiliser dans les plats et les casseroles. Je vais terminer mes études, je veux avoir mon certificat.

J'ai gardé de très bons souvenirs de mon voyage à Brasilia ; c'était la première fois que je sortais de l'état. Je n'imaginai jamais qu'un jour je sortirais d'Alagoas. Quand je regarde la télé et qu'on montre les endroits où j'ai été, je dis toujours : « Regardez, je suis allée là ! ». Ça me fait toujours quelque chose ! J'en parle très souvent à mes enfants. Je n'avais jamais mis les pieds dans un hôtel aussi chic.

J'ai déjà travaillé comme domestique, comme aide-cuisinière dans un restaurant, comme serveuse, comme femme de ménage. Ce que j'aime le plus c'est de travailler à la cuisine, parce que je n'aime pas beaucoup me trouver au milieu des gens. Je suis plutôt réservée, je préfère rester dans mon coin.

Je veux terminer le cours et après, étudier et suivre mon cours d'infirmière. Je rêve d'être infirmière depuis que je suis toute petite. Je n'en ai jamais parlé à personne, mais maintenant que je suis adulte, je dis que mon rêve c'est de suivre un cours d'infirmière. Quelqu'un m'a dit que pour suivre ce cours d'infirmière je devais au moins terminer la première année. C'est pour ça que j'ai repris les études, parce que je veux suivre ce cours. ■



Je m'appelle Elisângela da Silva.
J'ai trois enfants, deux de mon premier mariage et le plus jeune est du second.



Je me suis fait opérer parce que je ne veux plus d'enfant. Mon enfance a été meilleure que celle de Quitéria, parce que je ne travaillais pas pour aider ma mère. Je restais à la maison et j'étudiais.

Quand j'étudiais à Maceió, nous avons célébrer la fête des mères. Quand les mamans sont entrées dans la classe, on a commencé à chanter une chanson de Roberto Carlos. « N'oublie jamais, même pour un instant, ce que je ressens pour toi, j'ai le plus grand amour du monde pour toi ». La plupart des personnes présentes n'ont pas pu résister à l'émotion et elles ont commencé à pleurer. Tout le monde était en larmes, moi, ma collègue, l'enseignante. Cette chanson est très marquante parce qu'elle parle d'amour, et l'amour est très important dans notre famille. Ma mère est tout pour moi, elle est mon père, elle est tout. Après elle, ce que j'ai de plus précieux dans ma vie, ce sont mes enfants, mes sœurs que j'aime beaucoup, mes nièces. Nous sommes très unies.

Au cours de droit et santé, j'ai appris l'importance des droits que nous avons et que nous avons de nos jours. Auparavant, les femmes ne votaient pas et

« Au cours de droit et santé, j'ai appris l'importance des droits que nous avons et que nous avons de nos jours.



aujourd'hui, Dilma a gagné les élections. Elle est la première femme présidente du Brésil. Vous voyez comme les choses ont évolué ! Ce que j'ai appris, qui vaut vraiment la peine, c'est au sujet des femmes : je ne connaissais pas cette loi Maria da Penha. Le peu que je connais de la loi c'est que la violence, ce n'est pas seulement quand on frappe la personne, on peut blesser avec des mots, avec des gestes. Ça m'a aidé parce qu'il existe beaucoup de femmes qui vivent avec un compagnon qui les bat et qui ont peur de le dénoncer.

J'ai été mariée pendant cinq ans avec mon premier mari. J'ai commencé à sortir avec lui quand j'avais 15 ans et je suis tombée enceinte à 17 ans. Et alors, les disputes ont commencé : il me battait et moi je le battais aussi. Il existait bien un commissariat pour femmes, mais cette loi Maria da Penha n'existait pas encore. Beaucoup de femmes disaient : je ne vais pas le dénoncer, sinon il va me tuer après. Et lui il me disait toujours : si tu me dénonces, je te tue après ma remise en liberté. La dernière fois qu'on s'est disputés, quand nous nous sommes séparés, ma mère est arrivée à la maison, elle a dit : « Nous allons au commissariat ! ».

Quand je suis arrivée, j'ai porté plainte et j'ai demandé à la commissaire de lui faire signer un énoncé de responsabilité. Maintenant, je n'ai plus peur et aujourd'hui, si un homme lève la main sur moi, je fonce porter plainte. Il peut me menacer autant qu'il veut. Alors, étudier la loi m'a aidée à progresser un peu plus, à savoir ce que vivent les





femmes et ce que nous pouvons faire pour remédier à cette situation. Une autre chose qui m'a marquée, c'est l'informatique. Nous avons eu 10 leçons d'informatique. J'ai appris à accéder à Internet, chose que je ne savais pas. J'ai aussi appris à ouvrir des pages sur l'ordinateur, à l'allumer et à l'éteindre, choses que je ne savais pas non plus.

Étudier, ça aide dans la vie parce que sans études, on ne va nulle part, parce que pour trouver du travail dans une entreprise, il faut avoir plus qu'un diplôme d'études primaires ou même avoir terminé l'école. Et ça aide aussi dans l'éducation des enfants parce que, si on met ses enfants à l'école et qu'on ne sait ni lire ni écrire, comment est-ce qu'on va les aider à faire leurs devoirs ? Ce côté-là aussi c'est important.

On a eu des cours avec la nutritionniste, on a appris à cuisiner des plats différents. Elle nous a appris une recette de moqueca (ragoût) de cajou. Quand ce sera la saison des cajous, j'en ferai. On a fait du bobó de poulet, des boissons rafraîchissantes, c'est se qui se vend le mieux dans les cafétérias. Maintenant je dis : « Je vais terminer la neuvième année et puis suivre un cours au Cefet ». Les gens s'y intéressent déjà.

Je termine la huitième année primaire. J'espère devenir réceptionniste. Je veux étudier le soir au Cefet et suivre le cours de réceptionniste afin de me garantir un emploi fixe pour pouvoir subvenir aux besoins de mes enfants et ne pas dépendre d'un mari, parce qu'un jour qui sait, il peut m'abandonner. Et alors, qu'est-ce qu'on va devenir, mes enfants et moi ? Sans argent ? Je compte avoir un emploi fixe et j'espère que ce cours m'aidera encore plus à trouver du travail. ■



JANAÍNA



OSMARIVETE



AMAZONAS

MANAUS



Les bénéficiaires du projet *Mille Femmes* sont des femmes qui habitaient dans des maisons sur pilotis sur des terrains inondés. Il est très courant dans la région Nord que des familles construisent leur maison dans le lit d'un cours d'eau ou sur une mangrove. Le manque d'assainissement et de structures pour ramassage d'ordures ainsi que les inondations régulières sont des facteurs qui rendent les conditions de logement insalubres et mettent en danger la santé des habitants.

Pour remédier à cette situation pour les familles de ces zones de risque, le gouvernement de l'État d'Amazonas, par l'intermédiaire du Programme social et environnemental des Igarapés de Manaus (Prosamim), a construit de nouvelles maisons avec un assainissement de base et une infrastructure de lotissement résidentiel. Les femmes ont un faible niveau de scolarité, une famille dont elles doivent s'occuper et plusieurs d'entre elles sont originaires d'autres états du Brésil ou de communes de la campagne. Beaucoup ont vécu des histoires d'abandon, de violence et de travail infantile. En commun, elles ont la nécessité d'améliorer ou d'assurer le revenu de la famille.

Outre la question du logement, le manque de qualification professionnelle poussait ces femmes au sous-emploi ou au chômage. Et c'est dans ce contexte que le Prosamim et l'Institut Fédéral d'Amazonas ont établi un partenariat pour offrir des cours de qualification professionnelle dans le secteur du tourisme. Ainsi, les institutions réalisent des actions conjointes visant à faciliter le processus d'adaptation au nouveau logement et à fournir des opportunités de travail et de revenus. Étant donné que le secteur du tourisme est en pleine croissance à Manaus et qu'il existe un manque de qualification à la portée de ce public, l'offre du cours de femme de chambre constitue une alternative pour que ces femmes puissent avoir une profession.

Dans le but de contribuer à l'adaptation au changement de logement, on a également ajouté des cours relatifs à l'environnement et aux relations interpersonnelles, centrés sur le processus d'interaction avec la nouvelle réalité et l'adoption d'un comportement durable. En ce qui concerne le travail, le stage professionnel a constitué un des points cruciaux, quand elles ont eu la possibilité de connaître la routine de travail et d'obtenir une place. Ce fut la porte d'entrée sur le marché du travail pour plusieurs élèves. Outre les hôtels, quelques-unes d'entre elles ont découvert la possibilité de travailler dans des motels et des appartements.



JANAÍNA TEREZA LESSA DA SILVA



Janaina Tereza Lessa da Silva, 35 ans, fête son retour sur le marché du travail. La nouvelle profession de femme de chambre lui a ouvert plusieurs portes. Elle a été embauchée dans l'hôtel où elle a fait son stage, exactement comme elle le voulait. Maintenant qu'elle a du travail, elle fait des projets pour continuer à se qualifier, avec la certitude qu'elle est dans un secteur du marché qui a de l'avenir.

**Je travaille à l'hôtel Caesar Business.
J'y ai fait mon stage pratique et
ils m'ont embauchée.**

Après le stage, nous avons eu une entrevue avec le département de ressources humaines. Là, on nous a demandé les papiers et le CV de tout le monde. Comme il me manquait le numéro de ma carte de travail, j'y suis retournée le samedi avec ma fille pour leur donner. Quand je suis arrivée, la personne m'a dit comme ça : «Encore heureux que vous êtes venue ; j'allais





« Quelques-unes de mes collègues voulaient le suivre, mais elles ne le pouvaient pas parce qu'elles n'habitaient pas au Prosamim. Je suis sûre qu'il y aurait salle comble.

vous téléphoner parce que vous avez été engagée.» J'ai beaucoup pleuré, à chaudes larmes. Ma fille était présente. C'est difficile car j'ai passé presque deux ans sans emploi.

La première personne à qui j'ai annoncé la nouvelle, c'est à mon père, parce qu'il est la personne qui m'a le plus encouragée. Je lui ai dit comme ça : « Tu sais quoi ? J'ai été engagée pour une période d'essai de trois mois ». Il a pleuré et il m'a dit qu'il ne fallait jamais renoncer.

C'est un peu fatigant, mais j'aime bien. C'est chouette de travailler là, les gens sont sympathiques. J'apprends tous les jours un peu plus parce qu'il y a des détails qu'on oublie toujours ; mais les gens sont là pour organiser les choses et je m'adapte petit à petit, je n'oublie plus. Ce sont des petits détails qui vous échappent, parce qu'il y a tant de choses à mettre en ordre que des fois, on ne se souvient pas de tout, mais ça va mieux.

Les professeurs de l'IFAM ont tous été merveilleux. Vraiment fantastiques. Le cours en lui-même était très bien. Je l'ai déjà recommandé à des amies. J'ai beaucoup appris. Corriger des erreurs de portugais qu'on commet parfois, comment se comporter de meilleure façon, et l'anglais aussi. Je m'en rappelle souvent parce que quand il y a un client avec qui il faut parler anglais, on doit communiquer d'une manière ou d'une autre. Alors j'essaie de me rappeler certaines choses, j'essaie de communiquer. Le cours vous prépare. Si on prend le cours au sérieux et on le termine, des occasions d'emploi s'offrent à nous. Je vais suivre un cours d'anglais cette année.

Maintenant, ce qui pourrait être amélioré, c'est d'offrir le cours au grand public. Quelques-unes de mes collègues voulaient le suivre, mais elles ne le pouvaient pas parce qu'elles n'habitaient pas au Prosamim. Je suis certaine qu'il y aurait une classe remplie. Beaucoup de gens voudraient le

« Quand on est chômeur, les gens ont tendance à t'oublier, ils ne se souviennent pas de toi, ils ne te respectent pas.

suivre, des gens de mon âge, de 35 ans, qui ne trouvent pas de travail et qui aimeraient suivre ce cours parce que c'est une occasion de trouver du travail. Dans les hôtels où certaines collègues travaillent, il y a toujours des postes à combler mais il n'y a pas de cours de femme de chambre. Ça devrait être à l'échelle nationale, pour toutes les femmes, parce qu'aujourd'hui il faut se former et il y a beaucoup de femmes qui ont vraiment besoin de ce cours.

Quand on est chômeur, les gens ont tendance à t'oublier, ils ne se souviennent pas de toi, ils ne te respectent pas. Maintenant, j'ai récupéré le respect des gens : ils me regardent avec d'autres yeux. Les choses se sont beaucoup améliorées.

J'ai travaillé comme auxiliaire administrative à la mairie pendant 10 ans. J'ai aussi travaillé comme réceptionniste et standardiste, et j'ai travaillé comme aide dentiste. Mais pour moi, travailler comme femme de chambre, ça ne m'était jamais venu à l'esprit ; je travaille comme femme à journée chez des particuliers. Mais femme de chambre... – en vérité, ils n'aiment pas beaucoup qu'on dise femme de chambre, ils préfèrent « préposée aux appartements ».

Pour moi c'est chouette, car je vais maintenant suivre le cours de gouvernante parce que je ne compte pas passer toute ma vie comme femme de chambre. Le cours de responsable d'appartements va bientôt commencer au Senac ; il commence en mars prochain, je m'y suis déjà inscrite.

J'ai terminé l'école secondaire; j'ai même terminé le deuxième semestre de la faculté d'Éducation physique; je n'ai pas continué parce que ma mère est décédée, j'ai dû arrêter provisoirement et je n'ai plus jamais eu envie de reprendre. Ça a été plutôt difficile parce que je n'étais pas très proche de mon père, étant donné qu'il travaillait toute la journée, qu'il était souvent absent. Mais tout ça c'est du passé maintenant ! Aujourd'hui, c'est mon meilleur ami, on s'entend très bien. Quand je suis allée m'informer à la faculté, il n'y avait plus moyen de reprendre les cours.

J'ai eu une enfance normale, j'ai beaucoup joué. J'ai joué à la poupée jusqu'à 15 ans. J'ai étudié, j'ai eu mon diplôme d'études secondaires, et j'ai passé l'examen d'entrée à l'université. J'avais 23 ans quand j'ai eu ma fille. Je suis plus ou moins mariée, on est comme mari et femme, mais j'ai mon chez-moi, mon appartement. Je passe plus de temps avec lui, étant donné que j'ai un frère qui habite avec moi et qui ne travaille pas ; il est sans emploi pour le moment et il consomme pas mal de drogue. Comme je passe toute





la journée au travail, j'ai peur de laisser ma fille toute seule avec lui. Alors, elle passe plus de temps chez lui que chez moi.

Il y a beaucoup d'hôtels qui ont besoin de femmes de chambre professionnelles, qui ont leur diplôme. Rien qu'au cours des deux mois que je travaille, il y a une amie qui m'a dit : « Janaína, tu as déjà trouvé du travail ? À Adrianópolis, il y a une sorte d'appart-hôtel où ils ont besoin de femme de chambre ». Alors je lui indiquai d'autres collègues qui ont terminé le cours.

Aujourd'hui, je constate qu'il existe pas mal d'opportunités d'emploi parce que je travaille dans le secteur, mais ceux qui n'ont pas suivi le cours de femme de chambre, ils n'imaginent pas que les hôtels ont besoin de femmes de chambre. Quand on suit un cours comme ça, on est automatiquement impliqué dans ce secteur et on sait qui a besoin ou non d'employés ; on rencontre des gens qui vous recommandent et on trouve automatiquement du travail. C'est pour ça que le cours de femme de chambre est très intéressant.

Je pense m'inscrire à la faculté de pharmacie. Je vais m'inscrire au cours de responsable d'étage, poste au-dessus de femme de chambre, parce qu'il y a beaucoup d'hôtels qui n'en ont pas et ce poste est en demande. Je ne veux pas être que femme de chambre, je veux être beaucoup plus que ça et c'est pour ça que je dois étudier. Et c'est ce que je vais faire!. J'ai déjà perdu beaucoup de temps, alors je veux étudier, je veux suivre un cours préparatoire, un cours d'anglais, un cours d'informatique, parce qu'il y a des choses dont je ne me souviens déjà plus. Je veux étudier l'anglais, pour parler couramment, au moins les bases, et je dois en profiter pour pouvoir le faire maintenant que je travaille.

Si je ne reste pas au Caesar, j'ai déjà autre chose en vue. J'attends la fin de mon stage pour savoir si je vais être engagée ou pas. S'ils ne m'engagent pas, je ne m'en fais pas parce que j'ai déjà un autre emploi qui m'attend.

Il ne manque pas de places pour une femme de chambre, encore plus

pour quelqu'un qui a suivi le cours de formation. Il n'est jamais trop tard, tant que j'ai la possibilité de faire quelque chose pour moi, je le ferai. Ce n'est pas facile... Je le dis à mes collègues et à mon mari : « Il faut étudier, il faut suivre un cours de formation. Il faut étudier, les études c'est tout dans la vie ». ■



OSMARIVETE CARLOS DE SOUZA E SILVA



Osmarivete Carlos de Souza e Silva a 39 ans, trois enfants et travaille à l'hôtel Adrianópolis. Décidée à changer le cours de sa vie, quand le cours de formation a commencé en 2008, elle n'avait personne à qui laisser ses enfants et durant quelques temps, elle a été obligée de les amener dans la salle de classe. Selon Osmarivete, le combat a été difficile mais le résultat est là. En plus de sa carte d'identité, elle a obtenu un autre document, sa carte de travail.

J'ai tellement progressé que, si vous pouviez comparer la femme que j'étais avant et celle que je suis devenue aujourd'hui,

vous constateriez une grande différence. Je me soigne mieux, je m'occupe plus de moi-même ; je vois que j'existe, j'ai conscience de ce qui m'entoure. Les gens me voient et je sais que je suis en train de changer, que j'ai déjà changé. J'avais besoin d'un coup de pouce, que quelqu'un me secoue et me dise comme ça : « Tu existes ! Tu es réelle ! ». Je constate que ce projet a été pour moi une poussée de courage. J'en avais besoin mais je ne savais pas comment faire. Alors c'est arrivé et j'ai saisi l'occasion.



« Quand on habite au bord d'un ruisseau, le facteur ne passe presque jamais là. Aujourd'hui nous avons une adresse connue ; c'est très important.



Aujourd'hui je suis une femme présente sur le marché du travail. Ça a été très important pour moi. Je peux affirmer que j'ai une identité maintenant par ma carte de travail. J'avais déjà travaillé, mais à mon propre compte, des petits emplois par ici et par là, mais jamais avec un contrat de travail.

J'ai commencé à travailler quand j'avais 7 ans, avec ma mère. Comme on passait la plupart du temps à la campagne, ma mère faisait beaucoup de caieira¹. Ma mère est une femme qui a eu beaucoup d'enfants, elle a eu 16 enfants ; quatre sont morts et il en reste douze. Alors elle devait se débrouiller pour aider mon père. Quand j'avais dix ans, elle a changé de métier : elle a commencé à vendre de la nourriture dans une petite échoppe.

Le cours m'a aidé dans tous les sens ; il m'a redonné l'estime de moi-même, il m'a donné une perspective plus grande. J'étais une femme réservée, je restais toujours enfermée chez moi, ne voyant que le présent, sans penser à l'avenir. Et ce projet *Mille Femmes* est arrivé au moment le plus propice de ma vie. J'en avais vraiment besoin. Je me trouvais dans une situation où je ne savais pas à quel saint me vouer ; mon mari et moi passions une période difficile. Il n'y avait personne pour m'aider réellement.

Quand on habite au bord d'un ruisseau, le facteur ne passe presque jamais là. Pour obtenir quoi que ce soit, il faut une adresse. Même pour trouver du travail, il faut avoir une adresse. Quand il pleut, on ne dort pas, on passe une nuit blanche. On ne peut pas dire qu'on vit en paix, en sécurité. Quand les gens me demandaient où j'habitais, très souvent ils me regardaient avec l'air de dire : « Tu n'existes pas, tu n'as pas de domicile fixe, pas d'adresse connue ! ».

Aujourd'hui nous avons une adresse connue ; c'est très important. Mes enfants ne doivent pas se presser et je ne dois plus m'en faire parce que s'il pleut, ça ne m'inquiète plus. Tout a changé parce qu'en dehors du problème des inondations, il y avait des rats et avec eux, des carapanás² et c'est impossible de dormir avec autant de moustiques.

Je me sentais importante au milieu des gens d'ici. Mince alors ! Je suis des cours à l'école technique, les gens y croyaient à peine et ils me demandaient : « Mais c'est bien là que tu étudies ? ». Je me sentais bien, acceptée. Le jour où je ne pouvais pas aller à l'école, ça m'embêtait ; je n'ai dû rater les cours que trois ou quatre fois.



1. Mot employé en Amazonie pour désigner la production de charbon de bois.

2. Moustiques aux longues pattes.



☺ Je me sentais importante au milieu des gens d'ici. Mince alors ! Je suis des cours à l'école technique.

Je peux affirmer et réaffirmer que l'école vous prépare vraiment bien. Quand on entre sur le marché du travail, la première chose qu'on se rappelle, c'est de chaque élément qu'ils nous ont enseigné. On s'en rappelle au fur et à mesure du travail. Ainsi à chaque leçon qu'on a apprise, même la chimie, quand on va mélanger des produits, on se souvient qu'on ne peut pas le faire. Ça peut vous causer des problèmes.

Aujourd'hui je me sens plutôt importante, c'est comme ça que je me vois. Je n'ai jamais eu de carte de crédit mais, pour l'amour de Dieu, il faut savoir s'en servir ! Aujourd'hui je suis plus prudente qu'avant ; je prends l'argent et je me dis : « Non, je vais le dépenser pour acheter ce dont j'ai réellement besoin. Je ne vais pas le gaspiller ; ce n'est pas grand-chose, mais il faut le dépenser pour ce que j'ai le plus besoin ».

Au début, quand je suis allée à l'hôtel, ils ne voulaient pas me donner l'emploi parce que je n'avais que le certificat, et alors je leur ai dit : « Mais si vous ne m'en donnez pas l'occasion, je n'aurai jamais d'expérience ; je sais faire de tout ! ». On apprend vraiment en mettant la main à la pâte ; je fais ce que je peux. L'hôtel est plein à 100 % et nous sommes ici occupés.

J'ai mon propre argent, je peux contribuer aux dépenses de la maison. Mes enfants ont passé une période de disette, de n'avoir rien à se mettre sous la dent ; le peu qu'on avait ne nous menait pas loin. Aujourd'hui, ce petit montant nous permet de faire quelque chose ; pas beaucoup, mais on peut dire que je sais vers où me tourner.

Maintenant, je peux dire que j'ai un avenir. Dois-je l'affronter ? Je sais que c'est difficile mais j'y arriverai. Je veux devenir gouvernante. Pour



le moment, ce cours n'est pas encore offert ici, mais j'ouvre l'œil et en attendant, j'apprends un peu dans ce domaine. Je veux suivre un cours d'anglais et me qualifier dans le secteur où je travaille pour le moment.

Le projet auquel j'ai participé est un projet pour n'importe quelle femme sans perspective de vie ; ces femmes dont très souvent le mari ne donne aucune valeur et en dit du mal, qui se moque d'elles et leur fait tout ce qu'il veut. C'est pour ce type de femmes que ce cours est fait, celles qui ont besoin d'aide, de soutien, tout comme moi j'en ai eu un jour besoin. ■



CLEONICE



MARIA DAS GRAÇAS



SALVADOR



À Salvador, la Vila Dois de Julho et Jaquaribe II sont des communautés voisines qui vivent au quotidien de difficultés similaires : il n'y existe pas de réseau d'égouts, l'infrastructure est précaire, la sécurité est faible et la violence omniprésente. L'absence de politiques publiques transparaît également dans le manque d'espaces de loisirs, l'absence de places et d'espaces communautaires.

Les quartiers sont nés des lotissements qui, au début des années 1990, ont été envahis par une masse de familles venant d'autres régions de la capitale et de la campagne, comme c'est le cas de beaucoup d'élèves du projet.

Le manque d'écoles dans la zone rurale et le travail infantile sont les causes principales du faible niveau de scolarité, ce qui cause des difficultés à l'insertion de ces femmes dans le marché du travail. Beaucoup d'entre elles sont chefs de famille et font partie de la masse de travailleurs du marché informel ou accroissent les statistiques de chômage. La plupart travaillent comme employées de maison ou femmes de ménage.

L'Institut Fédéral de Bahia a été confronté à plusieurs défis pour la mise en place du projet, parmi lesquels la violence présente dans les communautés et les difficultés d'insertion des femmes sur le marché du tourisme, à cause des préjugés de couleur et d'âge. Pour contourner la question du marché, l'IF a élargi l'offre et mis sur pied un nouveau cours, celui d'aide soignante à domicile, qui possède un énorme marché de travail potentiel. Selon l'Institut Brésilien de Géographie et Statistiques (IBGE), en 2008, pour 100 enfants de moins de 14 ans il existait 25 personnes âgées de 65 ans ou plus. La prévision est qu'en 2050, il y aura 173 personnes du troisième âge pour 100 enfants.

Aussi bien dans la profession de femme de chambre que dans celle d'aide soignante à domicile, les élèves réussissent à entrer sur le marché du travail. Pour beaucoup de femmes, la formation dans le secteur de la santé leur assure une nouvelle profession, en plus de la possibilité d'un travail mieux rémunéré, une fois que la plupart d'entre elles travaillaient comme domestiques ou femmes de ménage.



CLEONICE FERREIRA DA CONCEIÇÃO



Dévote de Nossa Senhora do Livramento (Notre Dame de la Délivrance), Cleonice Ferreira da Conceição fait partie de la communauté catholique du quartier Jaquaribe II qui porte le nom de la sainte. Sa dévotion l'a aidé à deux moments : quand son mari a souffert un accident et quand son frère a été atteint de dépression et a disparu pendant un certain temps. À 41 ans, elle lutte pour retourner sur le marché du travail. En ce moment, son objectif est de trouver une place comme aide à domicile pour personnes âgées. Après ses études d'institutrice, son rêve était de faire des études de pédagogie et de pouvoir donner des cours.

**Ce cours a dépassé mes attentes parce
qu'il a complètement changé ma vie;
jusqu'à ma manière de penser,**

de traiter les autres, parce qu'ils travaillent beaucoup tout ça : la manière de mieux s'aimer. De prendre soin de nous.

Quand j'ai commencé le cours, je me sentais inutile, j'envoyais des CV, je restais dans l'attente d'être convoquée pour recommencer à travailler,





mais on ne m'appelait pas. Ils disaient comme ça : « Votre CV est excellent, mais vous ne répondez pas au profil que l'entreprise recherche ». Même dans le secteur du commerce, où j'avais déjà travaillé comme caissière de supermarché, ils n'embauchaient que des personnes de moins de 27 ans. Alors vous commencez à vous dire : « Je suis forte, je ne manque pas de courage, je veux travailler et je ne trouve pas de place uniquement à cause de mon âge ! ». Et alors on se

sent mal, parce que je ne me sens bien que quand j'ai du travail.

Quand j'ai commencé à participer aux rencontres qui parlaient de l'estime de soi, j'ai commencé à changer, parce que là, ils travaillaient aussi le côté spirituel, qui dit que vous êtes un être de lumière, que vous êtes important, et aussi un peu la question de l'enfance, de la famille. Ils parlaient aussi de se détacher des choses, que les gens ne doivent pas perdre l'espoir, et ces cours ont renforcé mon estime. Après, quand j'ai commencé à aller au Cefet, je suis sortie de ma dépression pour de bon. Je savais que c'était un cours d'aide soignante pour personnes âgées, mais je ne savais pas que c'était au Cefet, ni qu'il y avait des bourses d'étude.

Les cours étaient super dynamiques. S'il fallait leur donner une note sur 10, je donnerais 10 à tous les profs. Je les ai tous aimés. Nous avons eu des cours de premiers secours, une chose super importante car nous avons appris beaucoup de choses que nous ignorions, comme le fait de travailler à la prévention d'accidents. J'ai appris des choses sur la dépression, la maladie d'Alzheimer qui atteint les personnes de plus de 60 ans. J'ai appris comment m'occuper de ces malades, comment observer les symptômes.

On a eu des ateliers et aussi des ateliers d'artisanat. Ensuite on se réunissait pour faire des emballages en recyclant des boîtes de lait. On les décore et on ajoute un ruban et c'est très joli. Nous avons appris à peindre, j'ai même participé à la Foire de Noël de l'IFBA¹ ou j'ai vendu des objets que nous avons fabriqués avec des produits recyclés.

Nous avons également eu un cours d'économie solidaire : les professeurs possèdent beaucoup d'expérience avec les coopératives. Aujourd'hui, nous pensons créer une coopérative de recyclage ; nous réfléchissons à cette idée. Toutes ne s'y sont pas intéressées ; trois ou quatre personnes ont rediscuté la question. Nous attendrons la fin de la période de stage et la remise de diplômes qui suivra pour en reparler. Le professeur va nous orienter. Ils nous

« Après le cours, je suis devenue une personne plus forte, avec plus d'espoir.

ont dit que si on voulait reparler de ce sujet, ils pourraient venir dans notre communauté pour nous expliquer comment cela fonctionne.

Je me sens préparée pour le marché du travail. Mon objectif principal était de retourner sur le marché. J'ai hâte parce que durant le stage, je vais mettre en pratique ce que j'ai appris en salle de classe. Actuellement, mon objectif est d'obtenir un emploi parce que nous avons besoin de travailler et prochainement, de faire quelque chose qui puisse venir en aide à d'autres personnes. Qui sait, travailler comme bénévole au propre projet *Mille Femmes*. Aider également les personnes qui vivent avec moi, parce qu'à la maison il y a trois personnes âgées, à savoir ma mère qui a 61 ans, mon beau-père qui a 67 ans, et ma belle-mère de 62 ans.

Il y a quelques collègues que je connaissais de vue, mais avec lesquelles je n'avais pas de contacts. Alors, un des points positifs du cours a été que ça m'a donné l'occasion de me rapprocher de certaines personnes que je connaissais de vue et de me lier d'amitié, de voir que ce sont d'excellentes personnes ; il y a des gens avec lesquels j'ai découvert des affinités et je suis certaine que ce sont des amitiés pour toute la vie.

Après le cours, je suis devenue une personne plus forte, avec plus d'espoir. Je pense que je suis devenue une personne bien meilleure. Je suis une femme qui a beaucoup de rêves à réaliser, que je n'ai pas encore réalisés durant ma vie, mais je n'y ai pas renoncé, je continue la lutte, je continue à foncer et je suis sûre que je parviendrai à réaliser ces rêves. Je sais que je ne peux pas rester les bras croisés à attendre que les choses se passent, je dois continuer. Et là, il y a le côté professionnel que je dois réaliser et le rêve de faire une faculté, de suivre un cours de pédagogie.

J'aime la chanson « Émotions » de Roberto Carlos, parce que lors de la remise de diplômes du secondaire, durant la cérémonie, la chanson a été jouée et elle disait « Quand je suis ici, et que je vis ce moment merveilleux ». Alors le film de ma vie est passé devant mes yeux. Ma plus grande difficulté quand j'étais enfant c'est que mon père et ma mère étaient analphabètes. Alors je n'avais personne qui pouvait m'aider à faire mes devoirs. C'était très difficile. Et en général, je demandais l'aide d'une voisine.

Quand on est enfant, on rêve de tellement de choses, et mon rêve



« Je pense que nous ne devons jamais abandonner nos rêves, il nous faut lutter, courir après ce que nous voulons.

à moi était d'être pédiatre. Comme vous le savez, dans le temps, la famille était plus traditionnelle et avait plus d'enfants. Chez nous, nous sommes neuf frères et sœurs, et les plus âgés devaient toujours travailler pour aider à élever les plus jeunes. Comme je suis l'aînée, j'ai commencé à travailler très tôt, à 13 ans. Si je m'étais arrêtée de travailler, je ne serais pas parvenue à terminer mes études secondaires.

J'ai travaillé dans une maison de famille pendant cinq ans. Quand j'ai terminé mes études secondaires, j'ai fait l'école d'instituteurs. Ce n'est que quand j'ai été cherché mon diplôme que j'ai découvert que le cours n'était pas reconnu. Ça a été beaucoup de bureaucratie, presque six ans pour obtenir la reconnaissance des acquis scolaire. Quand j'y suis parvenue, j'étais déjà en retard, je ne pouvais plus donner de cours. Et maintenant, si je veux donner un cours, je dois suivre un cours de pédagogie, et c'est ce que j'essaie de faire. J'attends que les choses s'améliorent.

Je pense que nous ne devons jamais abandonner nos rêves, il nous faut lutter, courir après ce que nous voulons, parce que beaucoup de gens ont des rêves et n'ont pas l'occasion de les réaliser. Alors c'est une occasion qui s'est présentée à moi, et de la même manière que j'ai eu cette opportunité de recommencer à rêver et à courir après mes objectifs, le message que je voudrais transmettre est le suivant : que les gens n'abandonnent jamais leurs objectifs, ne disent jamais qu'il est trop tard. Il est toujours temps de recommencer. ■



MARIA DAS GRAÇAS PAULA DE JESUS



Maria das Graças Paula de Jesus a 51 ans et elle a déjà travaillé comme domestique, comme gardienne d'enfant, dans un lave-auto et dans la construction civile. Aujourd'hui, elle entame une nouvelle trajectoire professionnelle d'aide à domicile pour personnes âgées. Elle aime aller à l'église le dimanche et prier son homonyme, Nossa Senhora das Graças (Notre Dame des Grâces). Elle a vécu quelque temps à São Paulo, à la recherche d'une vie meilleure. Elle n'aime pas le quartier où elle habite à cause de la violence mais elle y reste parce qu'elle a hérité de la maison de sa mère. Un de ses objectifs est rénové la maison pour la laisser à son fils et à son petit-fils.

1. Le quartier de Plataforma se trouve dans la banlieue ferroviaire de Salvador, baigné par les eaux de l'Enseada do Cabrito (Anse du Chevreau) et de la Baía de Todos os Santos (Baie de Tous les Saints).

Mon premier petit ami a été mon grand amour, là à Plataforma¹.

J'avais 18 ans, nous sommes restés ensemble pendant deux ans et puis nous nous sommes laissés. Je crois qu'on n'a qu'un seul amour. Votre cœur ne peut aimer qu'une seule personne ; et ça se passait comme ça : quand je le voyais quelque part, avec d'autres personnes, je croyais en mourir. Je tremblais,



« J'ai toujours dit à ma mère que je voulais faire ça, étudier pour être infirmière.



je ne me sentais pas bien, j'avais des sueurs froides. Il vit toujours mais il ne me parle plus. Il est déjà marié, il a deux enfants, une fille et un garçon qui sont déjà grands, mais même maintenant, quand je le vois, quand je vais à Plataforma, j'éprouve toujours la même chose. Et je crois que c'est ça l'amour.

Le cours s'est passé comme ça : il y avait une professeure qui prenait les inscriptions ici au collège Padre Hugo, et une fille qui habite sur une rue voisine a dit : « Ils prennent les inscriptions pour le cours, mais il faut y aller pour se renseigner parce qu'il y a seulement 40 places ». Je suis arrivée là et elle m'a dit que c'était pour s'occuper de personnes âgées. Elle m'a donné une fiche à remplir, où on devait expliquer comment était notre maison, s'il y avait des murs, s'il y avait du carrelage ou si le sol était en terre battue. J'ai rempli la fiche et j'ai laissé mon numéro de téléphone. Trois jours plus tard ils m'ont appelée.

J'ai toujours dit à ma mère que je voulais faire ça, étudier pour être infirmière. Malheureusement, je n'y suis pas arrivée mais maintenant, ce cours m'en a presque donné l'occasion parce que je sais déjà prendre la pression, donner de l'insuline, prendre la température, donner les médicaments, sans problème. Alors je suis tout près de faire ce que je voulais. Pas encore complètement, mais j'ai déjà réussi à faire une chose que je voulais.

En ce qui me concerne, tout s'est très bien passé là. Je craignais que ce soit difficile, je pensais que ce serait quelque chose d'ennuyeux, mais je me suis dit : « Je ne paie rien, je n'ai pas de travail et je dois m'occuper l'esprit avec quelque chose ». Alors j'y suis allée. J'ai aimé connaître d'autres personnes. Les professeurs sont très bons. J'ai appris pas mal de choses sur la vie : j'ai appris à m'entendre avec les gens, parce que j'étais très stressée, très





nerveuse, très révoltée après la mort de ma mère et la maladie de mon fils. Je me dépêchais pour aller au cours, c'était merveilleux.

On a aussi eu une leçon pour apprendre à se détacher des choses ; les gens ne doivent pas s'attacher comme ça à tout, il faut avoir un détachement des choses aussi. Et j'y suis retournée. J'étais comme ça à moitié révoltée, j'avais beaucoup de problèmes en tête, mais après ça allait mieux. Je suis devenue plus patiente, je me suis plus détachée des choses, je n'étais plus aussi nerveuse qu'avant. Je suis devenue une meilleure femme. Et aujourd'hui, je suis une autre personne, grâce à ce cours. Mes relations avec les gens se sont beaucoup améliorées, ma vie est meilleure. Maintenant je connais d'autres personnes, j'ai un boulot ; pour moi, c'est bien. J'achète mes petites choses, je paie mes factures.

J'ai obtenu cet emploi grâce au cours, à la qualité du cours, parce que pour ce travail, il faut avoir suivi le cours pour obtenir son certificat, pour prouver qu'on est capable de s'occuper de personnes âgées. Quand je me suis présentée, la femme m'a demandé : « Vous avez le certificat ? ». J'ai répondu : « Oui, je l'ai ! ». « Vous avez les notes du cours ? » et j'ai répondu : « Oui, je les ai ! ». Parce que dans les notes du cours, on explique comme on doit s'occuper des personnes âgées. J'ai commencé à travailler avant de terminer le cours.

J'étais très nerveuse. Je mélangeais les médicaments, ma main tremblait au moment de donner de l'insuline ; tout ça les trois premiers mois, mais maintenant, je le fais les yeux fermés. Ça fait un an que je travaille. La dame dont je m'occupe souffre d'un tas de maladies, elle a le diabète, sa tension est trop élevée, elle a des problèmes de thyroïde. La plupart du temps elle reste assise, elle ne me dérange pas, elle ne se stresse pas. C'est une personne merveilleuse.

J'ai commencé à travailler à neuf ans chez une femme, à m'occuper d'un petit enfant comme baby-sitter. Ensuite, j'ai dû m'occuper de mes frères et sœurs. Ma mère a eu d'autres enfants et elle devait travailler, alors c'est moi qui m'en occupais. Et je n'avais pas le temps d'étudier.

Déjà adulte, quand j'habitais ici, je me suis inscrite au Vera Lúcia² ; j'y ai étudié pendant encore deux ans ; cependant que j'allais terminer la troisième année, j'ai dû aller travailler à São Paulo. Je suis revenue parce que

« C'est un très bon sentiment, parce que je suis restée longtemps sans rien apprendre et j'ai recommencé à apprendre petit à petit.

2. L'école Vera Lúcia Cipriano se trouve dans le quartier Nova Brasília à Salvador, où Maria das Graças a habité avant de déménager à Jaguaribe II.



3. L'Institut National d'Assurance Sociale (INSS) nationale est un organisme indépendant du gouvernement fédéral du Brésil qui reçoit des contributions pour le maintien de l'aide sociale générale, et qui est responsable du paiement de la retraite.

ma mère a eu un AVC. J'ai beaucoup aimé São Paulo. On y a l'occasion de travailler et d'étudier, ça ne dépend que de soi. J'ai beaucoup d'amis là-bas.

Si j'étais un peu plus jeune, j'étudierais, je présenterais l'examen d'entrée et je suivrais un cours d'infirmière. Je n'y pense plus, surtout parce que je ne vois déjà plus très bien; je n'ai plus la tête à ça, ni l'âge, mais si je le pouvais, je le ferais parce que j'en ai envie.

C'est un très bon sentiment, parce que je suis restée longtemps sans rien apprendre et j'ai recommencé à apprendre petit à petit. Nous avons eu des cours de mathématiques, sur le coût de la vie, comment vivre avec son salaire, ce genre de choses. Nous avons eu des cours pour apprendre à prendre soin d'une personne âgée, des cours de premiers soins. Elles ont apporté une seringue et une aiguille pour qu'on apprenne à donner une piqûre d'insuline ; on nous a parlé de pression artérielle, de la manière de prendre la tension. On nous a expliqué comment traiter le diabète, ce qu'il provoque. Au cours de recyclage, on a appris à fabriquer du savon. On a eu une leçon sur le cancer du sein, le cancer de l'utérus, ce genre de choses. On a eu des leçons sur l'importance du service médical et de se faire examiner. Maintenant, je fais attention à moi. Pour ce qui est de mes collègues, le cours a aussi été très bon, il a changé leur vie aussi ; ça a été très bon parce qu'elles ont appris. Quelques-unes d'entre elles cherchent du travail.

En ce qui concerne mon avenir, j'ai l'intention d'arranger ma maison, d'y mettre un plafond – ici c'est très petit, il n'y a qu'une chambre – pour la laisser à mon petit-fils et à mon fils après ma mort. Je paie mes cotisations à l'INSS³ pour avoir une retraite. Alors il faut que je travaille.

J'ai déjà la pratique, j'ai ma carte de travail en tant qu'aide soignante de personnes âgées. Elle a signé mon contrat de travail, j'ai de l'expérience et j'ai donc tout fait dans les règles. Si je parvenais à décrocher un autre emploi, où je gagne un peu plus, ce serait bien. J'aime cet endroit. ■



ILDA



SELMA



CEARÁ

FORTALEZA



Dans les livres d'histoire du Ceará, le Pirambu est cité, en 1932, lorsqu'une sécheresse ravagea la région Nord-est du Brésil. À l'époque, un camp de concentration fut installé à cet endroit : le Camp du Pirambu ou Camp de l'Urubu, comme on appelait le local où étaient envoyés les sinistrés de la sécheresse qui y recevaient quelques soins et un peu de nourriture et qui pouvaient travailler sur le front toujours surveillés par des soldats.

Les années ont passé, le quartier s'est développé et il a accueilli d'autres habitants originaires de la campagne. Celui-ci a été mieux organisé, des associations d'habitants ont été créées qui ont de bonnes relations avec les autorités locales, mais les marques de l'exclusion font encore partie du cadre de l'endroit. Des femmes nées dans les années 1950, 1960 et 1970, quelques-unes d'entre elles élèves du projet, habitent encore dans des maisons rudimentaires en torchis et elles n'ont pas eu l'occasion d'acquérir une formation supérieure ou technique, ayant tout au plus terminé l'école secondaire. Dans leur adolescence, beaucoup d'entre elles travaillaient et travaillent encore dans des usines de traitement de noix de cajou, installées à la périphérie du quartier. Elles se marient, ont des enfants et elles ne se rendent pas compte de l'importance des études seulement quand elles sont licenciées, phénomène saisonnier dans ce secteur.

Aujourd'hui, le Pirambu est l'un des plus grands quartiers de Fortaleza, avec plus de 300 000 habitants, ce qui correspond à près de 10 % de la population de la capitale, qui dépasse actuellement les 3,2 millions d'habitants, avec une des plus importantes densités de population du Brésil, à savoir plus de 40 000 habitants par km². Comme dans les autres quartiers de la périphérie des grands centres urbains, les habitants sont confrontés à la violence, au trafic de drogues et aux préjugés. Et de plus en plus, les femmes assument toutes seules l'éducation de leurs enfants.

L'Institut Fédéral du Ceará possède déjà une unité dans ce quartier où il offre des formations dans le secteur du tourisme et de l'alimentation. Pour faciliter les stages et offrir des possibilités d'emploi, l'IF a signé un accord de partenariat avec l'organisme du secteur du tourisme qui offre les stages qui font partie du curriculum du cours et représente une porte d'entrée pour le marché du travail. Avec l'organisation de la Coupe du monde de football en 2014, et étant donné que Fortaleza sera une des

villes d'accueil, la tendance est à la croissance du marché qui devra absorber plus de main-d'œuvre qualifiée. Aujourd'hui, les entrées des élèves du projet dans le monde du travail sont en hausse. D'anciennes élèves ont trouvé des emplois de femmes de chambre ou travaillent dans les cuisines des hôtels.



ILDA MARIA VITAL DE OLIVEIRA



Ilda Maria Vital de Oliveira, affectueusement surnommée « la Grosse » par ses collègues de travail, une allusion à la minceur de son corps – elle est la plus mince des femmes de chambre – montre que l'accès à l'éducation permet de transformer la réalité. Habitante du quartier « vixe », expression pleine de préjugé que, selon Ilda, beaucoup de cearenses utilisent quand ils découvrent qu'ils ont affaire à un habitant du Pirambu, a cru qu'elle pouvait changer le cours de son histoire et elle l'a fait ! À 40 ans, le chômage est pour elle de l'histoire ancienne et aujourd'hui, elle travaille dans un hôtel Holiday Inn.

Quand ils m'ont appelée en me disant que j'avais rendez-vous au Holiday Inn,

je me suis pomponnée et j'y suis allée. Quand la femme m'a demandé : « Où avez-vous suivi le cours ? », j'ai répondu : « Au Cefet » – « Quel Cefet ? » – « 13 de maio ». C'est vraiment une très bonne référence. Cela m'a ouvert des portes !





« Quand je travaillais à Iracema, l'industrie de noix de cajou, je ne gagnais qu'un maigre petit salaire.

Quand le projet *Mille Femmes* est entré dans ma vie, j'étais confronté à plein de problèmes. Mon fils était en prison, ça faisait déjà presque deux que j'étais sans emploi et mon mari aussi était au chômage. Nous vivions pratiquement aux crochets de ma mère. Mais je me suis dit : « Quand j'aurai terminé ce cours, ma vie va s'améliorer parce que je vais essayer de trouver un emploi ». Et ça a marché ! Je travaille depuis un an et demi à cet hôtel.

Quand je travaillais à Iracema, l'industrie de noix de cajou, je ne gagnais qu'un maigre petit salaire. Je n'avais pas d'assurance maladie, pas d'assurance dentaire, je n'avais rien. Après avoir terminé le cours et avoir été engagée à l'hôtel, ma vie est deux fois meilleure parce qu'il n'y a pas que le salaire. Maintenant j'ai une assurance maladie, une assurance dentaire. Mes enfants en bénéficient également.

Ma mère a travaillé comme moi dans les industries de noix de cajou. Nous sommes cinq frères et sœurs, et nous n'avions pas de maison. Je me souviens qu'on habitait là en bas, dans un taudis en bois, où il n'y avait pas de cuisinière, rien qu'un réchaud, sans aucune perspective d'avenir. Ma grand-mère était aveugle et elle se levait tôt le matin pour allumer le réchaud avec du bois – qu'est-ce que ça faisait comme fumée dans la maison ! – et elle préparait des fèves. Parfois, elle cuisait un œuf dans de l'eau bouillante ; c'était si mauvais... Alors ma sœur et moi sortions pour apporter le repas à ma mère, mais c'était si loin ! Je n'ai jamais eu de nouvelles de mon père.

Je voulais pouvoir dire un jour : « Je suis sortie d'Iracema ». Ma sœur habite toujours là et il y a des jours où elle rentre chez elle fatiguée, elle a très mal au dos parce qu'elle travaille courbée comme une couturière, à séparer les amandes avec pellicule, les amandes avec coque. Elle a 36 ans. Je lui dis : « Ma



vieille, suis le cours d'infirmière, ou de femme de chambre, c'est tellement bien... On vit une autre vie à l'hôtel ! »

C'est vraiment chouette là ; quand on arrive le matin, tout le monde est au réfectoire pour prendre le petit déjeuner, ensuite tout le monde va au vestiaire pour s'habiller, s'apprêter, se maquiller, se préparer. Et ensuite, chacune prend son chariot, son plan, sa clé et monte à son étage. Parfois, à l'heure de la douche, on se plaint de la fatigue, mais après une bonne douche, on s'arrange et on descend les escaliers pour s'en aller, on arrive chez soi et on sent un soulagement, une chose agréable. Je trouve que c'est très bon.

Durant le stage, j'ai plus ou moins aimé. Le premier jour, je me suis dit : « Ma vieille, mais qu'est-ce que c'est fatigant ! ». J'ai cru que je n'allais pas tenir le coup. Le deuxième jour, même chose, mais le troisième, ça allait bien. J'ai terminé mon stage un vendredi et le samedi, je distribuais déjà mon CV. J'en ai laissé dans des hôtels et des entreprises. Deux hôtels m'ont déjà appelée, c'est super! J'ai déjà un emploi, j'ai déjà un contrat de travail signé. Le marché est bon pour les femmes de chambre, on ne reste pas longtemps sans travail ; c'est comme pour les couturières.

Étudier change une personne. J'ai aussi recommencé à étudier à cause du projet, parce que les copines disaient que le projet n'accepterait pas celles qui n'auraient terminé que l'école primaire. Ça m'a donné du courage pour affronter les problèmes. C'était très difficile. Quand arrivait le jour de l'audience du tribunal, j'avais la tête grosse comme ça, mais mon mari m'encourageait ; il me disait de ne pas tout abandonner. Maintenant mon fils va mieux.

Tout ce que j'ai appris au cours, je l'utilise dans mon travail : l'informatique, le portugais, la matière sur la femme de chambre. L'informatique aide beaucoup même si j'ai appris que les bases. Le peu que je sais – accéder à Internet, ouvrir le programme et voir combien d'appartements sont propres – ça aide. Le personnel de la réception m'appelle et me dit : « Ilda, ouvre le programme sur l'ordinateur pour voir si tel ou tel appartement est *propre* ou pas ». J'allume l'ordinateur et je le vois. L'informatique est très important dans ce secteur.

Les mathématiques aident dans certains domaines, mais le portugais est très important parce qu'il faut remplir la feuille de travail. On la remplit en indiquant : appartement occupé, *propre*, libre, pas nettoyé. Si j'entre dans une chambre et que je trouve des objets appartenant aux occupants, parce qu'en général ils laissent montre, bague, ce genre de choses, valise ouverte, je note tout sur ma feuille. Les leçons d'anglais aident aussi. Il faudrait en avoir plus parce qu'on n'en a que quelques heures.



« J'ai terminé mon stage un vendredi et le samedi, je distribuais déjà mon CV.



Si je pouvais revivre ma vie, j'aimerais de nouveau suivre le cours. Le meilleur souvenir que j'ai conservé des cours, ce sont les interprétations de textes. On avait organisé un groupe musique ; on aurait dit qu'on vivait le personnage. Ce fut une des meilleures classes que j'ai eues.

Ils sont très accueillants à l'Institut. Parfois, je me sentais inférieure parce qu'on rencontrait beaucoup d'élèves et qu'on croyait qu'ils étaient riches. Nous habitons au bord de la mer ; et se trouver dans un centre comme celui-là, au milieu de tant d'adolescents, on se prend à penser qu'on a un grand avenir devant soi... Parfois, j'avais peur d'aller aux toilettes. Mais je pensais si je suis arrivée jusqu'ici...

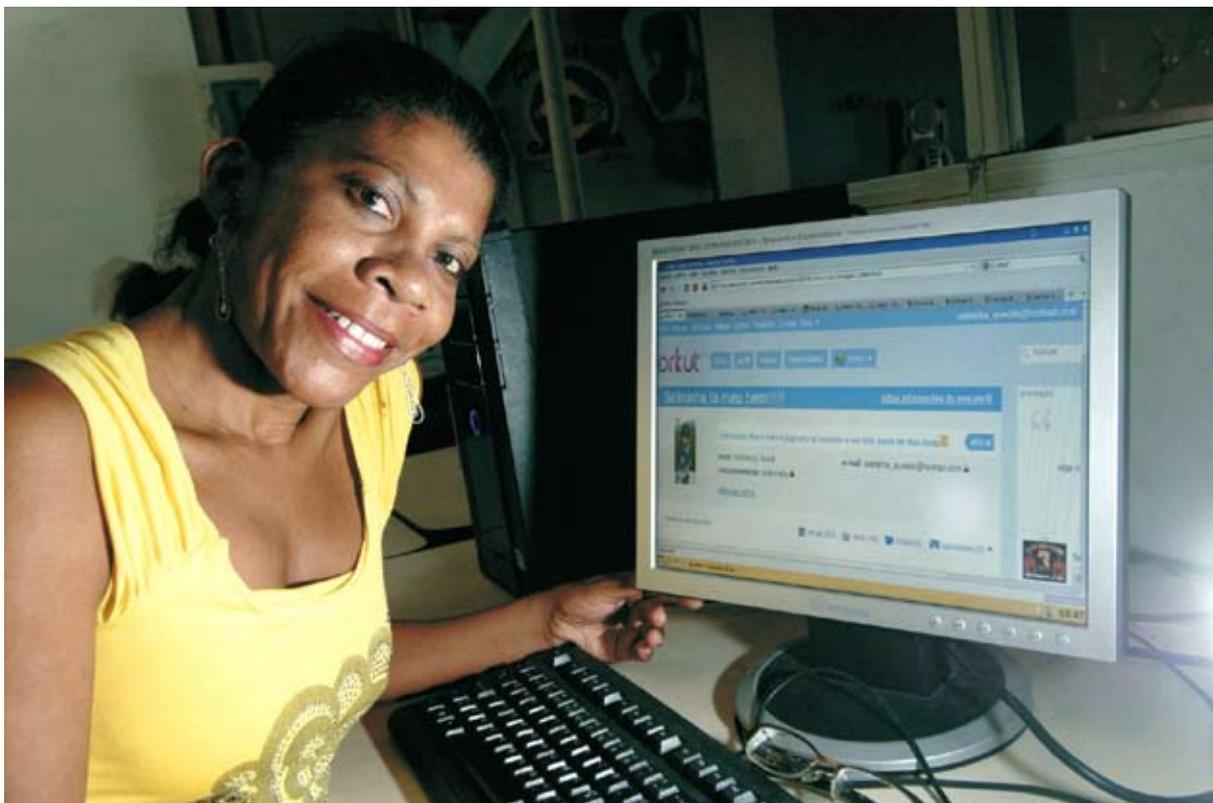
La fête de remise des diplômes était très bien, nous appeler sur la scène là devant tout le monde, recevoir la déclaration le diplôme. Ça a vraiment été très chouette! On se sent important, comme quelqu'un qui peut dire : J'ai gagné ! J'ai réussi à terminer !

Aujourd'hui, après avoir terminé le cours, j'ai ce sentiment de liberté. Et j'ai cette force de volonté de vouloir agir et de le faire. En 2011, je veux me spécialiser. Je pense terminer ma troisième année et suivre un cours d'informatique avancé. Ça c'est l'objectif parce que je suis en train de suivre un cours virtuel qui s'appelle Bien Recevoir la Coupe au Brésil, qui prépare tout le monde du secteur d'hôtellerie à la Coupe du monde de football en 2014.

Je donnerais dix sur dix au cours, ou plutôt mille ; c'est vraiment Mille Femmes. Et celles qui comme moi veulent vraiment, celles qui s'efforcent, si elles le veulent vraiment, elles arriveront là où je suis arrivée. Femme de chambre est tout ce que je souhaite. Je me sens réalisée ! ■



MARIA SELMA DA SILVA



Ces quinze dernières années, Selma s'est occupée de Davi, son fils aîné, qui est né atteint de paralysie cérébrale. En 2008, elle a commencé à se préparer pour les adieux : elle a suivi le cours de femme de chambre et elle a recommencé à étudier. En juillet 2010, Davi s'est éteint et en octobre, elle a commencé à travailler à l'hôtel Holiday Inn, indiquée par Ilda, une amie de cours. Concernant le passé, elle dit qu'elle a la conscience tranquille d'avoir rempli sa mission. Pour ce qui est de l'avenir, elle est certaine qu'elle est capable d'écrire sa propre histoire et de s'occuper de Danilo, son fils cadet. « La Selma actuelle est très différente de celle qui a entamé au projet Mille Femmes parce que c'est une femme dynamique, différente, une femme qui sait ce qu'elle veut : Selma veut travailler et être heureuse ».

C'était incroyable ! Comme je l'ai dit la première fois, les filles ont rigolé à la maison

quand j'ai raconté que j'avais dit ça lors de mon entrevue – que j'avais peur de l'ordinateur. C'est vrai, je l'évitais à tout prix, je mourais de peur. Ma mère





« J'ai un compte sur Orkut et une adresse courriel aussi. Je l'ai créée aussitôt que j'ai terminé le projet.

disait : « Ma fille, c'est un truc d'un autre monde, un animal de la fin des temps parce qu'il connaît tout de notre vie ». Et il le découvre vraiment ! Vous voulez le voir ? Supposons que vous soyez dans un appartement, vous terminez de tout nettoyer et entrez *clean*. *Clean* c'est taper un code. Et alors, la superviseure là en bas sait où vous êtes, où vous êtes entré. Quand je mets la clé dans la serrure de l'appartement, l'ordinateur l'accuse. Tout le monde sait à quelle heure vous êtes entré, combien de fois, le temps que vous avez passé à l'intérieur. Alors l'ordinateur sait vraiment tout [rires]. J'ai un compte sur Orkut et une adresse *courriel* aussi. Je l'ai créée aussitôt que j'ai terminé le projet.

Le défi est très grand et très intense. On travaille beaucoup, la routine est dure, mais quand on est passionné par sa profession, on continue. On ferme les yeux et on l'embrasse avec tout l'amour qu'on a, toute la tendresse, car c'est à ça qu'on s'est préparé et c'est ce qu'on veut, tout au moins dans mon cas, c'est pour ça que je me suis préparée de 2008 à 2009.

J'étais inquiète, nerveuse, je savais que j'allais commencer à travailler, je savais que mon contrat était déjà signé, parce que quand je suis allée pour l'entrevue, avec le projet que j'avais fait de *Mille Femmes* et avec le certificat que j'ai obtenu, j'étais déjà engagée. J'étais tellement émue que je n'ai presque pas réussi à faire les examens pour l'entrée dans l'entreprise. Ma tension est montée, même que le docteur était un peu inquiet, mais tout s'est bien passé. Mon cœur battait la chamade parce que je savais que j'étais prête et je savais ce qui m'attendait ; mais j'y suis allée de tout mon cœur, de toutes mes forces et j'ai fait face. J'aime beaucoup, j'adore le métier de femme de chambre.

Je travaille là depuis trois mois, avec un contrat signé dès le premier jour. Tout est très bien, parce qu'on connaît des personnes sympas, des gens d'autres états ; on découvre un monde totalement nouveau. Dans le projet, on connaissait les choses dans la théorie. Mais dans la pratique, c'est très bon, vraiment très chouette.

La première fois que j'ai travaillé avec un contrat de travail c'était avant d'avoir mon fils. Je me suis arrêtée pendant 15 ans à cause du problème de Davi. C'était un bébé. Je savais que j'allais le perdre, je savais qu'un jour

j'allais devoir travailler, parce que mon travail c'était de m'occuper de lui et que je vivais de son allocation. C'est elle qui payait les dépenses de la maison dans la pratique, parce que je ne pouvais pas compter sur mon mari, juste pour dire que j'en avais un. J'ai quitté mon mari pour suivre le cours, pour vivre parce que je me sentais prisonnière.

J'ai participé au projet et j'ai aussi recommencé à étudier. J'ai fait l'EJA¹ et terminé mes primaires. Je suis au secondaire maintenant. Je m'étais rendue jusqu'à la cinquième année primaire. À cette époque, c'était suffisant. Ma mère me disait toujours : « Tu as déjà appris à lire et à écrire ? Voilà, ça suffit ! ». On n'avait besoin que de la cinquième année, parce qu'alors on savait déjà lire, écrire et calculer.

À 14 ans, j'ai travaillé dans une usine de hamacs ; je faisais des franges, des tresses. À cette époque, les hamacs étaient fabriqués manuellement. Ma mère nous a toujours fait faire quelque chose, parce que nous étions cinq sœurs et quatre frères. C'était une grande famille, seul mon père travaillait et mes frères aînés travaillaient avec mon père.

Je me considère très chanceuse d'avoir participé au projet *Mille Femmes*. Ça aide beaucoup. J'ai appris qu'on doit toujours être en paix avec la vie, prendre soin de soi-même, s'accrocher à la vie parce qu'on n'en a seulement une, et qu'on doit vivre le moment présent parce que le temps passé ne revient jamais.

Il y a beaucoup de femmes sans emploi dans notre pays et ce projet représente le point de départ pour que ces femmes arrivent à quelque chose plus tard et à réussir dans la vie, parce que c'est un projet merveilleux. J'ai croisé dans le bus une des filles du cours ; je l'ai tout de suite repérée grâce au tee-shirt du projet *Mille Femmes*. Il n'y avait que quelques jours que je travaillais là à l'hôtel. Elle m'a regardée et m'a souri ; je ne la connaissais pas mais elle me connaissait déjà. « Tu es Selma, pas vrai ? ». Je lui ai dit : « Tu me connais du projet *Mille Femmes*, c'est ça ? Continue parce que c'est très bien, ce projet t'ouvre des portes ».

Mille Femmes a été pour moi la clé qui m'a ouvert les portes d'une nouvelle vie, car j'étais comme morte, je ne faisais que regarder des feuilletons à la télé, l'un après l'autre. Quand j'ai ouvert les yeux, ma vie était un vrai feuilleton. Et j'ai pensé : « Halte là ! Pas avec moi ! Je vais changer cette histoire ».

« On pense qu'on n'est incapable de se redécouvrir, mais on trouve des choses qu'on sait être capable de faire.

1. EJA – Éducation des Jeunes Adultes





On pense qu'on n'est incapable de se redécouvrir, mais on trouve des choses qu'on sait être capable de faire. On peut découvrir des choses qu'on n'imaginait même pas. Je me suis très souvent sentie inférieure, mais le projet m'a aidé, parce que l'on se rend compte de nos forces, il suffit d'apprendre à les exprimer. Le projet vous aide aussi à enseigner, parce qu'il ne suffit pas de réclamer, de se disputer, de parler, de critiquer, il faut aussi enseigner. Le projet apprend beaucoup de bonnes choses qu'on enseigne à nos enfants. J'ai appris à Danilo qu'il ne doit jamais baisser la tête, qu'il n'est inférieur à personne. Il peut y arriver et il doit être déterminé à réussir ; se convaincre qu'il va y arriver parce qu'il en a la force.

Avant, je ne m'attendais pas à ce que les choses se passent de la manière dont elles se passent maintenant. Recevoir son argent parce que vous avez fait des efforts, vous avez étudié, pratiqué. C'est très gratifiant !

C'est très bon de prendre cet argent et de savoir : maintenant je vais payer mes factures – j'en avais un tas qui étaient en retard. Quand le petit est mort, il n'y avait plus d'argent.

L'importance du projet *Mille Femmes* dans ma vie ? Il a été très important ! Ce fut un projet unique et déterminant. Il a déterminé notre avenir, du moins le mien, parce que la vie ne termine pas à 40 ans, la vie commence à 40 ans. La vie commence au moment où vous décidez qu'elle va commencer. La femme doit toujours étudier, pas seulement à l'école, pas seulement au projet ; elle doit toujours étudier, être en avance sur son temps parce qu'elle ne peut pas s'arrêter.

J'arrive seule au vestiaire. Je m'apprête et je jette un coup d'œil dans le miroir : « ah, comme ça oui, maintenant je peux aller travailler, parce que maintenant, je suis une femme de chambre. Je peux faire tout ce que je désire ». Cette année, je vais terminer la troisième année, je vais passer l'examen d'entrée et je vais réussir l'Enem² et m'inscrire à la faculté d'économie domestique. ■

2. L'Examen National de l'Enseignement Secondaire (Enem) est un examen individuel effectué au Brésil pour évaluer les connaissances des élèves qui terminent ou ont terminé leurs études secondaires. Avec l'Enem, les étudiants peuvent concourir pour une place dans les universités et écoles polytechniques fédérales et donne droit aux bourses dans les institutions privées.

RAQUEL



MARIA ROSILDA



SÃO LUÍS



À 20 km du centre, la Vila Palmeira est l'un des quartiers les plus anciens de São Luís. Au début, c'étaient surtout des travailleurs ruraux et des descendants d'esclaves qui vivaient là, à la périphérie du développement urbain. L'occupation de la région se caractérise par une croissance désordonnée et par l'explosion démographique provoquée par l'exode rural. Les familles ont construit leurs maisons sur les berges du fleuve Anil qui traverse la capitale et qui était le principal plan d'eau de la ville à cette époque.

Une partie de la communauté de ce quartier s'est installée sur la mangrove du fleuve, de nos jours complètement polluée. Plusieurs familles habitent dans des conditions inhumaines, dans des maisons sur pilotis, des constructions en bois sur la mangrove, entourées d'ordures. Dans ce milieu, il y a beaucoup de femmes que n'ont pas eu l'occasion d'étudier, qui n'ont reçu aucune formation professionnelle et ont des enfants. Une bonne partie d'entre elles sont des mères célibataires et elles pourvoient aux besoins de leurs familles en travaillant comme femmes à journée.

À São Luís, le secteur de l'alimentation manque de main-d'œuvre qualifiée et possède un grand potentiel d'insertion dans le monde du travail. C'est pourquoi l'Institut Fédéral du Maranhão offre des cours de qualification professionnelle dans le secteur d'aliments en conserve, préparés et surgelés, et organise l'articulation avec le secteur de production dans le but de permettre l'insertion sur le marché du travail. Le projet a été présenté à quelques chefs d'entreprises de ce secteur qui aujourd'hui emploient les anciennes élèves du projet. Une autre action importante a été d'étendre le projet *Mille Femmes* au *campus* du Centre historique, qui propose des cours dans le domaine de l'artisanat.



En ce qui concerne les anciennes élèves, quelques-unes d'entre elles obtiennent un petit revenu en prenant des commandes de petits-fours salés et sucrés, d'autres ont concrétisé leur rêve de signer un contrat de travail et travaillent dans des entreprises partenaires du projet. Beaucoup d'entre elles vendent leurs produits dans leur propre quartier et quelques-unes ont formé une micro-entreprise.



RAQUEL SANTOS



Raquel Santos, 34 ans, vit sa vie avec bonne humeur. Elle aime rire et plaisanter. Elle aime se sentir heureuse. C'est sans doute pourquoi le mois de juin, quand il y a des fêtes un peu partout, est l'époque qu'elle aime le plus à São Luís. C'est quand il y a la kermesse, le Tambor de Crioula¹, la Danse Portugaise, le Bumba Meu Boi² et les quadrilles. Quand elle était adolescente, elle faisait de la gymnastique rythmique et dansait le Cacuriá, chorégraphie sensuelle où les couples dansent en cadence et où, suivant la musique, les pas changent et on change de partenaires. Pleine de projets pour l'avenir, Raquel a réussi à réaliser un rêve qui lui semblait si lointain : un contrat signé dans son carnet de travail.

1. Littéralement, le Tambour de la Créole, danse afro-brésilienne pratiquée par les descendants des esclaves africains.
2. Danse folklorique populaire de rue représentant une légende remontant au 18^e siècle, qui raconte l'histoire de la mort et de la résurrection d'un bœuf

J'éprouve une certaine nostalgie des cours pratiques et des cours théoriques aussi parce qu'ils étaient si animés !

Une chose que je ne regrette pas, même si le professeur était fantastique, c'est les maths. Sans aucun doute là-dessus. Peut-être qu'à présent on essaiera





de s'entendre parce que j'avais commencé à travailler au comptoir et depuis le mois de juin, je m'occupe de la caisse ; la caisse doit être en ordre, je dois rendre des comptes. Alors les maths et moi, on essaie de se mettre d'accord, mais je ne sais pas si ça va marcher.

J'avais déjà renoncé à beaucoup de choses. J'allais d'un côté et ça ne marchait pas, j'allais de l'autre, et ça ne marchait pas non plus. J'avais abandonné l'idée d'avoir un contrat signé dans mon carnet de travail parce que j'avais déjà 32 ans et que je n'étais pas encore parvenue à obtenir un contrat d'emploi régulier. J'ai terminé le secondaire, j'ai fait l'école d'instituteurs et j'ai toujours travaillé dans des écoles communautaires. Dans la dernière école où j'ai travaillé, je recevais 150 réaux par mois et je n'ai pas reçu de salaire de septembre à novembre. Alors pour moi, c'était hors de question, parce que le marché de travail ne regarde pas seulement le CV mais aussi l'âge de la personne. Il n'y a pas que l'expérience qui compte !

Alors je me suis inscrite au cours pour voir ce que ça donnerait, pour voir si j'arriverais à améliorer les choses. Réellement, ça a complètement changé ma vie. De fond en comble. Je travaille au Bondiboca³, avec un CDD. Le 28 janvier cela a fait un an que j'y travaille. Ça a été ma première victoire. J'ai également commencé à faire connaître les pièces d'artisanat que je fabrique. Je fais des fleurs, des poupées.

Avec ma première paie, j'ai acheté une machine à laver et c'était parfait car quand j'avais un jour de congé, je le passais à faire la lessive. Je fais des économies pour m'acheter un frigo, un lit, pour nous donner un peu de confort à mes enfants et à moi.

Je me souviens de tellement de bonnes choses... notre groupe était très bien. Ici au Cefet j'ai participé au projet grâce à une bourse, et je travaillais ici à l'étage, au département de ressources humaines. L'argent de la bourse m'a aidé aussi bien pour l'alimentation à la maison que pour l'achat du matériel que j'utilisais pour préparer les bonbons et fabriquer les poupées que je vendais.

3. Bondiboca est une chaîne de snacks de São Luís, partenaire du projet pour l'inclusion des élèves sur le marché du travail.

Le projet *Mille Femmes* est très important parce qu'il donne une opportunité à des femmes qui avaient déjà renoncé à lutter pour obtenir quelque chose dans la vie.

Le projet *Mille Femmes* est très important parce qu'il donne une opportunité à des femmes qui avaient déjà renoncé à lutter pour obtenir quelque chose dans la vie, à cause des difficultés quotidiennes, difficulté de trouver un emploi, des aliments, et des préjugés contre les femmes. Car ils existent ces préjugés ! Parfois, le fait même d'être femme nous empêche d'occuper un poste. On est discriminées, dévalorisées. Et ce projet vient contribuer à ce que la femme retrouve sa confiance en soi. C'est comme un coup de fouet pour qu'elle ne renonce pas à ses rêves, à ses idéaux, qu'elle continue à se battre, à lutter, qu'elle y parvienne et triomphe. Voilà le principal : un coup de fouet qui ranime la femme, qui fasse en sorte qu'elle retrouve son estime de soi, qu'elle se revalorise et se dise : « Je peux, j'y arriverai, j'en suis capable, je vais réussir » et plus tard : « J'y suis parvenue ! ».

J'ai l'intention de continuer mes études, d'obtenir un diplôme et d'aller de l'avant. Comme je travaille dans le secteur des aliments, je m'intéresse beaucoup à la nutrition et aussi à la gastronomie. Je veux travailler, je veux y arriver et, qui sait à l'avenir, monter ma propre affaire. Je pense au secteur de décoration de fêtes d'enfants.

Au cours d'entrepreneuriat, le professeur nous a appris à valoriser chaque centime qu'on gagne. Il a expliqué : si on gagne un réal par jour, il faut épargner 10 centimes. Il faut toujours économiser, donner de la valeur à son argent parce que c'est un argent durement gagné. Comme j'ai l'intention de monter ma propre affaire plus tard, je dois donner de la valeur à l'argent que je gagne.

Je suis heureuse malgré toutes les difficultés que j'ai vécues et celle auxquelles je suis confrontée tous les jours ; je ne peux pas me plaindre. J'aime le forró, j'aime le pagode, j'aime écouter de la musique classique et même ces musiques qu'on écoute pour se détendre, avec des bruits d'eau, d'oiseaux, de méditation. La seule chose que je n'aime pas beaucoup, c'est le reggae. J'aime aussi la plage.

J'ai connu mon mari au cours d'une discussion que nous avons eue. À l'époque, on ne pouvait pas se supporter l'un l'autre. Je me suis mariée à 19 ans, j'ai eu mon premier enfant à 19 ans, et je suis mariée depuis 25 ans. Le premier enfant, je le désirais très fort, les deux autres n'avaient pas été prévus au programme. J'ai eu trois césariennes.

Mon enfance fut bonne. Je suis née et j'ai grandi à la Vila Palmeira, qui était un quartier d'invasion. Ma grand-mère





« On commence à vieillir à partir du moment où ne travaille plus.

s'est installée sur un terrain et j'habitais dans la maison de mes parents avec ma grand-mère. Je suis l'aînée de quatre sœurs. Mon père a commencé à travailler à 13 ans dans une station-service, comme laveur de voitures et il fait toujours le même travail. À la Vila Palmeira, le plus grand problème à l'époque, c'était l'eau ; ma mère sortait tous les jours avec un bidon pour aller chercher de l'eau.

J'aime beaucoup plaisanter. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'aime jouer des tours. Au travail, on s'amuse tellement que je leur dis : « Si mes enfants savaient comment je me comporte ici, ils diraient – Maman ! C'est du joli ! Qui pourrait imaginer ça de ta part ? » J'aime plaisanter avec mes amis, quand quelqu'un

raconte une histoire drôle. Parfois, il s'agit de quelque chose de sérieux au départ, mais après, on commence à rire l'un de l'autre. On s'amuse beaucoup, et avec les enfants à la maison c'est la même chose. Au début c'est sérieux, et puis on ne peut pas s'empêcher de rire l'un de l'autre. J'aime beaucoup ça, c'est vraiment chouette.

Il faut s'occuper l'esprit avec quelque chose. On commence à vieillir à partir du moment où ne travaille plus. On n'arrive plus à l'utiliser pour faire certaines choses, il stagne. Et c'est ainsi qu'on commence déjà à vieillir. C'est pour ça que je n'ai pas l'air d'une vieille, parce que je cherche toujours quelque chose à faire. ■



MARIA ROSILDA COSTA CASTRO



Maria Rosilda Costa Castro a découvert sa passion pour la cuisine quand elle était jeune, quand elle aimait déjà cuisiner avec de nouvelles saveurs et de nouveaux mélanges. Catholique pratiquante, elle a conduit son mari à l'autel l'année passée et a fêté l'occasion avec son talent : elle a fait le gâteau de mariage. Timide, le défi de Rosilda a été d'apprendre à se faire payer pour les produits vendus par Guloseima, la micro-entreprise qu'elle a ouverte en 2010.

1. Équipe de football de Rio de Janeiro. Connue aussi sous le nom de Rubro Negro, c'est le club qui possède le plus grand nombre de supporters au Brésil et dans le monde selon les sondages de l'Ibope (Institut brésilien d'opinion publique et de statistiques).

2. Supporters de l'équipe de football São Paulo, aussi appelée Tricolor du Morumbi.

J'aime le Flamengo¹ ; je ne connais pratiquement aucun joueur.

Mon mari me dit parfois : « Je me demande quelle sorte de fan tu es... ». J'ai toujours aimé le Flamengo, depuis que je suis toute petite, mais je ne suis pas du genre fanatique. J'ai deux garçons. Lucas a 12 ans et Caio, 7 ans. Tous les deux sont são-paulinos². Je vis avec mon mari depuis 13 ans mais on ne s'est mariés que l'année passée. Ce fut un mariage collectif. C'était très



« Quand je vois ces gâteaux merveilleux sur les pages des magazines, ça me met l'eau à la bouche. Et je vais y arriver.

bien, merveilleux. J'étais émue, tout le monde était ému, mes sœurs... J'ai réalisé un rêve, c'était trop beau ! J'ai préparé un joli gâteau de mariage.

J'aime cuisiner, j'ai toujours aimé. J'ai commencé quand j'avais environ 12 ans, quand ma mère allait à la cuisine, j'y allais avec elle. Chez ma mère, il n'y avait pratiquement que moi qui préparais les repas. J'aimais inventer des trucs, prendre une recette et essayer de la faire. Parfois ça réussissait, parfois non.

Participer au projet a été pour moi une réussite. Je travaillais comme aide-dentiste, mais c'était parce que j'avais besoin de travailler, je n'ai jamais aimé cet emploi. J'ai travaillé pendant dix ans dans un cabinet de dentiste et puis j'en ai eu marre. Je partais de chez moi à six heures du matin et je rentrais à neuf heures du soir. Je ne voyais pas mes enfants, je n'avais pas le temps de m'occuper de la maison ; j'ai donné ma démission.

La carte de la vie est une chose très intéressante. Chacun y mettait ce qu'il voulait et comment il pensait continuer. On a fait un retour à l'enfance jusqu'à maintenant. C'est intéressant parce qu'on revoit le passé et on voit tout ce qu'on a laissé derrière soi et tout ce qu'on peut encore essayer de trouver dans l'avenir. J'ai fait plusieurs dessins, je suis très mauvaise pour dessiner mais on a compris ce que je voulais dire, j'ai fais passer mon message. J'ai fait ça pour m'amuser, en montrant, jusqu'où je voulais arriver, mon but ultime, ce que je voulais faire : à savoir être propriétaire de ma propre affaire.

Sur la carte de la vie j'ai découvert que je pouvais encore étudier, me professionnaliser, mieux me préparer. Mon objectif est de devenir une grande professionnelle. Je veux me spécialiser dans la fabrication de petits-fours, dans le secteur de la pâtisserie. J'adore préparer un gâteau, des confiseries,





des petits-fours. Quand je vois ces gâteaux merveilleux sur les pages des magazines, ça me met l'eau à la bouche. Et je vais y arriver, j'en ai déjà fait deux qui n'étaient pas mal.

Je préparais des petits-fours pour mes amies, pour l'anniversaire des enfants, mais je ne travaillais pas pour gagner de l'argent. Les gens me demandaient de le faire, ils apportaient les ingrédients et après me remerciaient. Je ne le faisais pas professionnellement, je n'arrivais pas à leur demander de me payer, j'avais honte.

C'est après le projet que j'ai commencé à me faire payer, j'ai essayé de valoriser mon travail. Ma confiance s'est bien améliorée ; j'ai appris à me valoriser, à donner de la valeur à ce que je fais, chose que je ne savais pas faire. Je n'arrivais pas à fixer un prix mais maintenant je sais le faire. Aujourd'hui je dis aux gens : « Ça coûte tant ! » Et je connais la valeur et le prix de ce que je prépare.

Mon entreprise s'appelle Guloseima. Je l'ai ouverte avec l'aide du Sebrae³, c'est une entreprise individuelle. Maintenant, je peux agrandir mon affaire, je peux faire des factures. Le CNPJ⁴ n'a pas traîné et à partir de 10 mois il y a déjà plusieurs bénéficiaires. On paie une taxe de 57 réaux et après 15 ans de cotisation, on a droit à une pension. Je vais ouvrir un point de vente chez moi, sur ma terrasse, parce que j'ai déjà des commandes de petits-fours et comme ça, je fais les deux choses en même temps.

C'est un marché intéressant, il y a beaucoup de gens qui travaillent dans ce secteur. Le marché est pour tout le monde, mais on doit essayer de toujours faire mieux parce qu'on ne peut pas toujours faire la même chose,

3. Le Service de Soutien aux Micro et Petites Entreprises (Sebrae) oriente et organise des ateliers en vue de faciliter les démarches pour l'ouverture d'une petite entreprise.

4. CNPJ – Cadastre National de Personnes Juridiques.

« C'est aussi le résultat de la volonté, parce qu'on ne peut pas tout attendre du cours, il faut aussi y mettre du sien.



il faut innover. Je gagne en moyenne un peu plus d'un salaire minimum par mois. Il y a des mois où je gagne moins, d'autres où je gagne entre 700 et 800 réaux.

J'ai progressé un peu dans tout ; j'ai appris à mieux me connaître. Dans le temps, je pensais qu'il ne fallait aller chez le médecin que quand on était malade ; pure ignorance ! Les choses se sont améliorées pour moi, pour mes sœurs, pour toute la famille, parce que maintenant, c'est moi qui encourage mes sœurs. Je les envoie chez le médecin, je leur ordonne d'y aller.

Tout ce que j'ai appris à faire a contribué à améliorer mon travail en termes d'hygiène, de sécurité, de préparation, d'esprit d'entreprise, comment mieux se former pour notre propre sécurité. Tout ça a beaucoup contribué.

Aujourd'hui, nous travaillons toutes, il n'y en a qu'une ou deux d'entre nous qui ne travaillent pas. C'est aussi le résultat de la volonté, parce qu'on ne peut pas tout attendre du cours, il faut aussi y mettre du sien. Ça ne sert à rien de suivre le cours et puis de rester les bras croisés. ■

APARECIDA



MARTA



BAYEUX



La commune de Bayeux englobe les communautés de Baralho, São Bento, Porto de Oficina, Casa Branca, Porto do Moinho et São Lourenço. Il n'existe pas de ligne de séparation, ce sont des communautés voisines dont la pêche est la principale activité économique. Hommes, femmes et enfants obtiennent leur gagne-pain quotidien de la mangrove, qui en général s'étend à l'arrière de leurs maisons. Les adultes pêchent et les plus petits aident à nettoyer les fruits de mer.

Les conditions de logement et l'infrastructure de base sont très précaires. Les rues sont pavées mais il n'y a pas d'assainissement de base et l'approvisionnement en eau potable est critique. Les réservoirs d'eau domestiques ont été construits aux environs des fosses septiques et des potagers arrosés de pesticides sans aucune orientation technique, mettant ainsi en danger la santé de la population. Dans ces quartiers, il existe des problèmes d'alcoolisme, de consommation de drogue et le nombre de porteurs du virus du SIDA est le troisième de l'état.

Développer un programme éducatif à partir du dialogue avec les élèves a été un des grands défis auquel l'Institut Fédéral de la Paraíba a été confronté, et l'institut est en train de mettre sur pied un cours technique dans le domaine de la pêche, basé sur l'approche par compétences. Une autre action importante fut d'articuler l'inclusion des vendeuses de fruits de mer dans les actions du Ministère de la Pêche et de l'Aquiculture, ce dont ont profité non seulement les élèves du *Mille Femmes* mais aussi toute la communauté, qui disposent ainsi des informations nécessaires et peuvent avoir accès aux politiques publiques destinées aux pêcheurs.

Les élèves sont des ménagères, des artisanes, des vendeuses de coquillages, des femmes de ménage. L'âge varie de 18 et 60 ans et certaines d'entre elles n'avaient jamais mis les pieds dans une salle de classe. Prendre le bus qui les conduit au siège de l'Institut Fédéral de la Paraíba (IFPB), qui se trouve à João Pessoa, à 4 km de là, représente des choses qu'il est difficile d'exprimer sur papier : opportunité, découverte, recommencement, citoyenneté. Dans la première étape, le défi de l'IFPB fut de sensibiliser et d'encourager les femmes à participer au cours. Durant cette phase, des ateliers furent organisés sur les thèmes de la santé, de l'environnement et de la production artisanale. Ensuite, il y a eu le projet d'élévation du niveau de scolarité

et l'offre de professionnalisation dans le domaine de la pêche et de l'artisanat, lequel est encore en cours d'exécution.



MARIA APARECIDA BATISTA MARINHO



Maria Aparecida, Cida, comme on l'appelle, aime la musique romantique. Le premier disque qu'elle a acheté est d'Amado Batista. Elle adorait la chanson « Petite fille, mon amour ». Le disque est resté chez une des familles où elle a travaillé. Les années de travail comme employée de maison et coupeuse de canne à sucre sont invisibles. Elle ne possède pas de carnet de travail. Il n'y en a pas trace. Seul son corps en porte les preuves : ce sont les marques qui ont commencé à apparaître au cours de son enfance et se sont accumulées quand elle était adolescente, résultat des accidents que les enfants souffrent constamment. Cida est vendeuse de fruits de mer, mais son activité de mère l'a forcée au repos. Elle doit s'occuper du bébé. Ménagère et étudiante, âgée de 37 ans, elle est la première de la famille à rompre le cercle vicieux de l'analphabétisme. Son rêve est d'être ce qu'elle n'a pas eu : professeur d'enfants.

Quand le bus est arrivé au Cefet, j'ai demandé : « C'est ici que nous allons rester ? ».

Ensuite nous sommes entrées dans une salle très chic, avec climatisation et je me suis dit : « Mon Dieu ! C'est un rêve et si c'est un rêve, je vais le



« Tellement de mères analphabètes. C'est si horrible d'être analphabète, c'est comme si on était aveugle. J'étais aveugle et aujourd'hui je vois.



garder, je ne vais pas le laisser passer ». J'ai tellement bien aimé la première fois où je suis venue ; j'étais encore plus heureuse quand le responsable a distribué les uniformes, je me sentais toute fière. J'ai pensé : « Maintenant je fais partie du groupe Mille Femmes. Je ne veux jamais quitter ce groupe ».

Il existe tellement de ménagères qui voudraient avoir une opportunité d'étudier. Tellement de mères analphabètes. C'est si horrible d'être analphabète, c'est comme si on était aveugle. J'étais aveugle et aujourd'hui je vois. C'est pour ça que le projet *Mille Femmes* doit continuer, pour donner une opportunité à d'autres femmes.

Quand j'allais à l'usine pour recevoir ma paie, je signalais avec mon pouce. Parfois, je ne voulais pas y aller parce qu'ils me demandaient : « Tu sais lire et écrire ? ». Je me sentais humiliée quand je voyais quelqu'un qui savait écrire et pas moi. C'était horrible ! J'avais honte de ne pas savoir lire ni écrire. Je me sentais coupable. Aujourd'hui je sais que c'est parce que je n'ai pas eu l'occasion d'aller à l'école. Je n'ai pas eu le choix dans ma vie. C'était comme ça, un point c'est tout.

Nous avons grandi en coupant de la canne à sucre, mon père, mes oncles, et ils le font toujours, mon frère. Ce n'était pas facile, non. On arrivait le matin et on ne rentrait qu'à six heures du soir sur le tracteur. Quand maman disait qu'elle voulait me mettre à l'école, je disais que je ne voulais pas parce que c'était très difficile. Elle avait beaucoup d'enfants en bas âge et je voulais aider à la maison. À cette époque-là, mon père buvait beaucoup et je n'avais aucune envie de sortir et de laisser ma mère dans cette

pénible situation. Et moi je ne savais pas, je n'avais aucune idée, ça m'était égal d'étudier ou pas. Mais aujourd'hui, j'en connais l'importance.

À 18 ans j'ai connu un garçon, je me suis mariée et j'ai eu ma première fille à 19 ans. Mon père menaçait toujours de tuer ma mère et moi, j'avais très peur et je la suppliais qu'on s'en aille de là. C'est à ce moment que ma cousine m'a envoyé un billet me demandant d'aller à Bayeux avec ma fille. Alors j'ai pensé : « Je prends mon courage à deux mains et j'y vais ! ». Et je suis partie et j'ai emmené ma mère avec moi. Une fois là, j'ai travaillé quelques temps dans une maison de famille. C'est là que j'ai connu mon deuxième mari, fondé une famille, mais je sentais toujours qu'il me manquait quelque chose.

Je pense que s'il n'existait pas tant d'inégalité au Brésil, les choses seraient bien meilleures. Si tout le monde était égal, si tout était équitablement partagé, il n'y aurait pas tant de gens qui souffrent et qui ont faim. Il y a tellement de terres au Brésil et tant de gens qui paient un loyer. Si on partageait tout de manière égale, ça n'existerait pas.

Ce que j'aime le plus au *Mille Femmes*, ce sont les professeurs. Ils nous encouragent. Je croyais que leur obligation c'était de donner cours et puis c'est tout, mais ceux d'ici sont fantastiques. Ils nous disent : « Insistez, persévérez, n'abandonnez pas parce que ce, que vous étudiez, personne ne pourra jamais vous l'enlever ».

J'adore les cours. J'ai appris tant de choses ! On a eu des leçons sur les droits des femmes et aussi sur la santé ; c'est alors que l'infirmière a parlé de l'importance pour la femme de se soigner, de faire les examens tous les ans, moi qui mourais de peur de les faire, je mourais de peur d'aller chez le médecin. À la campagne, les gens ne font pas d'examen. Je n'avais jamais fait d'examen préventif, mais maintenant je les ai déjà faits.

On a des cours de maths, de portugais, d'informatique. Je mourais de peur de toucher la *souris*. Je tremblais, je n'arrivais pas à le prendre en main, je croyais qu'il allait se casser. Alors le professeur disait : « Courage ma fille ! Prend la *souris*. Elle ne va pas te mordre ! ». J'ai appris à allumer et à éteindre l'ordinateur.

Ma confiance s'est bien améliorée. Aujourd'hui je peux apprendre à mes enfants. Aujourd'hui je m'en tire en mathématique, je sais faire des calculs. Je me sens certaine des choses ce que je fais. C'est moi qui encourage les autres à la maison. J'ai cinq filles et elles vont toutes à l'école. Comme je vais aussi à l'école, c'est un bon motif pour qu'elles



« Ma confiance s'est bien améliorée. Aujourd'hui je peux apprendre à mes enfants. Aujourd'hui je m'en tire en mathématique, je sais faire des calculs. Je me sens certaine des choses ce que je fais. »





continuent à étudier. Elles se disent : « Maman qui est déjà vieille va à l'école, moi non plus je ne vais pas abandonner mes études ». Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier quand j'avais leur âge, mais je veux qu'elles aient cette opportunité. Et je veux être un exemple pour elles.

Les relations entre les femmes de la communauté se sont beaucoup améliorées avec le projet *Mille Femmes*. Aujourd'hui, on communique. Quand il y a en une qui passe par des difficultés, qui est malade, qui a des problèmes dans sa famille, on va la voir pour savoir ce qui se passe, pour l'aider. Et quand le bus vient nous chercher, les gens nous voient et ils disent : « Voilà les Mille Femmes ». Pendant les réunions de l'association, ils disent : « Voilà les Mille Femmes ». Les gens de la communauté voient ça aussi ; le projet est présent dans la communauté.

Aujourd'hui je peux choisir. Je veux apprendre toujours plus et je ne vais pas m'arrêter. Cette année, je vais renouveler mon inscription au collège. J'étudie ici et au collège de l'état, près de chez moi. J'ai réussi ma quatrième année. Les gens disent comme ça : « Cette femme a un tas d'enfants et elle va à l'école ! ». Mais c'est parce que je veux atteindre mon objectif d'être quelqu'un dans la vie. Celui qui n'a pas d'études n'est personne dans la vie. C'est un aveugle, sérieusement ! Je veux terminer mes études et suivre un cours pour apprendre à travailler avec des enfants. Je m'identifie beaucoup aux enfants.

Je suis une guerrière et il ne fait aucun doute que si j'étais restée à la campagne, je n'en serais pas là aujourd'hui. Je me sens quelqu'un capable d'apprendre, d'évoluer, et je ne pensais pas comme ça avant. J'aime la personne que je suis devenue. Et maintenant que je sais lire, j'aime beaucoup la personne que je suis. ■

MARTA DE LIMA



Menue avec, la peau brûlée par le soleil, Marta de Lima est devenue vendeuse de fruits de mer après son mariage, quand elle est allée vivre à Bayeux. Curieuse, elle observait les voisins quand ils mettaient leurs canots à la mer. Un jour, elle s'y est risquée. Ce fut le coup de foudre. Et c'est de la mer qu'elle obtient son gagne-pain pour subvenir aux besoins de ses enfants, ainsi que cette sensation de liberté. Habile négociatrice, elle a convaincu son mari de la laisser étudier et de reprendre ses études. À 38 ans, mère de trois enfants, Marta grandit quand elle parle de sa volonté d'étudier et d'entrer à la faculté.

**On doit aimer tout ce qu'on fait.
J'aime ce que je fais.**

Pour ne pas aller pêcher, il faut que je sois malade ou qu'il soit arrivé quelque chose de grave. En mer, on se sent libre, on respire l'air pur, ce qui est très bon. C'est merveilleux ! C'est une sensation très agréable. Malgré que j'aie peur de l'eau et que je ne sache pas nager, j'aime pêcher.





« Durant le cours sur l'environnement, j'ai appris que ce qu'on doit protéger le plus c'est le milieu où l'on vit.

Durant le cours sur l'environnement, j'ai appris que ce qu'on doit protéger le plus c'est le milieu où l'on vit. C'est la mangrove ! Mais il existe beaucoup de gens qui n'ont aucune idée de la valeur de la mangrove. Et elle a énormément de valeur pour moi ; elle représente mon gagne-pain et celui de beaucoup de gens. Si vous jetez des ordures dans

la mangrove, vous polluez l'environnement et vos enfants et petits-enfants ne connaîtront pas ce que je connais aujourd'hui. C'est ce que je pense.

J'ai commencé à travailler à neuf ans. On habitait dans la maison de ma grand-mère, on était six frères et sœurs et seul mon père travaillait. Je trouvais que c'était très dur ; je suis l'aînée et alors, il fallait que je fasse quelque chose. J'ai suivi un petit cours de crochet et j'ai commencé à vendre ce que je faisais. Comme ça j'aidais à la maison.

Après j'ai commencé à travailler chez les autres, mais je faisais toujours du crochet. À 17 ans, j'ai travaillé dans le commerce, je vendais des souliers – ce qu'on appelle ici un camelot. C'est aussi à cette époque que j'ai arrêté d'étudier, en huitième année. Comme je n'arrivais pas à concilier le travail et les études, j'ai décidé de travailler pour de bon.

À 21 ans j'ai rencontré mon mari et on est allé habiter à Bayeux ; c'est quand j'ai commencé à pêcher. Je suis venue habiter au bord de la mangrove, et j'y habite toujours. Dans le temps, ma maison n'était pas en briques mais en torchis. J'étais curieuse, je voyais les gens qui prenaient leur barque et qui allaient travailler. Alors je me suis dit : « J'y vais aussi ». Et mon mari disait :



« Non, tu n'y vas pas ». Et moi je disais : « Si, j'y vais ». Et j'ai fini par y aller. Mais je me suis prise de passion pour la chose.

Au début, mon mari ne voulait pas que je recommence à étudier. On s'est beaucoup disputés mais maintenant, ça va, il est plutôt content. Alors j'ai insisté pour qu'il aille aussi à l'école. Il y va contre son gré mais il y va ! [rires]. Je vais avec lui, parce qu'il n'y va pas sans moi. C'est trop drôle. La professeure trouve que c'est drôle que ce soit moi qui l'aide ; on dirait que je suis la professeure en salle de classe [rires].

J'aime beaucoup Roberto Carlos, la chanson « Les virages de Santos ». Ça me rappelle de bons souvenirs de ma jeunesse. J'aime aussi danser dans ma rue. Les gens qui habitent là aiment organiser des petites fêtes et alors mon mari et moi, on s'amuse. J'aime pas beaucoup aller en discothèque, je n'aime pas beaucoup la foule, mais une petite fête dans la rue comme ça, familiale, ça oui. Je danse toute la nuit.

Le projet *Mille Femmes* représente la réalisation d'un grand rêve. Je me sens réalisée. Pas encore complètement parce que je n'ai pas encore terminé mes études. Mais rien que d'avoir eu l'opportunité de recommencer à étudier, c'est pour moi un rêve. Dans mon cas, être ici à l'Institut est encore plus important, parce que ça marche comme ça : pour pouvoir entrer ici, il faut passer un examen, et je crois que je n'entrerais jamais s'il me fallait faire un examen. Je suis entrée grâce au projet.

Depuis 2008, après mon entrée dans le projet, je suis complètement différente. J'étais plus taciturne, maintenant je suis plus loquace, je parle beaucoup. Quand je suis entrée, je ne savais rien et aujourd'hui, je me sens intelligente, très intelligente. Je peux aider mes enfants à faire leurs devoirs et leçons à la maison. Aujourd'hui je communique mieux avec les gens, je sais ce que je dois dire. Avant, je n'aimais parler qu'avec mes voisines ; mais participer à d'autres réunions, aller ailleurs, ça non. Maintenant, j'ai plus de volonté, je me sens bien. Je me sens même très bien.

On a aussi eu des cours sur les droits et nous avons beaucoup de droits. Ils nous ont parlé des droits des femmes et de la loi Maria da Penha. Ça nous aide beaucoup parce que tout ce qu'on veut faire, il y a toujours un homme pour vous dire : « Ah, je vais te taper dessus, je vais te faire ceci et cela ! ». Mon Dieu, quelle histoire ! On sait où porter plainte, qui appeler, c'est fini de nous taper dessus ! C'est fini le temps de la femme esclave. Maintenant la femme doit être libre.

J'ai réussi à avoir la carte de pêcheur. Pour celui qui est pêcheur, cela représente une pension dans l'avenir. On paie l'INSS¹, au maximum 45 réaux par an, et dans l'avenir, on prend sa retraite. On a réussi à l'avoir grâce à ces réunions auxquelles on a été convoquées ici à l'Institut². Aujourd'hui j'ai la mienne.



1. Le Gouvernement fédéral du Brésil crée des options pour que les travailleurs autonomes, et parmi eux les pêcheurs, puissent cotiser à l'Institut National de Sécurité Sociale (INSS), pour leur assurer une pension de retraite.

2. Les réunions ont été organisées par le Secrétariat Spécial à l'Aquiculture et à la Pêche du Ministère de la Pêche et de l'Aquiculture, et la participation des vendeuses de fruits de mer a été articulée par l'équipe du projet Mille Femmes de la Paraíba.

3. En avril 2009, le Secrétariat à l'Éducation Professionnelle et Technologique (Setec) a organisé une rencontre à Brasília, avec la participation d'une élève de chaque état. À cette occasion, le documentaire national du projet Mille Femmes a été lancé, produit par le directeur Helvécio Rattón. Cette vidéo peut être visionnée à l'adresse électronique <www.mulheresmil.mec.gov.br>.



« J'ai changé ma façon de penser et j'ai une meilleure vision du monde ; je peux transmettre tout cela à mes enfants.

Je ne fais plus beaucoup d'erreurs de calcul, je me débrouille bien. Je me sens comme une autre personne. Du voyage à Brasilia³, je me souviens quand nous sommes allées au Ministère de l'Éducation pour voir la vidéo avec l'histoire de notre vie. Ça m'a marquée qu'un ministre me voie là, à la pêche, au travail. Je me suis sentie très importante.

Parfois, je rate le bus parce que j'arrive en retard à cause de la marée. Alors je m'habille vite, je pique une course, j'arrive sur la route et les gens me disent : « Le bus est déjà passé ». Ah, ce n'est pas vrai ! Mais j'ai toujours quelques sous que je garde dans mon porte-monnaie pour ces cas-là et je prends le bus. J'ai réussi à avoir ma carte d'étudiante.

Pour moi, ce projet est tout ce que je pouvais rêver d'atteindre dans ma vie : recommencer à étudier, obtenir ma carte de pêcheur, tout ça grâce au projet. J'ai changé ma façon de penser et j'ai une meilleure vision du monde ; je peux transmettre tout cela à mes enfants. J'insiste beaucoup sur ce point à la maison : « Il faut étudier, parce que la marée n'attend pas demain ». Si j'étudie, je peux leur donner une vie meilleure et s'ils étudient, ils peuvent avoir une vie meilleure que la mienne. En étudiant, on peut tout obtenir, il suffit d'avoir un peu de volonté et de courage.

Mon objectif est de terminer mes études. Après, quand j'aurai terminé, je verrai quel cours je vais suivre. Je ne vais pas m'arrêter, plus jamais. J'espère que le projet ne terminera pas et qu'il offrira des chances à d'autres pêcheuse, artisanes et ménagères, parce qu'on a tout à gagner et rien à perdre. ■



DEINE



VERA LÚCIA



PERNAMBUCO

RECIFE



Le quotidien à la Vila Chico Mendes, quartier de la banlieue de Recife, est rythmé par le bruit assourdissant des avions qui se préparent à atterrir à l'aéroport international de Recife. À vrai dire, seuls les visiteurs les entendent et ils ont même le réflexe de rentrer les épaules de peur que les avions ne leur tombent sur la tête. Les enfants ne réagissent même plus.

La communauté est apparue en 1991 quand 30 familles de plusieurs quartiers de la capitale ont occupé le terrain et construit les abris qu'ils pouvaient – des taudis en carton et en torchis. Les loyers absorbaient une bonne partie des salaires et le manque de politique de logement à cette époque a poussé beaucoup de travailleurs vers ces régions de la périphérie pour trouver un toit.

Certains gardent encore en mémoire les histoires d'affrontements avec la police et de la lutte pour arriver à obtenir les services de base. Aujourd'hui, vingt ans après, la Vila Chico Mendes abrite plus de trois mille habitants qui continuent à lutter pour pris en compte par les autorités publics, pour le droit à l'éducation, à la santé et au travail.

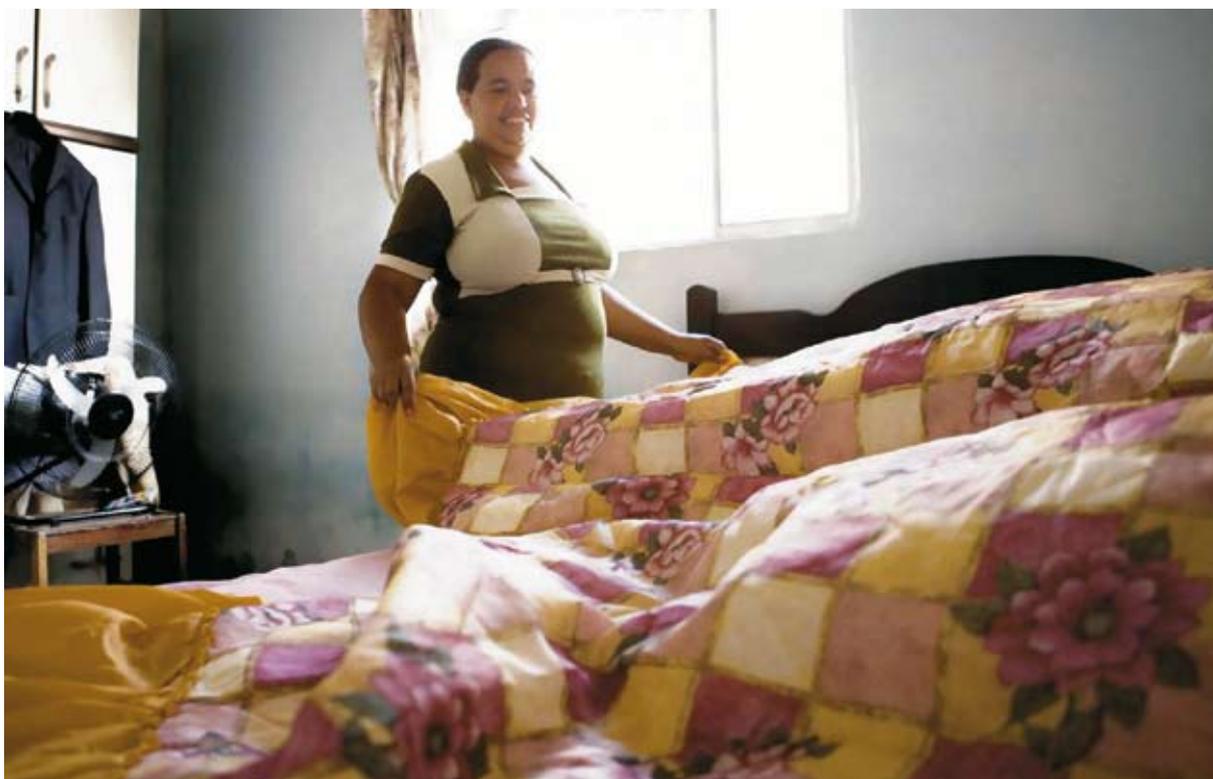
Dans les rues étroites, plusieurs sans assainissement de base, l'exclusion, les préjugés, la violence et le trafic de drogues se mêlent aux espoirs, à l'avenir et à la recherche de nouveaux horizons. Et c'est là l'importance de la proximité et de l'action de l'Institut Fédéral de Pernambuco à la Vila Chico Mendes : offrir des perspectives de travail en proposant des formations dans le secteur de la gastronomie. Avec leurs connaissances dans le domaine de l'alimentation, plusieurs femmes vendent de la nourriture sur la plage le dimanche et d'autres préparent déjà des petits-fours et des confiseries sur commande. L'IF a également assumé le rôle d'articulateur et signé des accords de partenariat avec d'autres institutions qui enseignent la partie pratique.

En récupérant leur auto-estime et en acquérant de nouvelles connaissances, les élèves commencent déjà à faire des projets pour leur avenir. Le rêve de quelques-unes d'entre elles est de mettre en place un restaurant communautaire, alors que d'autres rêvent d'un contrat de travail en bonne et due forme ou de monter leur propre affaire.

Pour chacune, la plus grande conquête est le droit de recommencer à rêver et d'espérer de meilleurs lendemains.



DEINE ARAÚJO



Deine Araújo a un ton de voix posé mais ferme. Une stature moyenne, un beau sourire et un courage et une compétence pour faire face aux désagréments de la vie. À 43 ans, avec trois enfants et 23 ans de mariage, elle reçoit encore des invitations pour aller flirter sur les bancs de la place. Déterminée, elle a complété ses études secondaires, a presque terminé la formation professionnelle et elle fait des projets pour concilier deux rêves : faire un diplôme en mathématiques et ouvrir une entreprise dans le secteur de l'alimentation.

Pour les femmes, ce projet signifie avoir
une place au soleil, une profession.

Elles terminent le cours et veulent faire un programme. Pourquoi ? Parce que leurs yeux se sont ouverts, la fenêtre du savoir a été ouverte et ça, c'est le projet qui l'a fait pour nous.

Mon rêve est de faire un diplôme en mathématiques. J'aime les chiffres, j'ai une grande facilité, j'apprends très vite. Ce serait pour moi comme un trophée, une réalisation. J'aime cuisiner et j'aime les maths. Je suis heu-



« Il faut entretenir l'amour tous les jours. Je dis souvent aux gens que chaque jour, mon mari est différent.



reuse, je me sens réalisée, j'ai une famille structurée. J'ai l'occasion de suivre le cours, chose que je n'avais pas avant, et aujourd'hui la porte s'est ouverte. Avoir terminé l'école secondaire a été une bonne chose de faite parce que je vivais prisonnière du passé.

Cela fait 20 ans que j'habite ici. Au début ça a été dur parce que j'habitais dans une petite cabane en planches et en carton. Il n'y avait pas de carrelage, les puces-chiques attaquaient souvent les pieds et les mains de mon premier enfant. Je l'ai amené au poste de santé et quand le médecin a vu de quoi il s'agissait, elle l'a communiqué avec la mairie. Ma maison fut la première à être désinsectisée.

Élever un enfant n'est pas une chose facile ici. Il y avait des jeunes qui jouaient avec eux et qui n'avaient pas l'occasion d'aller à l'école, qui faisaient un enfant quand ils étaient encore des adolescents, qui étaient impliqués dans le trafic de drogues. J'ai élevé les trois. L'aîné est à la faculté, ma fille s'est mariée et le cadet fait son service militaire.

Avant de venir ici mon mari avait deux emplois et on vivait bien. Le premier, il l'a perdu à cause de sa vue ; le second, à cause de son âge. Il travaillait en électronique mais sa vue a baissé à cause de la toxoplasmose qui l'a presque conduit à la cécité. C'est une maladie qu'on attrape par des excréments de chien, de chat, de pigeon, de poulet. La sienne, il l'a probablement attrapée par des excréments de pigeon. Il a dû boire de l'eau de janvier. C'est une croyance du Nord-est, c'est courant : les mères recueillent l'eau de la première pluie de l'année et la font boire à l'enfant pour le faire parler plus vite.

Pour lui ça a été plus difficile, parce qu'il venait de Campo Grande, un bon quartier près de Pinheiros. Son père était directeur d'une agence de la Banque du Brésil, il avait une voiture, une maison. Ma réalité a été très différente. Mon père était mécanicien et fonctionnaire, mais avec cinq enfants, il ne pouvait pas nous donner tout. Nous avons toujours eu de la nourriture mais il nous est arrivé de manger qu'une seule fois par jour.

Il faut entretenir l'amour tous les jours. Je dis souvent aux gens que chaque jour, mon mari est différent et que ce qui me captive le plus c'est qu'il me traite de la même manière que quand j'avais 15 ans. Il a toujours

les mêmes gestes tendres, il me dit que je suis jolie malgré le fait que j'aie grossi. Il me donne des fleurs, des chocolats, il m'envoie des messages d'amour par téléphone, il m'invite à sortir. Je n'y vais pas parce que ça me gêne un peu, je lui dis qu'on est déjà trop vieux pour ça. Quand j'arrive du boulot au petit matin, il met le lait à chauffer, un morceau de fromage sur une tranche de pain.

Quand j'ai pris ma douche, que je m'assieds, il me le donne. J'arrive chez moi vers deux heures, deux heures et demie du matin.

Ici à la Vila Chico Mendes, le projet *Mille Femmes* représente une occasion de progresser parce que beaucoup de gens veulent mais pas n'ont pas l'occasion. Ce sont des femmes qui n'ont pas eu l'opportunité d'étudier et qui parfois ont été mères adolescentes, sans aucune structure, qui ont trouvé des compagnons qui sont aussi sans éducation. Et ils sont très machistes, ils pensent que la femme ne doit pas travailler.

Le cours prépare pour le marché parce qu'il parle de la manipulation des aliments ; il y a des cours d'étiquette sociale au travail. Pour ce qui est de la manipulation des aliments, dont la personne ne tient parfois pas compte, on apprend que c'est très important, parce qu'il s'agit de la vie des autres. En portugais, on apprend à s'exprimer, à comprendre, à écouter l'autre parce qu'on veut souvent imposer son point de vue. Apprendre à travailler en équipe parce





« Ici à la Vila Chico Mendes, le projet *Mille Femmes* représente une occasion de progresser parce que beaucoup de gens veulent mais pas n'ont pas l'occasion.

aussi bien pour celle qui veut mettre en place une affaire que pour celle qui va sur le marché du travail, dans un restaurant ou un hôtel.

J'ai travaillé dans un bar et je gagnais R\$ 100 reais par semaine, mais c'était très peu. Vu le travail que je faisais, je méritais plus. Le propriétaire était une personne avec peu d'éducation et tout ce que j'apprenais dans le cours je le lui enseignais. J'ai montré comment manipuler les aliments et l'hygiène. Donc, ce que le propriétaire a appris avec moi, il transmet au personnel qui travaille le matin.

Mon projet est de mettre sur pied ma propre affaire et j'en ai d'ailleurs déjà parlé à une de mes collègues de cours parce qu'elle aime la partie bureaucratique alors que moi j'aime la cuisine. Nous allons servir des déjeuners. Elle s'occupera de la partie bureaucratique : aller dans les entreprises offrir des récipients et encaisser, parce qu'elle est bonne pour ça. Il y a des gens au marché qui vendent des repas dans un récipient en plastique et ce n'est pas correct. Je servirai dans un récipient jetable, ce qui est plus hygiénique, plus politiquement correct comme je l'ai appris au cours. ■



VERA LÚCIA FRANCISCA DA SILVA

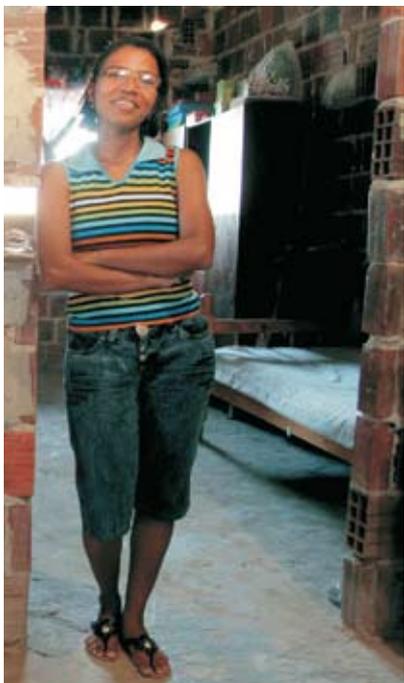


Le moment actuel dans la vie de Vera Lúcia pourrait sans doute être défini par un mot : redécouverte. Peut-être parce que tout autre mot ne serait pas assez fort pour définir le processus de se voir avec des yeux qui ne sont pas ceux d'une personne inférieure. À 39 ans, Vera a commencé à croire en elle-même et petit à petit, elle apprend à avoir confiance en ses talents. Elle a une fille de six ans, elle est évangélique et elle dit qu'elle est sur le point de partir : de quitter la Vila Chico Mendes. Mais c'est vers un destin inconnu. Une seule chose est certaine : le départ sera vers la réalisation des rêves étouffés par les exclusions imposées par la vie.

Chaque fois qu'on avait un cours, c'était un vrai plaisir, on apprenait des trucs, on faisait des calculs.

Ça m'a vraiment motivée et je suis tombée amoureuse du projet. On vit ce qu'on n'a jamais eu. Je n'ai jamais eu l'occasion d'entrer dans une





☺ Mon auto-estime était plutôt à la baisse parce que celui qui n'a pas fait d'études se sent inférieur.

institution. J'avais entendu parler du Cefet mais je n'y étais jamais entrée. Pour y faire quoi ? C'était très loin.

Pour commencer, l'arrivée du *Mille Femmes* a redoré mon estime personnelle. Mon auto-estime était plutôt à la baisse parce que celui qui n'a pas fait d'études se sent inférieur. Aujourd'hui je me sens un peu plus réalisée parce que j'ai rencontré d'autres personnes, des gens qui me donnent de la valeur, qui m'encouragent. Ce sont des expériences nouvelles et tout ça fait qu'on croit en soi-même.

Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier et ce n'est pas parce que je ne voulais pas. Pour certaines personnes et pour moi la vie a été très dure, je n'ai pas eu tout ce que je voulais. J'ai dû renoncé à beaucoup de rêves. Mon père n'avait pas de travail fixe et on devait se débrouiller pour aider à subvenir aux besoins de la maison. J'ai commencé à travailler à 12 ans dans les cuisines des autres, comme domestique. Parfois, on allait à l'école avec le ventre creux et ce qui nous aidait à tenir le coup c'était le repas servi à l'école. C'était très dur, parfois on n'avait que de la noix de coco râpée avec de la farine et du sucre.

Quand il y avait une fête, on était tout heureux parce que les voisins étaient solidaires et on échangeait des plats. Parfois, on n'avait rien à manger mais la voisine préparait une bouillie de semoule de maïs et nous l'apportait. C'était un vrai festin.

Vous ne pouvez pas imaginer comme on donne de la valeur à cette opportunité que le Cefet nous a donnée ! C'est aussi important que si c'était un collège. C'est comme si j'attendais le jour de ma remise de diplôme. J'en rêve déjà !

J'ai terminé mes études secondaires à 25 ans. Quand j'ai réussi à les terminer, je me suis arrêtée parce que j'avais trouvé un emploi avec contrat signé dans mon carnet et que le rythme de travail était très intense. Aujourd'hui je le regrette un peu parce que j'aurais dû m'investir dans les études. Maintenant je vois ce qu'il me manque sur le marché du travail de ne pas avoir une qualification qui me permette de trouver un meilleur emploi. Tout ce que je sais faire aujourd'hui, c'est des services généraux.

Mon mariage a été le plus beau jour de ma vie. Avec l'argent que j'avais économisé pendant des années, j'ai réalisé mon rêve : me marier avec un voile et une couronne. Ce fut le plus beau jour de ma vie. Je me suis sentie complètement réalisée en voyant mes parents fiers de moi. Je me suis mariée à l'église, avec voile et couronne de mariée. Je me suis mariée vierge.

Quand la partie pratique du cours a commencé, c'était vraiment bien. On pense que cuisiner c'est simple. Chez soi, c'est simple mais quand on travaille avec un *chef*, avec des gens qui ont étudié, on doit connaître les

☞ Alors j'ai appris que je ne devais pas baisser les bras, que je devais poursuivre mes rêves, et ce projet est là pour ça.



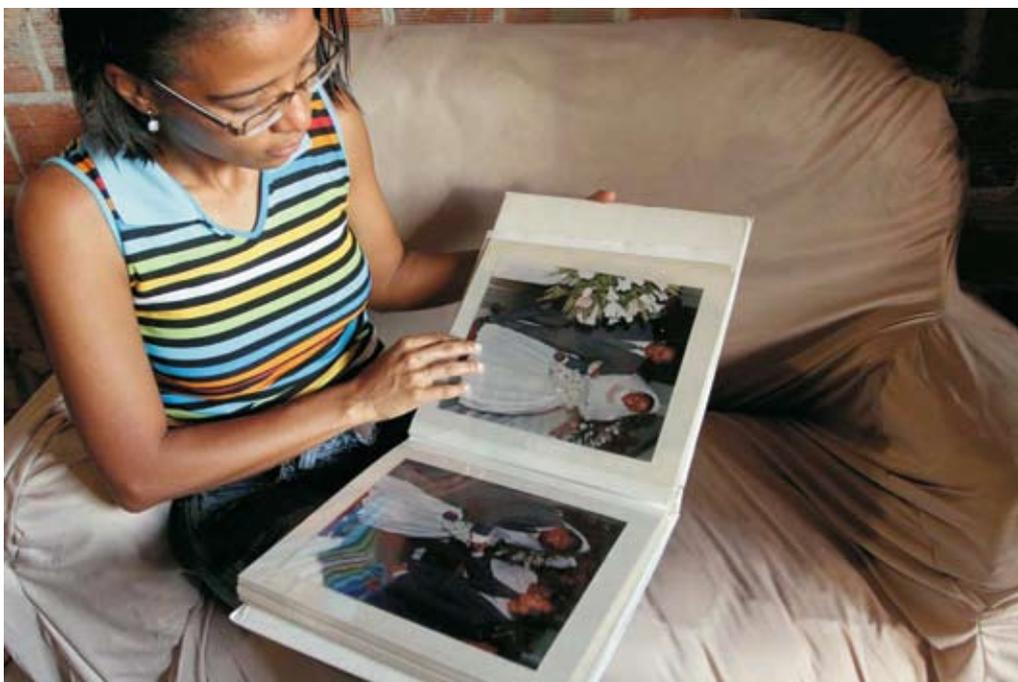
bases du métier. Avant d'en arriver aux aliments, il faut connaître un tas de règles. Et tout ça fait partie des arts culinaires, il faut travailler la théorie et la pratique.

Aujourd'hui je me rends compte que je suis capable d'étudier, que je pourrais étudier ce que je veux, qu'il me suffit de croire en moi-même. Le projet *Mille Femmes* est venu me montrer que je suis capable, que je ne suis pas qu'une ménagère, que je peux faire autre chose que travailler dans les cuisines des autres à laver des assiettes ou des toilettes ! Non ! J'ai bien plus de potentiel que ça !

En ce qui concerne l'éthique, j'ai appris que les droits sont pour tout le monde. J'ai appris que j'ai le droit d'étudier, que je suis une citoyenne égale aux autres, qu'il ne me manque que l'occasion et que ce n'est pas de faute. Avec toute cette inégalité qui existe aujourd'hui, les plus riches veulent s'enrichir encore plus et en conséquence, les plus pauvres sont de plus en plus pauvres. Alors j'ai appris que je ne devais pas baisser les bras, que je devais poursuivre mes rêves, et ce projet est là pour ça. Je vais continuer et il n'existe rien ni personne qui puisse me dire que je n'en suis pas capable, parce que moi je le sais !

Mon rêve est de terminer mon cours et de travailler dans un restaurant, ne fût-ce que





comme assistant du *chef*. Ce que je veux, c'est me montrer à sa hauteur parce que j'ai les compétences pour être à ses côtés et l'aider. Je veux travailler d'égal à égal.

Quand j'ai appris qu'il y allait avoir un concours public pour services généraux à la mairie de Cabo, j'ai décidé de le faire. Je n'avais pas les moyens de me payer des cours particuliers alors j'ai pris les livres et j'ai commencé à étudier toute seule. J'ai fait le concours pour me tester. J'ai réussi et maintenant j'attends. J'ai toujours eu cette mauvaise habitude de me sentir inférieure aux autres. Je me disais toujours : « je ne suis pas capable, ce n'est pas pour moi. » C'est fini tout ça maintenant !

Alors je remercie beaucoup le ciel et je remercie le projet *Mille Femmes* de nous avoir apporté cette vision que nous sommes capables, parce que nous

ne sommes pas des autruches, cet animal qui se cache sa tête dans le sable. Nous devons relever la tête et croire en nous-mêmes, croire qu'on est capable. Nous sommes des aigles, nous pouvons voler. ■



FRANKELICE



SOCORRO



TERESINA



Celui qui visite la Vila Verde Lar quand la chaleur est à son maximum n'imagine pas que tous les ans, les habitants souffrent à cause des inondations provoquées par les crues du fleuve Poti. Située dans la zone est de Teresina, la région a été envahie en 1999 et aujourd'hui, plusieurs maisons se trouvent dans des zones de risque.

Avec un fort aspect rural, des rues en terre battue, beaucoup d'arbres et par endroit, une certaine distance entre les maisons, la sensation est de se trouver dans un petit village de la campagne. Une grande partie des habitants viennent de petites villes de l'intérieur du pays, enfants ou petits-enfants de travailleurs ruraux en quête d'un avenir.

Les problèmes sont les mêmes que ceux des autres banlieues du pays : manque d'assainissement, d'une politique de logement, violence et préjugés. En ce qui concerne le travail, le faible niveau de scolarité est la principale cause du chômage et du travail informel, réalité vécue par la majorité des habitantes qui ont participé au cours. Sans qualification, beaucoup ont travaillé comme domestiques la plus grande partie de leur vie.

Obtenir les informations nécessaires pour établir une passerelle entre la demande du marché et les talents locaux fut l'une des actions qui ont orienté la mise en place du projet *Mille Femmes* à Piauí. Étant donné que cet état apparaît comme un pôle industriel de l'habillement et de la mode au Brésil, l'Institut Fédéral du Piauí (IFPI) a réalisé une étude de marché parmi les industriels et les représentants syndicaux dans le but d'identifier les pénuries et les besoins du secteur. Dans l'étude réalisée auprès des femmes de la communauté, on a constaté que beaucoup d'entre elles ont eu des contacts avec le secteur de coupe et couture dans leur enfance, quand elles voyaient et aidaient leurs mère et grands-mères à coudre les vêtements des enfants. D'autres faisaient des petites retouches, fabriquaient quelques pièces et les vendaient sur les marchés. Et c'est à partir de ces études que l'IFPI a commencé à offrir des formations dans le secteur de coupe et couture. Actuellement, l'institution a déjà effectué quelques changements dans la proposition initiale et elle donne des cours de formation dans le domaine de la confection de lingerie et de patrons de couture (modélisme).

Avec ces cours, les talents acquis tout au long de la vie ont été transformés en compétences. Parmi les femmes ayant participé au premier groupe, la plupart continuent à travailler comme autonomes alors que d'autres ont réussi à s'insérer

dans le marché du travail. Beaucoup rêvent de monter leur propre affaire et un petit groupe est en train d'organiser la création d'une association de production. L'action est articulée par l'Institut Fédéral et compte sur le soutien de la mairie locale.



FRANKELICE MELO DA COSTA



Frankelice Melo da Costa, 32 ans, est mariée depuis 12 ans et elle a trois enfants. Elle sait broder et faire du crochet, et c'est avec ces talents qu'elle contribue aux revenus de la maison. Pour pouvoir étudier, elle a été forcée d'habiter pendant longtemps loin de la famille, mais elle a la chance de pouvoir compter sur deux mamans. Il y a un peu plus d'un an, elle a découvert qu'elle avait aussi un bon potentiel pour le commerce. Confiante en elle-même et en l'avenir, elle a déjà tracé ses plans pour les dix prochaines années et parmi eux, celui de monter son atelier et de suivre un cours d'administration.

Un cours comme celui que nous faisons, beaucoup d'entre nous et moi-même n'avons pas les moyens de le payer.

C'est un cours que j'avais déjà cherché avant que ce projet commence, mais aucun de ceux que je trouvais n'offrait ce que je voulais, ils ne donnaient que la base : apprendre à coudre. Celui-ci enseigne ce qu'on va pouvoir



« Le professeur nous a fait lire, puis écrire ce qu'on voulait, ce qu'on ne voulait pas, ce qu'on aimait et ce qu'on n'aimait pas.



utiliser demain, à savoir couper, dessiner, répondre aux besoins des clientes pour qu'elles soient satisfaites.

Je vais profiter de beaucoup de choses du cours du projet *Mille Femmes*. J'avais en tête un objectif et je crois qu'aujourd'hui, j'ai atteint beaucoup plus, je me suis perfectionnée. J'ai déjà appris beaucoup. Je disais que je savais couper, je prenais le tissu et je coupais n'importe comment. Aujourd'hui je le prends, je regarde le sens du fil et je vois comment couper correctement, la position de mes mains, s'il vaut mieux m'appuyer sur la table ou pas. Je prenais la machine et je pensais que je savais coudre. Avec les cours qu'on a eu, je vois que la manière dont je cousais était tout à fait mauvaise, que la position dans laquelle j'étais assise n'était pas bonne.

J'avoue que j'étais une enfant très turbulente. J'ai gardé de très bons souvenirs de mon enfance. Nous étions neuf frères et sœurs et, comme tous les enfants, on jouait beaucoup. J'ai été élevée par deux mères. J'ai vécu avec ma vraie mère jusqu'à sept ans et puis je suis allée vivre avec une dame parce que là où nous habitions, il n'y avait pas d'école. J'ai vécu avec cette dame jusqu'à 20 ans, et je suis partie de là pour me marier, et c'est pour ça que je dis que c'est ma deuxième mère.

Ma mère n'était pas du genre à embrasser et à donner des bisous, mais j'affirme qu'elle a été l'inspiration pour tout. Elle l'est encore aujourd'hui. C'est elle qui m'a encouragée à travailler ; nous avons commencé très tôt à travailler. Et elle disait : « Demain vous en serez récompensés ». On arrivait là pour les vacances, en pleurant et elle disait : « Retournez et continuez ».

Tous ce qu'on a appris nous est utile. Nous avons eu des cours de dessin et de texture. Nous n'avons pas encore terminé les maths, ni le portugais, ni l'histoire de la mode. Le cours d'éthique a été très bon parce qu'il nous a aidé à penser aux droits que nous avons, aux devoirs, comment agir dans certaines situations. Tout ça aide beaucoup ; des choses auxquelles je n'avais jamais pensé. Et maintenant je prends le temps d'y penser.

Pour moi qui ne savais même pas dessiner un ballon, je vois un vêtement et j'imagine comment je ferais pour le dessiner. Au cours de dessin on apprend comment on peut le composer parce que la professeure a expliqué les vêtements partie par partie, la manche, la poche, le col. La professeure a enseigné beaucoup de choses qu'on peut utiliser au quotidien. Aujourd'hui, je peux dire que je suis capable de reconnaître un tissu. On a appris à reconnaître un tissu, s'il est synthétique. Ça va nous aider parce qu'on saura expliquer à un client de quel tissu il s'agit.

Le professeur nous a fait lire, puis écrire ce qu'on voulait, ce qu'on ne voulait pas, ce qu'on aimait et ce qu'on n'aimait pas. Tout ça a fait en sorte que je me suis redécouverte. Cela fait penser comment on peut faire des choses bonnes pour soi-même. Quant à moi, le cours m'a aidée de toutes les façons. Et j'ai vu que j'étais capable de faire des choses que j'avais pratiquement oubliées. Et pas seulement mon talent pour broder et faire du crochet, non, mais que j'avais du talent pour d'autres choses. Je me suis redécouverte en tant que personne ; que je suis compétente, que j'ai du talent. Alors ça m'a fait regarder vers l'avenir, le futur, des choses excellentes, aussi bien pour moi que pour ma famille. Je crois que je me suis sentie plus femme.

Je n'ai pas terminé le secondaire ; j'ai arrêté en deuxième année. Mais j'aimerais beaucoup terminer mes études ; j'aimerais obtenir un diplôme parce que j'ai découvert que j'ai beaucoup de talent pour la gestion. Il y a de ça un an plus ou moins. Vous savez, ces idées qui vous viennent en tête ? Comme j'avais peu d'argent, j'ai offert ce que je ne savais pas faire et je l'ai vendu. J'ai transformé 50 réaux en 150. Personne ne veut le croire, mais j'ai réussi. J'ai triplé le montant. Un argent très bien investis. J'ai appris à faire du crochet avec une voisine. Depuis lors, j'ai déjà acheté une machine à coudre parce que j'en avais besoin pour coudre quelques pièces. Je sais déjà coudre à la machine. Actuellement, j'arrive à gagner environ 350 réaux le mois où les ventes sont bonnes. Alors, j'aimerais faire un jour un cours d'administration.



Des projets comme celui-là sont très rares ; tout au moins ici, je n'en connaissais aucun.



Aujourd'hui je suis sûre de ce que je veux pour l'avenir. Je souhaite continuer à faire ce que je fais. Dans dix ans, je voudrais pouvoir me considérer une femme de succès, être reconnue pour mon travail, avoir ma propre affaire, monter mon atelier et avoir une stabilité financière. Je veux gagner ce qu'il faut pour avoir une vie confortable. Mes enfants au collège, et moi ayant terminé la mienne.

Des projets comme celui-là sont très rares ; tout au moins ici, je n'en connaissais aucun. Vous voyez qu'il y a beaucoup de femmes qui restent chez elles à ne rien faire sinon suivre leur train-train quotidien, s'occuper du mari, de la maison, des enfants, et il n'existe pas quelque chose comme ce projet pour leur donner une formation.

Ce serait quelque chose qui aiderait beaucoup de gens qui ne pourraient pas payer, qui n'ont pas les moyens de subvenir à leur besoins. Si les gens avaient un cours pour se qualifier : Mon dieu ! Ce serait trop bon ! Je dis

que ce serait dommage de ne pas investir plus. Selon moi, s'il y avait plus d'investissements, ce serait encore mieux. S'il y avait d'autres projets comme celui-ci, cela sauverait beaucoup de gens de la misère.

Je pense que quand je terminerai, je serai qualifiée et j'aurai même le courage d'aller frapper à la porte d'une entreprise en disant : « Holà, j'ai besoin d'un emploi. Voici mon certificat du cours de formation ». Ce sera bon pour moi et j'espère que d'autres réussiront également à atteindre leur objectif de réalisation. ■



MARIA DO SOCORRO COSTA



Maria do Socorro Costa a du courage à revendre pour faire face aux nouvelles situations. Après ne pas avoir été payée par son patron quand elle était domestique, elle a décidé que ça suffisait et elle a appris à coudre avec sa sœur. Il y a un peu plus d'un an, elle a déménagé à Goiás avec son mari pour tenter sa chance. Dans ses bagages, elle a emporté la peur de la nouveauté, la nostalgie de sa famille et sa compétence pour coudre, qu'elle a apprise pour répondre aux besoins de la vie et qu'elle a améliorée un peu plus avec le projet. Elle a trouvé un emploi, sondé le marché et aujourd'hui, elle travaille à son propre compte.

Femme, quand tu apprends quelque chose, vas-y à fond.
Au Piauí, il n'y a pas grand-chose,

tout est pour les hommes. Alors quand apparaît un encouragement destiné aux femmes, quand elles découvrent qu'elles savent, elles y vont à fond. Et elles donnent un avenir meilleur à leurs enfants, elles achètent une chose ici et une





autre là, elles aident leur mari, elles arrangent la maison. Je trouve que c'est très important.

L'histoire de ma vie est la suivante : je suis née dans l'intérieur du Piauí, à Pimenteiros. Plus tard, nous sommes allés habiter à São Miguel dos Tapuios où je suis restée jusqu'à 15 ans. Mon père était agriculteur et ma mère aussi. Nous avons toujours travaillé, nous étions 11 frères et sœurs. Aucun de mes frères aînés n'a eu l'occasion d'aller à l'école. Ce n'est qu'après ma naissance et celle de deux frères plus âgés qu'on est allé vivre en ville et qu'on a commencé à aller à l'école. Mais mon père nous faisait alterner : les uns y allaient une semaine et les autres restaient à la maison pour aller travailler aux champs avec lui.

La vie était très dure pour nous. Il y avait des jours où on n'avait que des fèves à manger, sans assaisonnement, rien qu'un peu

de sel. Et je n'aimais pas ça ; j'ai toujours voulu progresser, travailler. À 14 ans, j'ai encore tenté de travailler en vendant des petits trucs. Je vendais du persil, des poivrons. Je faisais de tout pour avoir quelque chose.

À 15 ans, je suis allée à Teresina pour travailler comme domestique. Entre 2003 et 2004, j'ai travaillé dans une maison durant un an et cinq mois et mon patron ne m'a pas payée pendant cinq mois. J'y comptais beaucoup parce que je voulais acheter ma maison, améliorer ma situation, parce que je rêvais d'avoir un enfant. J'ai été dégoûtée et j'ai décidé qu'à partir de ce moment-là je travaillerais à mon propre compte, que je ne travaillerais plus chez personne.

Ma sœur a suivi un cours de coupe et couture au Senai mais je n'ai pas pu me le payer. Elle allait travailler et moi aussi : je faisais le ménage chez elle, je lavais, je faisais la lessive, je préparais les repas, je faisais tout pour que quand elle arrive elle ait le temps de m'apprendre à coudre. J'ai appris, j'ai acheté une machine à coudre à crédit avec l'aide de mon mari. J'ai beaucoup travaillé à coudre les petites pièces que j'allais vendre au marché, en montant les rues, en poussant mon vélo, avec mon enfant, avec beaucoup de difficulté. J'ai 29 ans. Je me suis mariée à 21 ans. Depuis lors, je vis de la couture.

Et alors le projet a été mis en place. Au début je pensais : tout ce qui apparaissait dans notre quartier ne durait pas longtemps – les gens parlent beaucoup, font beaucoup de choses et ensuite disparaissent, il n'y a plus rien.

☺ Là à Piauí, je travaillais pour vendre au marché, je fabriquais mes petites pièces et je les vendais, aussi à des personnes qui les revendaient.

Et je pensais que le cours allait être comme ça, mais je me suis inscrite, j'ai appelé ma sœur et nous y sommes allées. J'ai été très heureuse d'avoir ce cours dans notre vie car, comme le disent beaucoup de collègues, il remonte notre estime de soi, parce qu'on veut grandir, avoir une vie meilleure. Je vivais ma petite vie, je cousais et j'allais au marché. Aujourd'hui je vise plus haut.

J'ai beaucoup progressé dans ma profession parce que je sais déjà travailler avec des machines industrielles. Je sais faire plus que ce que je faisais. Auparavant, je ne fabriquais que des sous-vêtements pour enfants. Maintenant je fais déjà des tee-shirts, des robes. Avec le peu que j'ai appris au cours de modélisme, je sais couper une robe, un tee-shirt et j'apprends à faire des patrons. J'ai aussi appris à découper un patron, à faire un patron et ma couture est bien meilleure.

Cette robe de mariée en *patchwork*, nous l'avons entièrement faite¹, comme la professeur nous l'avait appris. Et on a vu que coudre des petits morceaux ensemble, ça donne une chose merveilleuse, un vrai spectacle. J'ai appris le nœud de couturière que je ne savais pas faire avant. J'ai appris à copier un patron d'une revue.

Là à Piauí, je travaillais pour vendre au marché, je fabriquais mes petites pièces et je les vendais, aussi à des personnes qui les revendaient. Ici à Goiás, les choses ont changé. Je prends du travail et je le fais chez moi ; je ne dois plus courir au marché avec un grand sac sur la tête. Je couds à ma façon : les tee-shirts viennent découpés et imprimés en sérigraphie et je les met ensemble et j'obtiens un morceau complet.



1. En novembre 2009, les élèves du premier groupe ont apporté des vêtements fabriqués selon la technique du patchwork, entre autres une robe de mariée, pour les exposer au 1^{er} Forum Mondial d'Éducation Professionnelle et Technologique.



« C'est une occasion unique. J'ai appris beaucoup de choses que je mets en pratique aujourd'hui. Ce projet aide à changer la vie.

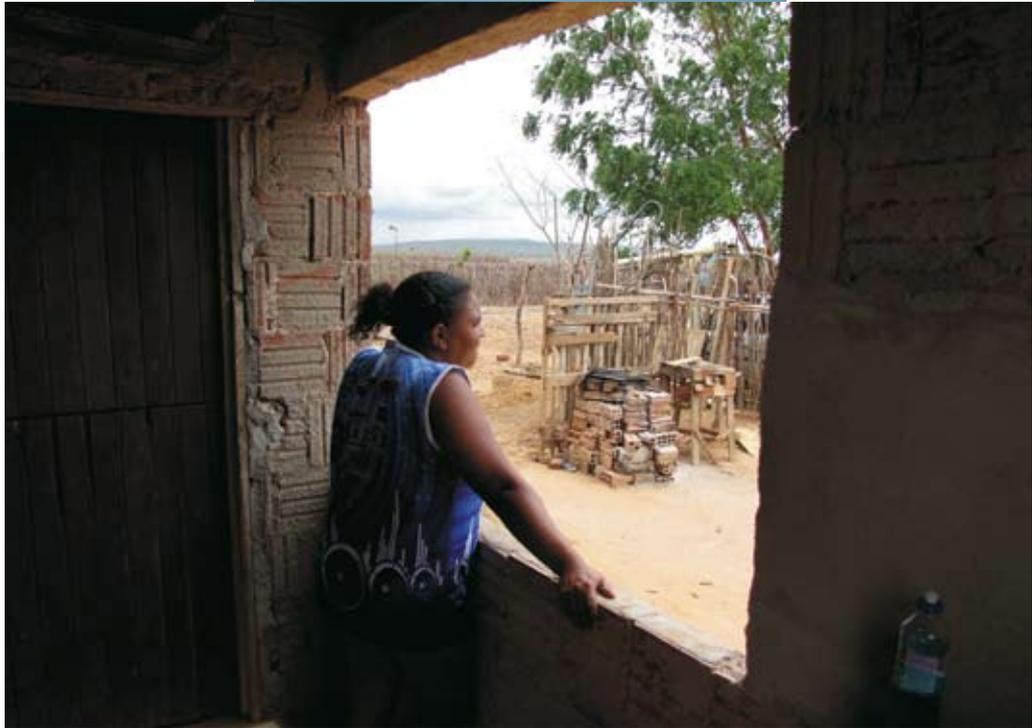
l'intention de continuer à prendre des cours. L'année prochaine, je voudrais suivre un cours de modélisme.

J'ai l'habitude de dire à mon bébé que quand il sera grand et qu'il étudiera à l'université, je lui achèterai une voiture pour y aller. On ne rêve que de ça, se développer, grandir. Je rêve de pouvoir donner un avenir meilleur à mon enfant, de pouvoir aider ma mère, mes frères et sœurs. J'ai deux frères malvoyants. Alors on rêve d'avoir quelque chose pour pouvoir aider les autres.

La seule opportunité pour des femmes qui vivent dans les banlieues, c'est d'avoir un programme de ce genre. C'est une occasion unique. J'ai appris beaucoup de choses que je mets en pratique aujourd'hui. Ce projet aide à changer la vie. ■



JOANA



JOSIRENE



ASSENTAMENTOS¹ DE CANUDOS, ARACATI, BEBIDA VELHA, MODELO I ET II



1

1. Assentamento Modelo II

Loin de la ville, la vie des élèves des *assentamentos*¹ se répète et se perd dans les travaux ménagers et aux champs. Le paysage est celui du sertão : la terre est sèche, le vent soulève et emporte la poussière, le soleil est brûlant, la végétation est rare. Quand l'hiver est bon, il y a abondance. La terre produit des haricots verts, du maïs, du manioc, des gombos et des concombres. Quand la pluie est peu abondante, il faut économiser l'eau et la nourriture, quand il y en a. Les hommes essaient de trouver des petits boulots dans les environs, ils cassent des pierres. Les femmes restent à la maison.

Au Rio Grande do Norte, le projet s'occupe de cinq communautés, quatre qui vivent sur des *assentamentos* et une de la commune de Touros. Travailleuses rurales, la plupart des élèves viennent de familles nombreuses, ont commencé à travailler à partir de sept ans et n'ont jamais terminé l'école primaire. À l'époque, la cinquième année c'était le maximum.

Les réalités géographiques et politiques sont complexes et pour organiser les cours de qualification professionnelle et assurer l'offre éducative, l'Institut Fédéral du Rio Grande do Norte a été confronté à divers problèmes, depuis la question du transport – du fait que les communautés sont distantes les unes des autres – jusqu'au processus de dialogue et de négociation avec les organismes locaux – qui a été très long et qui doit être constant.

Dans tous les *assentamentos* il existe une école, qui ne fonctionnait pas le soir et ne donnait pas de cours d'Éducation de Jeunes et Adultes. De sorte que pour ces femmes, étudier était une illusion. Et c'est exactement l'importance du projet dans ces endroits : assurer une offre d'éducation pour les femmes, jeunes et adultes. Avec le projet *Mille Femmes*, l'Institut Fédéral a négocié avec les mairies une proposition pour améliorer leur scolarité.

Les formations seront données dans le domaine de coupe et couture, du traitement et de la conservation des poissons et des aliments – fabrication de compotes, fabrication et conservation de pulpe de fruits – et dans celui de l'artisanat. En outre, les élèves participent à des conférences et des événements sur des thèmes importants pour le travailleur rural, tels que la retraite, le coopérativisme et d'autres.

De cette façon, pour certaines d'entre elles, étudier fait partie de la routine. Avec des lampes de poche à la main – dans les *assentamentos* il n'y a pas d'éclairage public, seules les maisons ont l'électricité – elles marchent dans les rues larges, allant de maison en maison pour arriver ensemble à l'école. Là, elles affrontent leurs peurs et petit à petit, réapprennent à rêver.



1

1. Occupations de terrain.

JOANA DARC DOS SANTOS



Joana Darc dos Santos n'aime pas beaucoup son nom, mais il semble qu'elle ait hérité le courage de l'héroïne du même nom. Avec son mari et ses trois enfants, elle a affronté la police pour garder sa terre et elle a campé sous une tente de toile pendant presque un an. C'est avec le même courage qu'elle affronte aujourd'hui le tableau noir. Elle en a des sueurs froides, elle tremble de tous ses membres quand elle doit y écrire quelque chose, mais elle y va. Elle écrit déjà son nom devant tout le monde et quand le professeur fait circuler la feuille de présence, elle est la première à signer. Et Joana continue son chemin.

Je n'aime pas beaucoup mon nom parce que quand il se passe quelque chose avec moi, les gens me disent :

« Va chez la mère Joana ! » [rires]. Mon mari est agriculteur et quand il ne pleut pas, il fait des petits boulots. On vit plus des revenus que je touche de



« Parfois, je ne sais pas tenir mon crayon comme il faut, mais j'apprends. J'ai encore si peur du tableau noir...



la Bourse Famille, c'est ma contribution. Je reçois 200 réaux. Ça nous vient bien à point, c'est essentiel pour nous parce que nous sommes neuf et aucun d'entre nous a un emploi fixe.

De nos jours, celui qui n'a pas été à l'école n'a rien, parce que tout dépend des études. J'ai eu cette occasion avant et je n'en ai jamais profité, et aujourd'hui ça me manque. Parce que si j'avais étudié, qu'est-ce que je serais devenue ? J'aurais fait un concours de la mairie, que j'ai d'ailleurs fait mais je n'ai pas réussi. Mais j'aurais eu mis toutes les chances de mon côté !

Mes parents se sont séparés et ma mère avait emporté mon acte de naissance. Plus tard, quand j'avais neuf ans, mon père a obtenu les papiers mais je ne voulais pas aller à l'école. Au début j'y suis allée, mais mes collègues se moquaient de moi parce que je ne savais ni lire ni écrire. Ça m'embêtait et je n'ai plus voulu y aller. J'ai finalement laissé tomber.

J'attends beaucoup de ce programme. J'espère pouvoir terminer mes études et ne plus jamais m'arrêter d'étudier, parce que si j'avais étudié, je pourrais offrir plus de confort à mes enfants ; parce qu'une mère veut ce qu'il y a de meilleur pour ses enfants.

Le programme offre plusieurs cours, je vais choisir un de ces cours pour voir si je parviens à me qualifier. J'aime cuisiner et je pense que c'est celui-là que je vais suivre. Je vais beaucoup étudier et ne rien lâcher. Je ne veux pas perdre cette occasion, je veux en profiter et insister jusqu'à ce que j'y arrive, parce qu'on arrive à tout avec de la volonté. Pas vrai ?

Je veux aussi servir d'exemple à mes enfants. J'ai sept enfants et comment est-ce que je pourrais les encourager à étudier si moi-même je ne

« Si on rassemble un groupe et que toutes ont le même rêve ensemble, tout le monde va viser cet objectif ! Ça stimule plus encore.

montre pas d'intérêt pour mes études ? Je ne veux pas qu'ils deviennent ce que je suis : une personne sans études, qui ne connaît rien. Et de nos jours, on ne parvient à quelque chose que si on fait des études.

Par rapport à ce que j'étais ? J'apprends petit à petit. Parce que c'est une culture différente. Parfois, je ne sais pas tenir mon crayon comme il faut, mais j'apprends. J'ai encore si peur du tableau noir... et j'ai tellement froid dans le dos quand on m'appelle pour aller au tableau. Ah mon Dieu ! Mais je suis en train de perdre cette peur et j'affronte la vie !

Mon mari rêvait d'avoir un bout de terrain pour y travailler. Au début, je voulais qu'il renonce à cette idée. Quand il m'a dit qu'il y avait la police, je lui ai dit : « Oublie ça parce que ça ne va marcher ! », mais il m'a répondu qu'il n'allait pas renoncer. Alors quand j'ai vu qu'il n'allait pas renoncer, j'ai bien été obligée de l'accompagner. Nous sommes venus ici en 1995, on vivait dans des tentes en toile. C'était tellement dur ! Imaginez-vous : on était ici et la police arrivait et nous expulsait. On partait de là avec notre barda sur la tête, ils nous chassaient de la ferme. Plus tard, on revenait.

Je suis venue avec mes enfants ; j'avais trois enfants à l'époque. Pendant la journée, il faisait horriblement chaud, et il mettait les enfants à l'extérieur pour dormir. Il plantait quelques pieux et mettait le hamac à l'ombre. Quand la nuit venait, il mettait tout le monde à l'intérieur parce qu'il faisait trop chaud. Cette lutte a duré un an. Après, on s'est inscrit au registre et nous avons construit une maison en torchis. Avec beaucoup de sacrifices, mais ça valait la peine.

Je voudrais que les choses s'améliorent dans ma communauté, qu'il y ait plus de médecins, qu'il y ait un roulement, de meilleures conditions de vie ici, parce que je n'ai pas l'intention de partir d'ici pour aller vivre en ville. Parce que la ville attire beaucoup de violence, surtout pour ceux qui ont des enfants en bas âge. J'ai très peur de les faire vivre en ville et de détruire leur vie. Je préfère vivre dans ma communauté, mais j'aimerais que les choses s'améliorent, que les gouvernements s'occupent un peu plus de nous et nous fournissent plus de ressources : une manière de trouver un emploi, de vivre mieux dans notre camp, ici dans la région.

J'apprends à écrire. J'ai été à l'école jusqu'en quatrième mais je ne sais pas bien lire. Je lis quelques mots mais je me trompe beaucoup. Je fais des efforts parce que je sais mieux écrire que lire. J'étais très nerveuse quand on me demandait de signer mon nom. Je sais écrire mais supposons que je sois





dans une banque et que quelqu'un me demande comme ça : « Vous signez, madame ? ». Je tremblais intérieurement parce j'avais peur de mélanger les lettres. Parfois je disais que je ne savais pas écrire, juste pour signer avec mon pouce et ça allait plus vite. Tous les jours, quand le professeur fait circuler la feuille de présence, je suis une des premières à signer. Maintenant je signe mon nom sans problème.

J'ai appris un peu de tout, même des mathématiques ! J'ai bien aimé les conférences de l'IF sur le coopérativisme, je ne suis pas sûre du terme, mais j'ai bien aimé cette conférence.

Plusieurs choses ont changé dans ma vie, parce qu'avant je ne savais pas signer mon nom correctement et j'avais peur de devoir signer, de me tromper ; je me sentais mal à l'aise et j'étais très gênée. Mais maintenant c'est du passé. S'il passe quelque chose à la télé, je sais déjà le lire sans demander aux autres de me le lire. Ça me permet d'apprendre plus sur des choses que j'ignorais.

Tout ça c'est venu après le projet. Je pense que c'est grâce à l'encouragement et aux propositions d'amélioration. Si on rassemble un groupe et que toutes ont le même rêve ensemble, tout le monde va viser cet objectif ! Ça stimule plus encore. Et tout ça pour un seul et même objectif : s'améliorer personnellement. ■



JOSIRENE FRANCISCA DE ALMEIDA



Josirene Francisca de Almeida a 54 ans et douze enfants. Travailleuse rurale depuis qu'elle a sept ans, elle habite dans l'assentamento Modelo II et fait partie des statistiques de femmes que sont restées aux côtés de leur mari au cours de la lutte pour la terre. Son rêve ? Apprendre plus. Et elle ne faiblit pas quand quelqu'un lui dit que son temps d'étudier est déjà passé. Elle a eu très peu de temps pour les études d'ailleurs. Née dans une famille de 12 enfants, l'urgence de subvenir aux besoins était une priorité. À partir de sept ans, elle devait se partager entre les champs et les cahiers, et les échecs scolaires ont petit à petit miné sa disposition. Elle a fini par abandonner l'école.

La première rencontre des élèves avec les professeurs, le premier jour en salle de classe...

l'émotion fut grande, très grande. Je me suis sentie très émue quand on a passé le premier devoir au tableau. Ça m'a rappelé quand j'allais au collège à



« Je sais déjà lire et écrire. On découvre des choses qu'on ne connaissait pas. J'adore ça.



sept ans. Je me suis sentie comme si j'étais redevenue enfant. Cela faisait 35 ans que je n'avais pas copié de devoir d'un tableau. Ça a été très bien ! Et c'est toujours aussi bien.

J'ai acquis plus d'expérience. J'ai appris plus de choses en géographie, en mathématiques, en études sociales. J'ai bien aimé les cours et les voyages au Cefet. Je les ai beaucoup aimé aussi, c'était très bien, on a appris des trucs en plus. J'aimerais suivre le cours de professionnalisation en coupe et couture.

Mes parents étaient agriculteurs et le sont encore aujourd'hui. À sept ans, j'ai commencé à travailler dans les champs. J'étais déjà debout à six heures et demie du matin. Puis je travaillais jusqu'à dix heures et demie, et à onze heures je rentrais à la maison pour être à l'école à une heure et demie. Je me sentais fatiguée mais à l'époque les parents ne voulaient pas savoir si les enfants étaient fatigués. Il fallait y aller, il fallait obéir, il fallait travailler ! J'ai étudié jusqu'en troisième. J'étais en retard dans mes études, je ne réussissais pas à la fin de l'année, j'étais recalée. Ça a duré jusqu'à mon mariage et puis j'ai tout laissé tomber. Je me suis mariée à 16 ans et j'étais en troisième.





J'ai décidé de recommencer à étudier parce que j'ai perdu beaucoup de choses dans ma vie. Le peu que j'ai appris n'était pas suffisant pour moi. Je voudrais apprendre plus, comprendre plus, savoir mieux lire pour apprendre davantage.

J'aime beaucoup le projet. Pour moi, plus j'apprends, mieux ce sera. Je sais déjà lire et écrire. On découvre des choses qu'on ne connaissait pas. J'adore ça. Je me souviens que j'éprouvais des difficultés pour écrire, plus que pour lire. Trop de mots, trop de lettres, je ne parvenais pas à écrire correctement. Maintenant je connais toutes les lettres, je sais tout écrire correctement. Les professeurs sont excellents, j'aime beaucoup mes professeurs.

J'habite ici depuis 15 ans et j'ai 12 enfants. Six habitent avec moi et six vivent ailleurs. Quand je suis arrivée ici, c'était la brousse. Par après les gens ont débroussaillé le terrain et construit les maisons. Je n'ai pas vécu sous la tente, je suis arrivée après la construction des maisons en torchis, parce que j'avais des enfants en bas âge qui allaient à l'école là où j'habitais. Mon mari a décidé de venir ici parce que là où on habitait c'était en ville, à Ceará-Mirim, alors que lui il était né et avait grandi à la campagne et qu'il n'avait pas de terre pour travailler. C'est pour ça qu'il a cherché un camp et qu'il est devenu un *assentado*, pour travailler et subvenir aux besoins. Il travaille dans l'agriculture, dans les champs. Cette année n'est pas bonne parce qu'on n'a pas eu d'hiver et quand il n'y a pas d'hiver, il n'y a pas d'abondance.

Lorsqu' une enfant commence à travailler en bas âge, quand elle arrive à 40 ans elle est déjà très fatiguée. Et c'est mon cas et celui de beaucoup de gens. Et je travaille encore dans les champs. Quand l'hiver arrive, il faut planter, il faut récolter. Quand ce n'est pas l'hiver, je reste à la maison, je m'occupe du ménage et des enfants, je fais la lessive, je cuisine et je nettoie. Le soir est réservé pour aller à l'école. Je me sens fatiguée mais faut y aller. Il

« Je pense qu'étudier améliore les connaissances ; c'est grâce aux études qu'on peut avoir une meilleure vie.



y a des fois où je somnole en classe. Alors la professeure dit : « Dona Josirene ! » – « Je suis ici, professeur ! » je réponds. Fatiguée, mais je suis présente [rires].

Étant donné mon âge, je ne peux pas trop rêver, mais juste apprendre plus, connaître plus de choses. Je sais que je n'aurai pas de diplôme. Mon mari dit : « Josinha, à ton âge, tu étudies encore ? Ce que tu devais apprendre, tu l'as déjà appris ! ». Alors moi je réponds : « Mais je veux en apprendre plus ! ». Je sais que je n'aurai jamais de diplôme de médecin ni d'ingénieur.

Je pense que ce projet est important. Je pense qu'étudier améliore les connaissances ; c'est grâce aux études qu'on peut avoir une meilleure vie. Certaines d'entre nous veulent être vétérinaire, d'autres rêvent d'être nutritionniste. Chacun a son rêve, pas vrai ! Si je pouvais avoir un diplôme, je choisirais d'être psychologue parce que je trouve que c'est un très joli métier, et la première personne avec qui je parlerais serait mon fils, parce qu'il est très nerveux, très agité. Il étudie et il est intelligent mais il a eu beaucoup de difficulté pour arriver en première année. Il passait plusieurs années dans la même classe. ■



CELLY



FILOMENA



Ji-PARANÁ



Jardim dos Migrantes et Novo Ji-Paraná sont les deux quartiers qui ont bénéficié du projet *Mille Femmes* et de l'arrivée de l'Institut Fédéral dans l'État de Rondônia, inauguré en 2008. À Ji-Paraná, qui se trouve à 373 km de Porto Velho, la capitale de l'État, le *campus* a cette odeur particulière de bâtiment neuf – il est entré en opération en 2009 – et mieux encore : ses portes sont ouvertes à une communauté qui n'a jamais eu accès à une éducation professionnelle.

Là, le processus d'extension du réseau fédéral d'éducation professionnelle et technologique saute aux yeux, mais il existe de nombreux défis parmi lesquels celui de mettre sur pied une offre éducationnelle qui réponde aux besoins et à la vocation de la région, et qui respecte et intègre des citoyens qui, durant des dizaines d'années, sont restés en marge du droit et de l'accès à l'éducation.

Les communautés qui profiteront du projet sont voisines l'une de l'autre et ressemblent encore à des zones rurales. Il existe peu de magasins, les maisons sont à une certaine distance les unes des autres, il n'y a pas d'assainissement de base, un éclairage public précaire et quand il pleut, la boue envahit les rues et rend très difficile la circulation.

Dans les quartiers, il est facile de rencontrer des élèves qui viennent de tous les coins du Brésil. Les histoires de ces femmes s'entremêlent de telle manière qu'elles pourraient être de la même famille. À vrai dire, elles pourraient être celles de n'importe laquelle des 14 communautés où se trouve le projet *Mille Femmes*. Le travail infantile, le manque de temps pour l'école, la violence domestique, le manque d'estime de soi et la dévotion de s'occuper des enfants sont d'autres points communs. Là, le *Mille Femmes* ne fait que commencer. Jusqu'à la fin janvier 2011, date de la clôture de cette publication, elles n'avaient eu que quelques cours en novembre et décembre 2010. C'est pourquoi elles parlent ici de leurs attentes.

La formation sera donnée dans le domaine de l'artisanat et des bijoux bio, et l'Institut Fédéral est à la recherche de partenaires pour garantir l'élévation de la scolarité et la commercialisation des produits qui seront élaborés par les élèves. La promotion du dialogue et de l'accès de la communauté au *campus* constitue une action inédite dans cette région et dans l'avenir, elle devra produire d'autres développements. La plupart des élèves travaillent comme domestiques et leur rêve est d'avoir un emploi meilleur pour assurer une perspective d'avenir à leurs enfants.



CELLY SANTOS SILVA



Celly Santos Silva a 25 ans et quatre enfants de deux mariages. Durant son enfance, elle a travaillé dans les champs et dans une maison de famille pour aider à élever ses frères et sœurs. Encore adolescente, elle a eu des enfants, le premier à 14 ans et depuis, elle n'a plus eu le temps d'étudier. Son rêve, comme celui de la plupart des femmes, est de progresser pour aider ses enfants. Contrariant aux prévisions de sa mère, Celly a l'intention d'étudier davantage.

1. La commune a été créée avec le nom de Seringueiras par la Loi n° 370, du 13 février 1992, signée par le gouverneur Oswaldo Piana Filho.

**J'ai été à l'école jusqu'à la cinquième année.
Mon rêve est de terminer mes études.**

Je crois que c'est là une occasion à ne pas manquer, à laquelle il faut s'accrocher de toutes ses forces et avec toute sa volonté. C'est une opportunité pour sortir de la vie que j'ai vécue jusqu'à présent. Je n'ai par exemple pas eu beaucoup d'occasion d'étudier.

Nous habitons à Seringueiras¹. Nous étions six frères et sœurs. Là, les gens n'ont de l'argent qu'une fois par an. Il y a des machinistes qui achètent





le café et durant l'année on peut leur emprunter de l'argent. Je me souviens que mon père s'est suicidé à cette époque. Il a bu du poison parce qu'il devait beaucoup d'argent. J'avais un frère qui se droguait et mon père faisait de tout pour qu'il ne vole pas. On avait une dette de 240 sacs de café. Ma mère a hérité de cette dette. Et j'ai dû trouver une manière de gagner de l'argent en plus pour aider ma mère. J'ai quitté la maison à 11 ans pour aller travailler chez les autres.

À cette époque-là, à la seule chose à laquelle je pensais était d'arrêter



de travailler chez les autres et d'avoir ma propre maison, mais je ne pensais pas aux problèmes que pourrait me poser le fait de trouver un mari. Je ne savais pas comment éviter de tomber enceinte, je n'avais personne avec qui parler à ce sujet. J'étais encore très jeune quand je suis partie vivre avec un homme. J'avais 13 ans. Alors il a commencé à me battre ; s'il rentrait à la maison – il travaillait dans les champs – et qu'il y avait quelque chose qui n'était pas à sa place, il nous tapait dessus, sur moi et les enfants. J'ai eu deux enfants de lui.

« Je voudrais terminer la troisième année et suivre une formation de technicienne infirmière et si Dieu le veut, devenir pédiatre.

Je me suis enfuie à Ji-Paraná. Les enfants et moi sommes partis en emportant seulement les vêtements que nous avions sur nous et nous sommes allés chez ma mère. J'avais 16 ans et j'ai recommencé à travailler chez les autres pour aider ma mère à subvenir aux besoins des enfants, parce que ce que je gagnais ne me permettait pas de les entretenir toute seule.

Avec le projet *Mille Femmes*, j'espère suivre un cours qui me permettra de trouver un emploi qui ne soit pas celui de domestique. Je voudrais gagner l'argent pour pouvoir terminer mes études : terminer la troisième année et suivre une formation de technicienne infirmière et si Dieu le veut, comme technicienne infirmière je voudrais parvenir à payer l'université pour devenir pédiatre.

J'ai aimé les cours. Jusqu'à présent, on a beaucoup discuté dans le but de connaître les collègues du cours, mais j'aime beaucoup tout ça. J'avais un peu peur au début, mais avec les explications du professeur, la peur est passée. C'est plus facile que je ne le croyais ; j'avais très peur d'utiliser l'ordinateur, d'effacer des programmes, mais c'est fini maintenant.

Je me considère une personne simple, qui ne connaît pas grand-chose. Je suis une personne gaie, une personne pleine de vie. Je me considère très



« D'ici dix ans, j'imagine avoir une maison confortable, et ça peut même être là où j'habite.



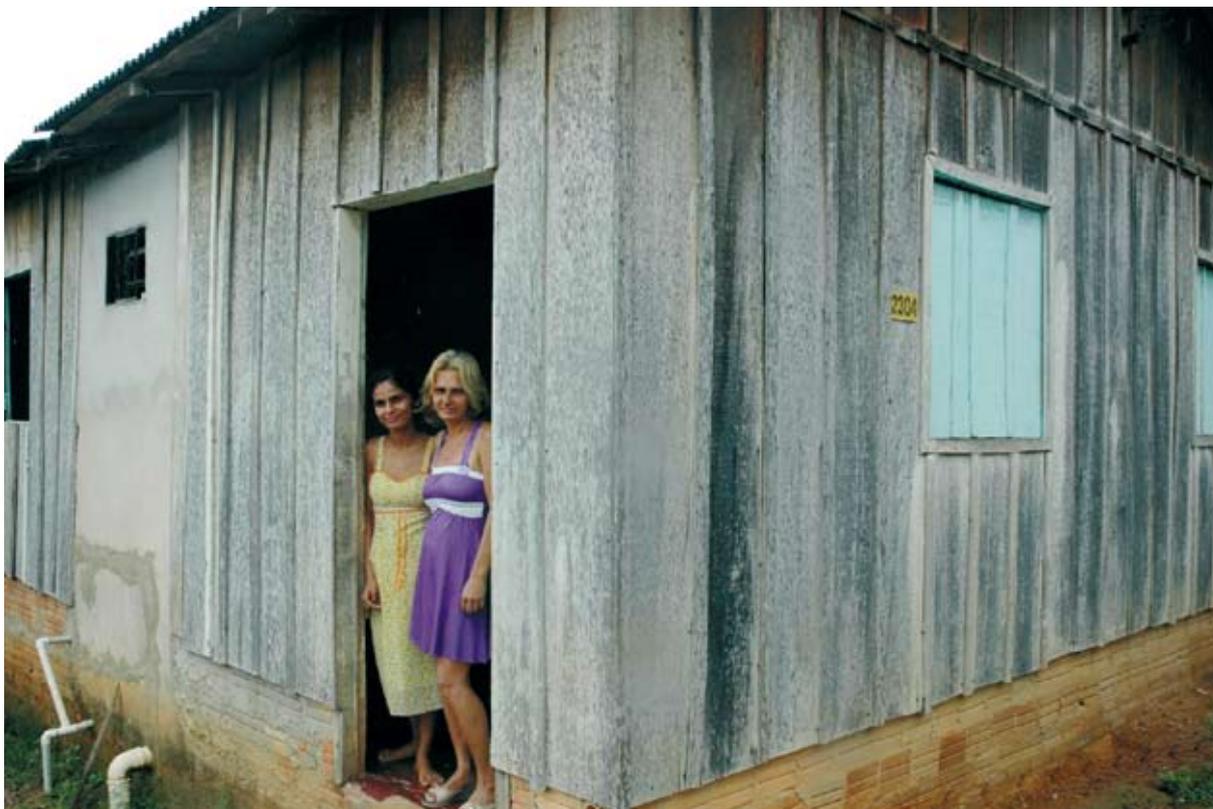
vrais être en train de faire mes études et avoir un bon emploi, de manière à pouvoir aider mon aîné à faire l'université lui aussi. C'est ça que j'imagine d'ici dix ans. ■

courageuse car je n'ai pas peur d'affronter la vie. Il y a des gens qui devant n'importe quel obstacle disent : « Pour moi ça ne marche pas, ce n'est pas possible ».

Recommencer à étudier peut changer complètement ma vie. Elle peut changer ma vie, elle peut changer celle de mes enfants. D'ici dix ans, j'imagine avoir une maison confortable, et ça peut même être là où j'habite. Mon fils aîné aura 21 ans, l'autre entre 18 et 19 ans, mon cadet aura 12 ans, et l'autre, 16 ans. Si je n'ai pas encore terminé, je devrais être en train de faire mes études et avoir un bon emploi, de manière à



FILOMENA FERREIRA DE ABREU



Entre les années 1970 et 1990, des milliers de travailleurs de la région Sud-est ont migré vers le Nord du pays en quête de terres. L'histoire de Filomena Ferreira de Abreu est directement liée à ce processus de migration. Originnaire de Minas Gerais, elle a déménagé encore enfant avec ses parents dans les environs de Ji-Paraná. Elle habitait dans une ferme et très tôt, elle a commencé à travailler dans les champs. À 43 ans et avec trois enfants, un de ses rêves est de retourner dans sa ville natale et de connaître le reste de sa famille. Un autre est celui de voir la plage. Plutôt taciturne, elle raconte que ce n'est que depuis peu qu'elle parvient à parler plus et qu'elle à l'intention de terminer ses études secondaires pour trouver un emploi meilleur et voir la mer.

Ma mère a beaucoup travaillé et nous, on aidait à planter et à la récolte.

Après la mort de mon père, ma mère a vendu la ferme qui se trouvait au km 12, elle a acheté une maison au Jardim dos Imigrantes et nous sommes





venus ici. À cette époque, j'avais déjà 14 ans. Mais la vie est devenue encore plus dure parce que dans la grande ville, tout est plus difficile et que je n'avais pas été à l'école. À 14 ans mon frère a commencé à travailler ; ma mère travaillait dans une maison de famille et moi je m'occupais de la maison et de mes petits frères et sœurs.

J'ai eu mon premier enfant à 16 ans. Ma mère ne me laissait pas sortir, alors je me suis enfuie avec le premier garçon avec lequel je suis sortie. Mon mari n'aimait pas beaucoup travailler. Alors je suis retournée chez ma mère, enceinte. Ensuite, je me suis remariée. Durant quelques temps, la vie allait mieux et j'ai eu deux enfants. Mais il buvait beaucoup, il était violent, il m'a même tiré dessus ! Je ne l'ai pas dénoncé parce qu'il m'a accompagnée dans l'ambulance et il a dit que si je parlais, il tuerait ma fille et se suiciderait. Je ne l'ai jamais dénoncé. Je me suis séparée et j'ai déménagé à Porto Velho. Et maintenant ça va faire quatre ans que je suis revenue ici.

Quand j'étais petite, j'ai étudié jusqu'en cinquième année. J'aimais bien aller à l'école pour rencontrer mes amis et aussi pour apprendre. Tous les jours, la professeure choisissait deux filles pour aller préparer le repas, parce qu'il n'y avait pas de cuisinière, tout était cuit au feu de bois. On allumait le feu, on prenait des chaudrons pour cuisiner et on préparait de la soupe ou du riz au lait. Il y avait des soupes salées que je n'ai plus jamais vues ; elles venaient dans un grand paquet. Il suffisait de la mettre dans l'eau et de faire bouillir, c'était très bon.



« Quand j'étais petite, j'ai étudié jusqu'en cinquième année. J'aimais bien aller à l'école pour rencontrer mes amis et aussi pour apprendre.



À 24 ans, j'ai recommencé à étudier. J'ai fait jusqu'à la huitième année, l'école était loin de chez moi et j'arrivais fatiguée. Mon rêve est de terminer mes études et de trouver un bon emploi. Aujourd'hui je suis femme à journée, et c'est dur. Je gagne peu. Je voudrais donner une vie meilleure à mes enfants. L'un d'eux rêve de faire l'université, et je n'ai pas les moyens de l'aider.

J'ai d'abord inscrit ma fille et c'est par la suite que je suis entrée dans le projet. Je trouve ça fantastique parce qu'on va apprendre beaucoup, on a déjà eu quelques leçons d'ordinateur, un tout petit peu. Je voudrais apprendre à l'utiliser. Je sais déjà l'utiliser un peu, juste un petit peu. C'était chouette, la professeure nous a mise à l'aise, mais j'avais peur d'y toucher et de le dérégler.

Je me sens bien accueillie, les gens parlent beaucoup, les professeurs posent beaucoup de questions, nous demandent comment nous allons. Alors on se sent bien. Les gens nous regardent avec d'autres yeux, ils attendent plus de nous ; c'est bon, c'est très bien. Cela stimule beaucoup. C'est agréable de connaître d'autres personnes, avec d'autres idées. On apprend beaucoup avec les histoires des autres. J'ai appris qu'il faut accepter les autres avec leurs défauts ; personne n'est parfait, tout le monde peut se tromper, tout le monde a des problèmes.



« Je me sens bien accueillie, les gens parlent beaucoup, les professeurs posent beaucoup de questions, nous demandent comment nous allons.



Ça améliore beaucoup l'estime de soi, c'est très bien pour se sentir bien avec soi-même, se sentir heureuse, parler plus. J'apprends à parler plus parce que je pense que j'ai eu peu d'amies à cause de ça, parce que j'ai toujours été très timide, je ne parlais presque pas, j'étais très réservée.

J'espère terminer mes études, apprendre tout ce que je peux et peut-être trouver un meilleur emploi, qui sait comme vendeuse, quelque chose comme ça, peut-être même à la mairie. À dire vrai, je voudrais réussir un concours public.

Je rêve de construire ma maison et je voudrais commencer à la construire l'année prochaine. La maison que je possède est en bois et je voudrais en faire une en briques. Et j'ai un autre rêve aussi, mais je ne sais pas quand je vais pouvoir le réaliser : je voudrais aller à la plage. Je la vois souvent à la télévision. ■



SIMONE



SÔNGLILA



BOA VISTA



Faisant frontière avec le Venezuela et la Guyane Anglaise, Roraima est utilisé comme couloir pour le trafic. Cette activité victimise plusieurs femmes qui, pour divers motifs, se font arrêter. À la prison pour femmes de Boa Vista, il y a plus de 100 détenues qui purgent leur peine, presque toutes pour trafic de drogue. Il y a des femmes de tous les âges, des jeunes filles de 18 ans et des adultes de plus de 50 ans.

Originaires de différentes régions du Brésil et même d'autres pays, y compris des indiennes des ethnies macuxi et wapichana, beaucoup sont utilisées comme « mules ». À leur insu, elles sont vendues, dénoncées par les trafiquants à la police dans le but de dissimuler l'entrée de cargaisons plus importantes. Certaines d'entre elles n'ont jamais participé à ce trafic, mais comme elles ne dénoncent pas leurs enfants ni leur mari, elles sont considérées complices.

La prison est petite et elles sont jusqu'à quatre à partager la même cellule. Les lits sont superposés et dans toutes les cellules, il existe une petite cuisine pour préparer des petits repas. Le plus dur est de supporter la chaleur ; quelques pièces sont couvertes avec des plaques d'amiante et la sensation thermique est d'une température d'environ 50°C. La respiration y est difficile. Le manque d'argent pour payer un avocat fait en sorte que certaines d'entre elles attendent plus de deux ans avant d'être jugées et l'abandon de leur famille en conduit plusieurs à une crise de dépression profonde. À la garderie, les pleurs et les cris des enfants les détournent du présent, il semblerait qu'on ne se trouve pas dans une prison, mais le regard et le désespoir de certaines détenues trahissent la nécessité de trouver des solutions pour l'avenir. Un jour, elles sortiront de prison.

À Boa Vista a eu lieu une rencontre: la direction de la prison cherchait des alternatives d'offre d'éducation et l'Institut Fédéral de Roraima (IFRR) discutait le projet *Mille Femmes*. Pour permettre de développer le projet à l'intérieur de la prison, l'IF a assumé le rôle d'articulateur en sensibilisant plusieurs institutions locales, incontournables pour que les actions quotidiennes puissent avoir lieu, des plus simples comme de garantir l'autorisation de la justice pour que des fonctionnaires puissent donner des cours dans la prison, aux plus complexes comme celle d'obtenir l'autorisation et l'escorte pour le déplacement des détenues pour les leçons pratiques.

Cette réunion d'efforts s'est bien terminée : quatre-vingts femmes ont été qualifiées dans le secteur des aliments et ont élevé leur niveau de scolarité. Quelques-unes ont déjà été libérées et ont trouvé du travail dans ce domaine et l'une d'entre elles a mis sur pied une affaire dans la prison pour hommes. Les organismes continuent à planifier des actions dans le but de garantir l'insertion de ces femmes dans le monde travail. Une

de ces propositions est de les aider à organiser une coopérative pour qu'elles puissent fournir leurs propres repas à la prison, étant donné qu'actuellement, le Gouvernement de l'État a un contrat avec une entreprise privée chargée de le faire.

L'objectif est de les aider à organiser une coopérative pour qu'elles puissent préparer et fournir leurs propres repas, service actuellement en sous-traitance.



SIMONE PIRES LOPES



Née à Manaus, Simone Pires Lopes a 40 ans et elle a eu une enfance et une adolescence paisibles. Elle a eu l'occasion d'étudier, elle a terminé ses études secondaires, mais au lieu de faire l'université elle a choisi le trafic de stupéfiants. Arrêtée pour la seconde fois, Simone a assumé le rôle de représentante du groupe et aide à l'organisation de la chorale. Comme elle est évangélique, le défi de Simone est de ne pas céder à la tentation de l'argent facile quand elle aura purgé sa peine. Son rêve est d'ouvrir un magasin avec son mari qui purge aussi une peine de prison.

**Celle qui a commencé, qui a été jusqu'au
bout, jusqu'au dernier jour,**

qui est montée sur l'estrade du Cefet pour recevoir son certificat, elle en sait l'importance dans la vie de chacune d'entre nous qui avons participé à ce cours. Vous connaissez l'histoire de l'étoile des rois mages, qui nous conduit vers le but ? Eh bien, c'est exactement ça le projet *Mille Femmes*.





Tout au long de ce projet, j'ai été témoin de rattrapage de quelques-unes de mes collègues. Les femmes qui y ont participé n'oublieront jamais parce qu'il nous a ouvert l'esprit et nous permet profiter de cette autre opportunité dans notre vie. Il nous a enseigné l'importance de la décision de changer de vie, de saisir les bonnes occasions qui se présentent à nous, comme ce cours par exemple. Pour celles qui l'ont déjà suivi et celles qui le suivent actuellement, il s'agit d'une opportunité à laquelle elles s'accrochent.

Avec le projet *Mille Femmes*, j'ai appris à mettre en pratique la constatation que toute cette énergie, tout ce courage pour commettre des actes illégaux, je pouvais les canaliser d'une autre manière, avec la même énergie, le même courage, mais avec un ego plus modeste, parce qu'un ego démesuré, ça ne vous fait pas de bien. La manière de traiter les gens est très différente ; l'utilisation de l'argent, la rentabilité, parce qu'on a appris à travailler pour avoir en bénéficier.

Je n'avais pas peur de la police, je n'avais pas peur des truands, je n'avais peur de rien. Je bravais tout, je jouais les gros bras, j'étais armée ; s'il me fallait tirer, je tirais. Grâce à Dieu, je n'ai jamais dû le faire, mais j'étais gonflée à bloc à ce sujet. Je me croyais la meilleure. Puis j'ai découvert que ce n'était pas vrai, que je ne n'étais rien de tout ça, bien au contraire, que j'étais vraiment idiote de penser comme ça ! Je croyais que j'étais la meilleure, mais j'étais nulle. Je n'étais qu'une sotte, qui se croyait meilleure que les autres parce qu'elle avait un peu de drogue, un peu d'argent, parce qu'elle pouvait en trouver autant qu'elle le voulait, qu'elle pouvait claquer autant d'argent qu'elle le voulait en une nuit, parce que ma vie était comme ça.

Le contenu du cours est venu combler plusieurs lacunes dans notre vie. Dès le début, il a travaillé notre auto-estime, cette partie de soi-même qui est vide chez beaucoup de gens, en nous répétant comme ça : vous pouvez, vous êtes capable, vous agissez, vous changez, il suffit de vouloir. Alors quelques-

« Et ce cours a été utile, il est venu nous enseigner qu'on pouvait changer de vie. Il suffit de le vouloir.

unes d'entre nous ont remédié à ces lacunes. Et ce cours a été utile, il est venu nous enseigner qu'on pouvait changer de vie. Il suffit de le vouloir.

Quand on se retrouve ici, en prison, tout le monde est égal. Je suis née et j'ai grandi au sein d'une très bonne famille. J'ai toujours été la petite chérie parce que j'étais la seule fille de la famille, j'ai toujours reçu beaucoup de jouets, d'attention, de câlins, toujours été dorlotée et j'ai grandi dans cette ambiance.

Je suis tombée amoureuse, le fameux bandit d'amour est apparu dans ma vie. Je suis allée à Boa Vista pour y passer 15 jours et j'y suis restée deux ans. Alors j'ai commencé à faire du trafic, pas à cause de lui mais parce que je me suis rendue compte que c'était un moyen de gagner de l'argent rapidement, facilement. On est souvent pressé de réussir dans la vie. On est aveugle de penser comme ça parce que la réalité est très différente. J'avais déjà terminé le lycée, mais c'est une chose que j'ai complètement laissé tomber. J'allais entrer en faculté de sciences biologiques.

Nous avons fait le cours d'entrepreneuriat, ce qui nous a vraiment ouvert l'esprit. Quand je sortirai d'ici, l'espoir pour moi et pour la majorité des femmes qui sont ici c'est de suivre une nouvelle voie. Cette nouvelle voie commence d'ailleurs ici même. À partir du moment où on a commencé à s'appliquer à ce cours, que certaines personnes ont commencé à faire partie de notre vie.

Le projet *Mille Femmes* est une porte, même pour celle qui a déjà étudié. Parfois on plaisantait : « Nous sommes au rebut de la société », mais on voit qu'en dehors de ces murs, il existe des gens qui pensent le contraire, parce que



« Et la femme est un être humain qui, quand elle va au combat, elle n'y va pas seule. Elle y va pour l'enfant, pour le mari.



les gens qui vont sortir d'ici vont entrer dans la société. Et l'espoir est justement de pouvoir gagner, parce que le préjudice en entrant ici n'est pas seulement pour nous, mais surtout pour notre famille, parce qu'on perd sa propre estime, on a honte...

Participer du *Mille Femmes* m'a aussi montré que je ne vis pas ce problème toute seule, qu'il existe d'autres personnes autour de moi, même sans être liées par le sang, mais on se lie par l'amitié, l'affection, le sentiment. Ici même, il a fallu plusieurs fois se rassembler à la cuisine pour faire des petits-fours, préparer les repas. Et la femme est un être humain qui, quand elle va au combat, elle n'y va pas seule. Elle y va pour l'enfant, pour le mari. Quand elle cherche quelque chose, ce n'est pas pour elle seule. La femme est comme ça, elle est camarade.

Je voudrais appliquer tout ce que j'ai appris. Je pense ouvrir une petite épicerie, vendre du riz, des haricots et le weekend, vendre du poulet avec de la salade et des haricots. Mon rêve est de sortir d'ici avec mon compagnon João Morais. Je pense que je suis une casserole et qu'il en est le couvercle [rires]. Un fond musical pour ma vie ? « Amour sans limite », de Roberto Carlos. ■



SÔNGILA SOARES DE LIMA



Sôngila Soares de Lima, 47 ans, est ce qu'on peut appeler une femme d'affaire née. Avec son compagnon elle a monté un restaurant dans la prison pour hommes et possède aussi une échoppe où elle vend des sucreries dans la prison pour femmes. Paraense, fille d'indienne et de portugais, rester à ne rien faire est quelque chose de compliqué pour quelqu'un qui a travaillé pendant plus de 20 ans dans l'exploitation minière. À la prison, elle étudie, nettoie les stations des gardes pour diminuer sa peine et s'occupe de son commerce.

**Malgré tout ce qui m'est déjà arrivée,
je n'ai jamais été lâche.**

Je suis très drôle, très populaire, très camarade, amie. Je vis avec un sourire aux lèvres. Pour moi, il n'y a jamais de problème. Je suis comme ça : une femme d'attitude, pleine d'énergie, d'action. Je ne fais pas de promesses, j'agis. Quand je décide de faire quelque chose, j'y vais et je le fais. J'ai confiance en moi.





Je ne sentais pas que j'étais leur fille. Quand j'ai découvert que j'étais adoptée, j'avais 16 ans. Un jour j'ai entendu ma mère adoptive parler avec ma mère biologique. J'avais déjà vu plusieurs fois cette femme à la maison, mais je ne m'étais jamais imaginé que j'avais été adoptée. Je ne suis jamais parvenue à l'appeler maman parce qu'elle voyait qu'on me battait, elle voyait que je souffrais et elle n'a jamais rien dit ou fait. Ses propres enfants, ma marâtre ne les maltraitait pas !

En 2008, ce programme Mille Femmes a été créé ; comme j'avais déjà l'envie de suivre ce type de cours mais que je n'en n'avais pas les moyens, j'en ai profité. J'avais étudié jusqu'en cinquième et il y avait 20 ans que je n'étudiais pas. J'ai recommencé à étudier, je me suis qualifiée, j'ai appris des trucs sur l'entreprenariat, sur les mathématiques, sur l'environnement, comment travailler avec les gens, pour ouvrir mon propre commerce.

J'avais une tante qui était une excellente cuisinière et pâtissière. Je restais à la cuisine à ses côtés, je la regardais faire et j'apprenais avec elle. Elle m'aimait beaucoup ; je crois que mon vrai don c'est la cuisine. J'ai beaucoup de facilité pour apprendre.

Je n'ai jamais fait de trafic, j'ai toujours travaillé dans l'exploitation minière, dans des entreprises, dans des restaurants. Je cuisinais pour le patron qui était le propriétaire du terrain et pour les mineurs, et je touchais deux grammes d'or par jour. Quand j'ai commencé, l'exploitation était manuelle, c'est après que les machines sont arrivées. J'ai travaillé en Colombie, au



« En 2008, ce programme Mille Femmes a été créé ; comme j'avais déjà l'envie de suivre ce type de cours mais que je n'en n'avais pas les moyens, j'en ai profité.



Venezuela et en Guyane anglaise. Quand ils m'ont arrêtée, je venais d'arriver de Guyane. C'est là que j'ai rencontré mon compagnon et c'est ce qui m'a perdue quand je suis arrivée ici. Il m'a aidée à construire ma maison ; moi avec mon argent, mon diamant, et lui avec le sien.

Maintenant j'ai un restaurant dans la prison pour hommes. Il y en avait sept, mais, grâce à dieu, le mien a été le premier lors de l'appel d'offre. J'ai suivi le cours et j'ai repassé tout ce que j'avais appris à mon mari et aux détenus. J'ai cinq employés à la prison, et il faut qu'ils utilisent une toque, qu'ils aient les mains propres, la barbe rasée, et qu'ils ne portent rien, ni montre ni bague. Je vais là tous les dimanches et quand j'arrive, ils sont tous bien rasés, parfumés. Et ils travaillent comme il le faut.

J'ai écopé de 12 ans. Le juge m'a accusée de complice, il a dit que j'étais lucide, que je savais ce que je faisais, et que, comme il avait été condamné et qu'il s'était enfui quand il était en régime semi-ouvert, j'étais donc sa complice, que je l'avais caché et que je ne l'avais pas dénoncé. J'ai déjà purgé ma peine en régime fermé et maintenant je suis en régime semi-ouvert.

J'ai passé huit mois sans voir personne de ma famille. Je suis mère de neuf enfants ; il y en a deux à Manaus, les autres vivent ici mais seulement une de mes filles est venue me voir. Quand on entre ici, la famille vous tourne le dos. Au début, ils venaient encore et puis, les visites ont diminué. Ça fait très mal parce qu'on se sent abandonnée.

Nous étions 40 femmes, 20 le matin et 20 l'après-midi. Tous les jours, ils nous conduisaient au Senac¹ pour la partie pratique de notre cours de gastronomie. J'ai beaucoup appris, j'ai fait beaucoup de progrès. Avant

1. Le Service National d'Apprentissage Commercial (Senac) de Roraima est l'un des partenaires du projet à Boa Vista.

« J'ai l'intention de continuer parce que ce ne serait pas bon d'être femme d'affaires et de ne pas avoir étudié plus.



de commencer à suivre ce cours, j'avais déjà une échoppe où je vendais des sucreries et je l'ai encore et ça m'aide à subvenir à mes besoins ici en prison.

Je connaissais déjà plusieurs recettes mais je n'avais pas beaucoup de pratique ; les ingrédients que j'utilisais, voir le nombre de personnes, parce que parfois je préparais et il en restait beaucoup, ça se perdait. Je devais jeter le reste. J'ai tout appris au cours. J'ai appris comment travailler avec mon argent, parce que tout ce que je gagnais je le dépensais, j'achetais des choses qui ne me servaient à rien. Aujourd'hui je sais comment économiser mon argent, comment le faire rapporter. J'ai fait beaucoup de progrès en mathématiques, tout ce que je fais, je l'écris. J'ai eu plusieurs cours ici, des cours de bonnes manières, de bon comportement, de vie en société avec les gens, comment s'adresser aux gens.

Ce projet sert à ouvrir des portes aux femmes qui savent cuisiner, qui veulent aller de l'avant, qui cherchent à en apprendre plus, à se développer, pour que plus tard, elle puisse ouvrir sa propre petite épicerie devant chez elle et ne pas dépendre uniquement de son mari.

J'ai terminé la septième année, j'ai réussi et je vais entrer en huitième. J'ai l'intention de continuer parce que ce ne serait pas bon d'être femme d'affaires et de ne pas avoir étudié plus. Quand je sortirai d'ici, mon projet est de continuer, d'ouvrir un petit snack et un autre petit magasin chez moi, de vendre des boissons rafraîchissantes, des produits laitiers, des choses comme ça. ■



ELENILDE



VALDENICE



ARACAJU ET NOSSA SENHORA DO SOCORRO



1

Le quartier Santa Maria, aussi appelé Terra Dura, se trouve dans la région sud d'Aracaju et c'est là qu'on décharge une partie des ordures produites dans la capitale. Malgré l'interdiction du Ministère Public, selon les habitants, des familles entières tirent encore leurs moyens de subsistance des résidus venant d'Aracaju, de São Cristovão et de Nossa Senhora do Socorro. Le village de Taiçoca de Fora se trouve sur la commune de Nossa Senhora do Socorro, zone littorale de Sergipe et la majorité de ses habitants vivent de la pêche.



2

Le paysage et la manière d'assurer la subsistance de ces deux localités sont différents, mais les réalités socioéconomiques des femmes se ressemblent fort. Aussi bien à Santa Maria qu'à Taiçoca de Fora, le travail commence dès l'enfance. C'est pourquoi le niveau de scolarité est très faible. La maternité précoce et le manque de qualification professionnelle compliquent l'accès au monde du travail.

En ce qui concerne les femmes de Santa Maria, le défi fut qu'elles apprennent à s'aimer. Il a fallu les rassurer, car leur estime était médiocre et les préjugés qu'elles ont vécus tout au long des années avaient été difficile à vivre. À Taiçoca de Fora, il fallut affronter la résistance des maris et la méfiance des femmes, fatiguées des promesses politiques jamais tenues. Dans les deux cas, l'objectif était d'exploiter et d'améliorer les talents qu'elles avaient acquis au cours de leur vie.

1 Quartier Sanata Maria

2 Taiçoca de Fora

Pour travailler avec ces réalités et répondre aux besoins de ces femmes, l'Institut Fédéral de Sergipe a mis sur pied des qualifications dans le domaine des résidus solides et de l'artisanat, qui ne faisaient pas partie de ses cours traditionnels. La



1

signature de partenariats fut fondamentale pour assurer l'élévation du niveau de scolarité des habitantes de Taiçoca de Fora, pour leur offrir une formation professionnelle et impliquer les artisanes dans les foires locales et nationales. Toutes ces actions ont garanti une articulation avec divers organismes qui ont formé un réseau d'assistance, qui peut d'ailleurs être reproduit dans d'autres localités de l'état.



2

En ce qui concerne les élèves, les résultats sont variés. Certaines des anciennes élèves ont choisi la voie de l'artisanat et elles vendent leurs produits sur les marchés. D'autres continuent à travailler à la Coopérative de Récupérateurs Autonomes d'Aracaju (Care) et il y a celles qui cherchent d'autres voies professionnelles. Les femmes de Taiçoca de Fora discutent la possibilité d'organiser une association de production.

ELENILDE DO ESPÍRITO SANTO



Outre le nom et les traits physiques, Elenilde do Espírito Santo a hérité la profession de ses parents : ramasseuse de fruits de mer. À 32 ans, elle possède une longue expérience de la mangrove et de la mer. Au cours de ses 23 ans d'expérience, elle a appris à pêcher et nettoyer les fruits de mer. Elle n'a malheureusement pas appris à les vendre, elle dépend toujours d'autres personnes. Joyeuse et objective, elle dit ce qu'elle pense sans s'inquiéter des critiques. De l'école, elle se souvient des disputes qu'elle avait avec ses collègues et aujourd'hui encore, elle ne s'en laisse pas marcher sur les pieds.

J'ai beaucoup apprécié étudier l'informatique et j'aurais aimé avoir plus de cours.

Au début, on avait peur de dérégler l'ordinateur et on a demandé : « Si on le casse, on devra payer ? » Mais ils ont répondu : « Non, non, vous ne devrez rien payer ! » J'ai appris à entrer sur Internet, j'étais très curieuse. Nous avons commencé à chercher un petit ami, nous avons appris à tchatcher [rires].



« Aujourd'hui, je sais faire des broderies avec des coquilles de moules, d'huîtres, des choses qu'on avait jamais faites, même jamais imaginées; pour nous c'étaient des déchets.



Je me suis sentie heureuse de retourner à l'école parce qu'il arrive un moment où on doit apprendre, même sur le tas. Ce cours va être bon pour moi et pour enseigner à mes enfants qu'étudier c'est la meilleure chose de la vie, et qu'ils ne doivent pas faire comme j'ai fait : laisser tout tomber.

Au cours de portugais, on a rédigé un texte sur notre vie, ce qu'on avait fait dans notre enfance. Mon enfance s'est passée à travailler, je n'ai pas eu le temps de jouer, mes jouets ont été mes enfants. J'ai commencé à travailler à partir de neuf ans. Ma mère nous réveillait à minuit en disant qu'il était quatre heures du matin, pour qu'on casse des coquilles. Alors je disais :

« Mince alors ! Le jour ne se lève pas aujourd'hui ? ». C'était la seule solution pour nous parce qu'on ne vivait que de la pêche.

On allait aussi dans la mangrove, pour ramasser des moules et des huîtres. Ma mère nous conduisait pour qu'on ne se disperse pas. Je n'ai étudié que jusqu'en troisième. Quand j'arrivais à l'école j'étais crevée ; je ne pensais qu'aux tâches qui m'attendaient à la maison : laver la vaisselle, aller chercher de l'eau. J'avais 13 ans quand j'ai abandonné l'école. Et voilà, j'ai été m'occuper d'enfants et jusqu'à aujourd'hui, je m'occupe de mes enfants et je travaille en pêchant. Je fais un peu de tout, mais ce que j'aime c'est de m'occuper des enfants.



Quand je vais à la mangrove, je sors de chez moi à quatre heures du matin et je reviens entre deux et trois heures de l'après-midi. On y va en canot mais moi je ne sais pas nager. Il y a des semaines où j'ai assez de fruits de mer et d'autres semaines où ça ne donne rien. On casse aussi les coquilles des palourdes qu'on pêche en mer et on les donne à quelqu'un d'autre pour les vendre. Ça se vend au kilo à Bahia ; chaque kilo coûte cinq réaux. J'en casse de 10 à 12 kg par jour, entre quatre heures et demie du matin et huit heures du soir.

Beaucoup d'entre nous manquent d'assurance et ont peur, mais avec les études, je me sens plus sûre de moi et j'ai plus confiance en moi. En salle de classe, les choses sont différentes parce qu'on s'amuse, on est plus concentrées pour apprendre, pour connaître toutes les choses intéressantes que les professeurs nous enseignent.

On peut apprendre à tout âge, il suffit de vouloir. On apprend des choses qu'on n'a pas eu le temps d'apprendre dans la vie. Aujourd'hui, je sais faire des broderies avec des coquilles de moules, d'huîtres, des choses qu'on avait jamais faites, même jamais imaginées parce qu'on jetait les coquilles, pour nous c'étaient des déchets. On apprend à faire de l'art avec des coquilles de mollusques. Aujourd'hui nous savons que les coquilles qu'on jetait étaient de l'argent.

J'ai beaucoup aimé le professeur de mathématiques. C'est une personne très joviale et qui veut que nous apprenions parce que c'est difficile de faire des calculs. À l'école, je n'étais pas très bonne en mathématiques,





« Le cours m'a aidé à avoir de la patience avec mes enfants. Maintenant j'arrive, je joue avec eux.

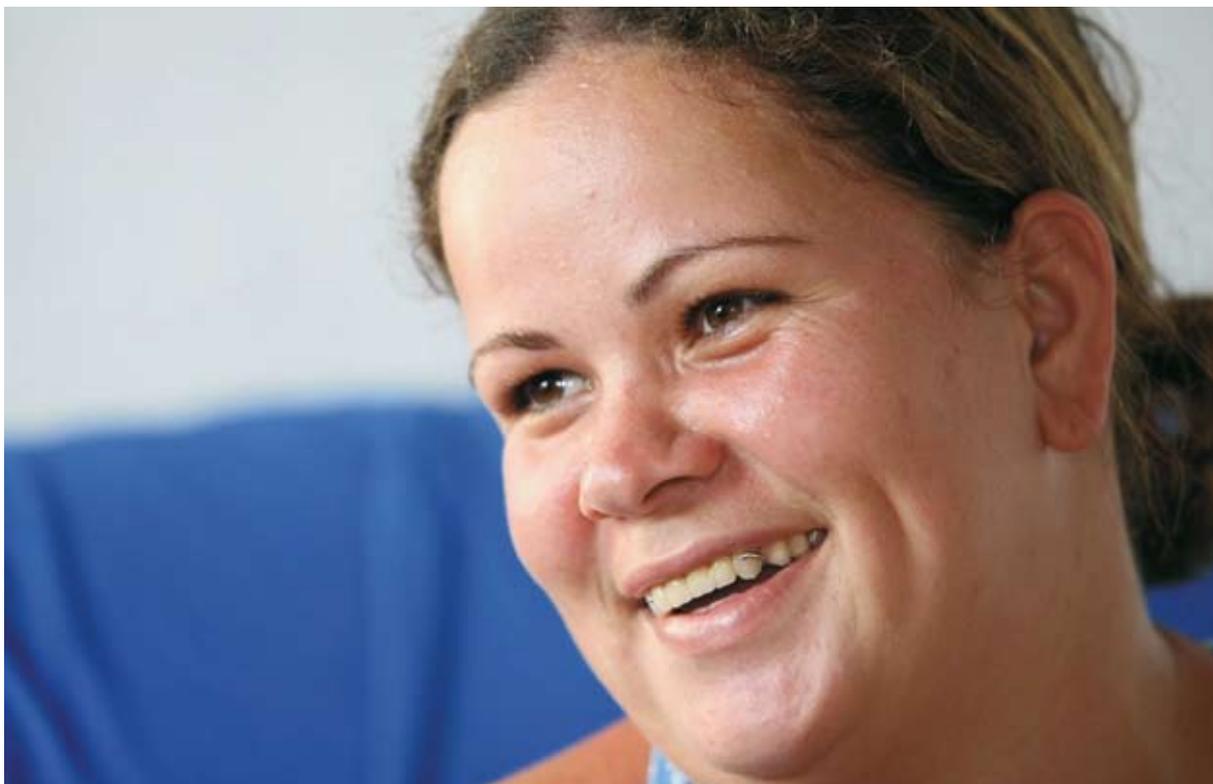
mais de la manière dont il nous l'enseigne, il nous montre qu'on est capables d'apprendre, de se développer dans la vie. J'ai appris à diviser. J'avais beaucoup de difficultés à faire des divisions, mais j'ai appris.

Le cours m'a aidé à avoir de la patience avec mes enfants. Maintenant j'arrive, je joue avec eux, je vais me promener avec eux. Je vais à la plage, au centre commercial, parce que j'aime beaucoup me promener, prendre une petite bière bien glacée. J'apprends à montrer plus d'affection à mes enfants, parce que je n'ai pas eu beaucoup d'amour de la part de mes parents, pas de baisers, d'embrassades, et aujourd'hui je joue, j'embrasse, je donne des bisous, et des claques quand ils le méritent.

Mes enfants ne travaillent pas. Ce sont des enfants. J'en ai un qui a dix ans, un de cinq et un de deux ans et cinq mois. Cleidiane, l'aînée, Adriano et Raquele. Quand j'aurai terminé la formation, j'espère pouvoir donner une vie meilleure à mes enfants. Grâce à mes études, au projet que je fais, j'ai l'intention de donner plein de bonnes choses à mes enfants. ■



VALDENICE ALVES



Valdenice Alves n'est pas très bavarde. Réservee, elle parle peu, peut-être parce qu'elle est née avec une grande responsabilité. Elle a commencé très tôt à aider sa mère. Originnaire d'Alagoas, à 10 ans elle l'aidait à vendre des crabes et d'autres fruits de mer. À 11 ans, la famille a déménagé à Aracaju où ses deux frères et elle ont travaillé très fort pendant des années dans la décharge publique de Terra Dura comme on appelle le quartier de Santa Maria, pour assurer la subsistance de leur mère. Étudier était un luxe dont elle n'a que très rarement pu profiter.

J'ai bien aimé le nom du projet – Mille Femmes – parce que je me crois une personne victorieuse.

Je suis prête à faire n'importe quel travail, parce que travailler dans un dépotoir depuis ses 11 ans, ce n'est pas facile. J'ai 24 ans, je suis de Maceió, mais j'habite à Aracaju depuis 12 ans. Quand on est arrivés ici, je sortais à





huit heures et je rentrais à cinq heures de l'après-midi. Parfois, je travaillais toute la nuit parce qu'il y avait beaucoup de gens qui travaillaient de nuit. Quand mon père commençait à boire, on devait se débrouiller parce qu'il ne s'arrêtait pas de si tôt et sans nous, ma mère aurait eu du mal. C'étaient les jumeaux et moi qui subvenions aux besoins de la maison.

J'ai découvert le projet par l'intermédiaire de la Care¹, j'étais membre de la coopérative. C'était bon de retourner dans une salle de classe après si longtemps. Ce projet a été une très bonne expérience, j'ai rencontré plusieurs personnes du quartier et j'ai beaucoup aimé les autres femmes.

J'aimais la psychologie parce que la professeure nous mettait à l'aise, on se sentait bien. J'ai aimé les cours d'informatique. Il y en avait beaucoup qui n'avaient jamais touché à un ordinateur. Il y en avait une qui était si contente parce qu'elle avait appris à l'allumer et à l'éteindre. Moi aussi j'étais contente parce que je n'en n'avais jamais touché. Quelqu'un qui n'a jamais eu de contact avec un ordinateur a un peu peur d'y toucher, j'étais nerveuse. J'appelais souvent la professeure à mon secours. On se sentait comme chez soi, j'étais à l'aise et les professeurs nous aidaient beaucoup, c'étaient aussi des personnes très simples.

J'ai étudié jusqu'en quatrième année. À l'époque, ce fut une voisine qui m'a inscrite. Elle a demandé les actes de naissance à ma mère et nous a inscrits, moi, mon frère, mes cousins qui travaillaient à la décharge. J'aimais bien aller à l'école, j'avais envie d'y aller. Parfois, je me sentais gênée devant mes collègues quand le bus allait nous chercher à la décharge. Elles passaient la tête par la fenêtre et nous appelaient bac à ordures. Une fois je me suis même battue avec un enfant, je lui ai marché dessus parce qu'il m'avait appelée bac à ordures.

Il y a beaucoup de gens qui ont des préjugés quand on dit qu'on est de Santa Maria ou de Terra Dura. C'est une très mauvaise sensation, on se sent humilié. Même avec l'uniforme de la Care, quand j'allais au marché pour ramasser les résidus solides, ils me regardaient. Si j'avais pu, je les aurais injuriés : « Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Ça te regarde ? Il vaut mieux travailler que voler ! » Ce genre de choses... je me disputais beaucoup à cause de ça, c'est pour ça que j'étais si révoltée.

Avant le cours, je ne pensais qu'à travailler pour manger, c'est tout. Maintenant non ! Je pense à travailler pour acheter un vêtement, des souliers. Avant, je ne pensais qu'à travailler pour construire ma maison et c'est tout. Je ne pensais pas à moi. Aujourd'hui je pense plus à moi. Je crois que c'est à

1. La Coopérative des Agents Autonomes de Recyclage d'Aracaju (Care) a été créée en 1999 dans le but de retirer les familles de la décharge publique.



« Après la décharge, mon deuxième emploi fut à la Care ; il s'agissait de travailler avec une chose que je connaissais déjà, c'est-à-dire les déchets.

cause de la manière dont j'ai été élevée, parce que mon père était ainsi. Pour lui, du moment qu'il y avait du riz et des haricots, c'était bon. Je n'ai jamais eu de jouet ou de vêtement décent. C'était une vraie brute avec nous.

J'ai appris à faire du fuxico² et de l'artisanat avec du papier journal. C'était bien, il faudrait plus de classes. J'aimerais qu'il y ait une deuxième étape du projet. Je fabrique des chouchous pour les cheveux. J'en ai donné à mes nièces et j'en ai vendu d'autres. Ça se vend bien. J'ai arrêté parce que j'ai commencé à travailler chez une femme, là à Atalaia. Après j'ai quitté parce que la femme voulait que je dorme chez elle.

Grâce au cours, j'ai commencé à penser plus à moi, à ma vie, à ce dont j'avais besoin. Avant j'étais toujours malade mais j'ai commencé à me soucier plus de ma santé. On prend le temps de penser à un projet de vie meilleure, à un meilleur emploi.

J'ai arrêté de travailler pendant quelques années quand j'étais enceinte de huit mois, et je ne suis plus retournée à la décharge quand j'ai eu mon enfant. Je suis tombée enceinte à 15 ans et je n'avais rien prévu. Ensuite, j'ai pris mes précautions. Elle a déjà neuf ans. Je connaissais depuis toujours le père de ma fille.

Après la décharge, mon deuxième emploi fut à la Care ; il s'agissait de travailler avec une chose que je connaissais déjà, c'est-à-dire les déchets. J'avais 20 ans quand je suis entrée et j'y suis restée pendant trois ans et neuf mois. J'ai quitté parce que je suis tombée malade, j'ai attrapé une infection du sang et au poumon. Lors de la remise de diplômes du cours, j'étais à l'hôpital ; j'y suis restée 13 jours. Avant, je n'avais jamais cherché de travail en dehors de la Care, j'avais peur de sortir de là et de ne pas trouver d'autre emploi. Je travaillais malade, en silence pour ne pas être renvoyée.

2. Espèce de broderie en patchwork, fait avec des restes de tissus et de la laine.



« Le cours m'a aidée à mieux communiquer, parce que j'étais très réservée, je n'aimais pas parler aux gens que je ne connaissais pas.



Au début c'était un peu différent parce que j'avais l'habitude de travailler d'une autre manière, rien qu'avec des déchets. Le travail de nettoyage est moins dur. Si on sépare correctement c'est mieux. On gagne plus et c'est mieux, le travail est moins difficile et on gagne plus. Je fais aussi des manucures à la maison.

Le projet améliore l'estime de soi pour les femmes. Parfois, on passe par des difficultés et on relève la tête, on se met plus en valeur. J'ai déjà beaucoup souffert, j'ai déjà beaucoup travaillé dans cette vie ; alors je dois plus penser à moi.

Le cours m'a aidée à mieux communiquer, parce que j'étais très réservée, je n'aimais pas parler aux gens que je ne connaissais pas. C'était bonjour, bonsoir et c'était tout ! Mais maintenant je me communique plus facilement. Le fait de participer au projet a changé beaucoup de choses, la manière de me comporter à la maison, de parler à mon enfant. Participer au projet a été très bien pour moi. Aujourd'hui je sens que je suis meilleure.

J'ai pas mal de collègues qui travaillent à la décharge. Il y a encore beaucoup de femmes et d'enfants. Il y en a beaucoup qui travaillent plus qu'un homme, à tirer les charrettes et trier les déchets. Je trouve que c'est beau parce que c'est leur manière d'agir. Elles n'ont pas peur d'affronter la vie, mais c'est très dur.

Je suis déjà passée par beaucoup de difficultés dans la vie et je n'ai jamais renoncé. Et je ne vais jamais renoncer. Je ne vais pas abandonner l'espoir de voir ma maison remise en état, de voir ma fille étudier, de trouver l'emploi que je n'ai jamais eu.

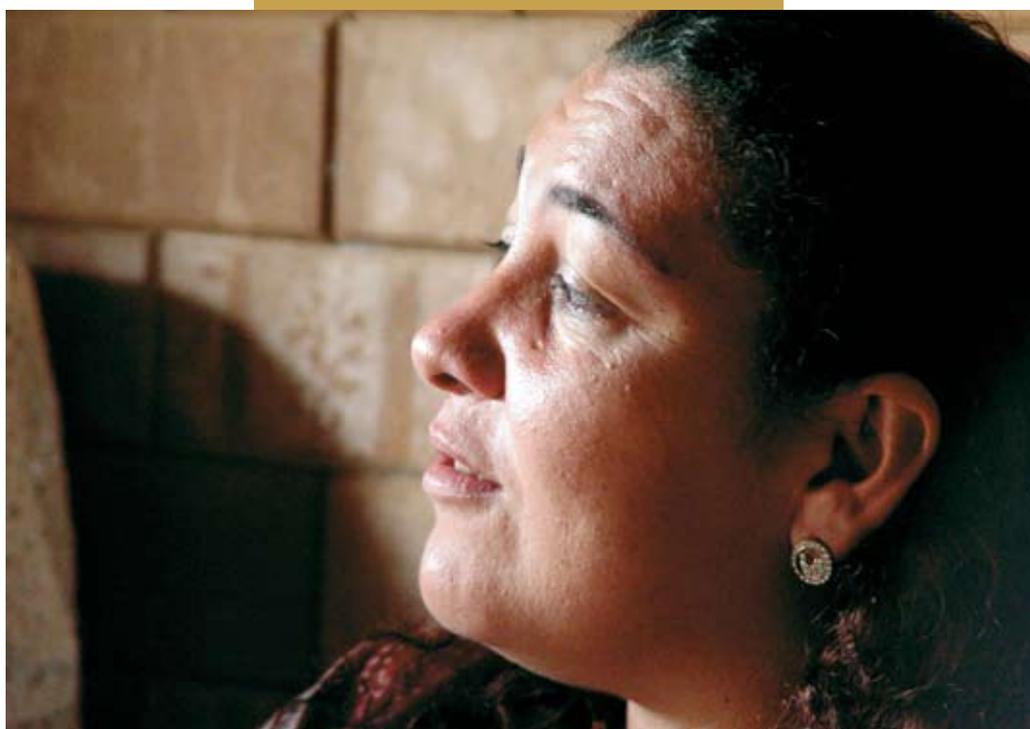
Je voudrais travailler comme manucuriste. Je vais faire quelques CV pour les envoyer à des entreprises pour voir si je trouve un travail de services généraux. Je me sens mieux qualifiée pour le marché. Mon rêve est d'avoir un emploi avec un contrat signé dans mon carnet de travail et de construire ma maison ; et je veux donner à ma fille tout ce que je n'ai jamais eu. ■



LÚCIA



SHEILANE



PALMAS ET TAQUARUÇU



2

1 Palmas

2 Taquaruçu

Les élèves du district de Taquaruçu et du quartier Santa Bárbara possèdent des histoires de vie pleines de points en commun : beaucoup ont travaillé durant leur enfance, la majorité se sont mariées très tôt, plusieurs subviennent seules aux besoins de leur famille, quelques-unes cachent les marques de la violence domestique, un certain nombre ne croyaient pas en elles-mêmes et aucune d'elles n'avait été sur les bancs d'une université ou d'une école technique.

Le district de Taquaruçu est à 32 km de Palmas, où se trouve le siège de l'Institut Fédéral de Tocantins (IFTO). Le district est une petite ville qui possède cet air de tranquillité comme si le temps s'était arrêté et que l'agitation du monde moderne faisait partie d'une autre planète. À Palmas, le quartier Santa Bárbara dégage une impression de peur, les maisons sont proches l'une de l'autre, l'assainissement fait cruellement défaut, ainsi que l'accès à la santé et la planification urbaine, il y a beaucoup de violence et la majorité des habitants vivent sous le seuil de la pauvreté. En commun, ces endroits manquent d'actions des autorités publiques et beaucoup d'habitants vivent en marge des droits à l'éducation et du travail.

Dans le but de promouvoir l'accès des femmes de ces communautés, l'Institut a établi un dialogue avec l'association des habitants. Ensuite, d'autres défis sont apparus : assurer le transport, garantir la permanence à l'école et offrir des cours de formation à un groupe hétérogène en âge – les élèves ont entre 18 et 60 ans

– et en scolarisation – de l'enseignement primaire incomplet jusqu'au secondaire. Au Collège d'État Santa Bárbara, il n'existait pas de cours d'Éducation de Jeunes et Adultes, et le dialogue de l'IFTO avec la mairie de Palmas a eu comme résultat que des femmes qui ne fréquentaient plus l'école depuis des dizaines d'années puissent avoir la chance de continuer leurs études.



L'institution a également signé des accords de partenariat avec des organismes locaux pour offrir des qualifications dans divers domaines. Aujourd'hui, en plus de la formation en artisanat proposée aux habitantes de Taquaruçu, les élèves de Santa Bárbara peuvent suivre des cours dans les secteurs de coupe et couture et d'alimentation. Les impacts sur la vie de celles qui ont déjà reçu leur certificat sont très variés. Beaucoup ont trouvé du travail dans des domaines différents de celui de leur formation, un groupe continue à produire et vendre des pièces d'artisanat et la plupart d'entre elles ont recommencé à étudier.

LÚCIA ARAÚJO MENDES



La bonne humeur et la joie de vivre sont des caractéristiques marquantes chez Lúcia Araújo Mendes. Maranhense, elle vient du pays du “reggae” et elle est fière de ses origines. À 51 ans, elle a vécu la plupart de sa vie à la campagne, à planter et récolter, et à élever ses frères et sœurs et ses enfants. Au cours de sa trajectoire de vie, elle a bercé 19 enfants, elle élève une petite-fille de 13 ans et aide à en élever quatre autres. Cela va faire six ans qu'elle habite à Palmas et actuellement, elle vit du recyclage et de l'artisanat.

Quand j'ai commencé à faire
de l'artisanat, c'était pour aider
une collègue,

mais je n'en avais pas vraiment envie. Et j'ai aimé ça ! Cela fait quatre ans maintenant que je travaille dans l'artisanat. Ça m'a convaincu et j'aime



« J'ai bien aimé tout ce à quoi j'ai déjà participé dans le groupe. J'ai suivi le cours d'arts culinaires. Nous avons appris à faire des petits-fours, des gâteaux, des compotes...



beaucoup. Je travaille aussi dans le recyclage. Je ramasse des morceaux de fer, des canettes, du plastique, je fais de l'artisanat, je travaille avec du papier recyclé. Aujourd'hui il n'y a que moi qui travaille parce que mon mari est malade. Et puis je vends tout à un intermédiaire.

J'étais contente quand on m'a dit qu'ils allaient donner un cours d'artisanat. J'ai bien aimé tout ce à quoi j'ai déjà participé dans le groupe. J'ai suivi le cours d'arts culinaires. Nous avons appris à faire des petits-fours, des gâteaux, des compotes, des pâtisseries, des quiches. J'ai beaucoup

aimé l'atelier d'artisanat pour faire des petites boîtes ; et cela a été mon coup de cœur.

J'habitais à la campagne, je travaillais dans les champs, aux récoltes. Je connais tout ça. On plantait du riz, des haricots, du maïs, des fèves, du manioc. Certaines années, ça donnait assez pour que tout le monde puisse manger à sa faim, mais d'autres années, ça ne donnait presque rien. Ma mère a eu peu d'enfants, elle en a eu 15 et en a élevé 13. Je suis la deuxiè-



me et j'ai donc dû aider à élever mes frères et sœurs. Ce sont toujours les aînés qui souffrent le plus, je n'ai pas eu le temps de grandir parce que je m'occupais des petits ! Quand j'étais enfant, jusqu'à 11 ans, je n'étais jamais allée à l'école, rien qu'aux champs. Je me suis mariée très jeune, j'avais entre 13 et 14 ans. Je me sentais prisonnière, mon père ne me laissait pas sortir avec mes collègues.

Ce projet est pour moi tout ce qu'il y a de bon parce que je ne savais même pas signer mon nom. Aujourd'hui je signe mon nom, je connais déjà toutes les lettres, mais je ne sais pas encore les mettre ensemble quand c'est un long mot. J'ai étudié au Mobral¹ mais j'ai dû abandonner à cause des enfants. J'ai commencé à étudier ici à Santa Bárbara mais comme il n'y a plus d'EJA², j'ai été forcée d'arrêter aussi.

Je crois que ce cours nous a aidées à tous les niveaux. Ne pas savoir lire ni écrire, c'est très pénible. Je suis déjà allée à la capitale Teresina avec ma petite fille malade, avec un papier écrit à la main et sans savoir où aller. Je demandais des informations et les gens m'envoyaient d'un côté à l'autre. C'était épouvantable.

Aujourd'hui je n'ai plus peur d'écrire mon nom quand je dois signer un papier. Je me sens plus confiante. Je sais déjà lire un peu, je connais déjà toutes les majuscules. Mais les longs mots sont très difficiles pour moi.



1. Mobral – Mouvement Brésilien d'Alphabétisation.

2. EJA – Éducation de Jeunes et Adultes.



« Ça m'a ouvert les yeux et l'esprit, pour moi c'est très bien. Meilleur encore si je continue.



Le projet *Mille Femmes* a changé la vie des femmes de notre quartier. Je vous dis ça parce que ma fille m'a dit : « Maman, je suis si heureuse parce que j'ai terminé la huitième année ; je ne connaissais pas tout ce que je sais aujourd'hui ! ». Maintenant, grâce à Dieu, avec ce projet, elle dit qu'elle ne va continuer d'étudier.

Nous recevons une bourse ; pour moi, c'est très important. Ce ne sont que 100 réaux, mais pour moi c'est beaucoup d'argent. Je paie l'eau, l'électricité, et parfois j'achète du riz, de la viande, des trucs pour la maison.

Ça m'a ouvert les yeux et l'esprit, pour moi c'est très bien. Meilleur encore si je continue. Beaucoup de femmes étaient comme moi : elles ne savaient pas écrire leur nom. Maintenant elles le savent déjà et se sentent encouragées à étudier, à continuer. Même si ce cours termine, elles veulent continuer à étudier. ■

SHEILANE ALVES



Sheilane Alves est ménagère, elle travaille au Conseil Municipal de Palmas et étudie au cours technique de musique du Collège militaire. Elle a arrêté ses études en septième année et a passé 17 ans loin des bancs d'école. Elle est retournée en salle de classe grâce au projet et à 37 ans, elle fait de nouveaux projets, entre autres de faire d'étudier dans la faculté du Service social. Elle aime chanter, elle a une belle voix, surtout quand elle chante la chanson qui lui rappelle quand elle a commencé à fréquenter son deuxième mari. « Je veux rester dans tes bras » de Leandro et Leonardo.

Je me demande pourquoi j'ai arrêté pendant si longtemps.

Je peux me sentir fatiguée parce que cet emploi exige beaucoup de moi, mais quand je vais au collège, je me sens si heureuse, si contente de savoir que je vais étudier ! Je sors de chez moi à cinq heures moins dix et je ne rentre qu'à minuit et demie. Et parfois, j'étudie jusqu'à quatre heures et demie du matin pour faire mes devoirs, préparer mes examens.





sinon, je ne recevais pas d'encouragement et je n'avais pas envie non plus. Je pensais que je devais juste travailler et me débrouiller pour m'occuper de ma famille. Plus maintenant ! Là j'ai appris que je peux très bien concilier tout : je peux m'occuper de ma maison, faire ce que j'aime et étudier.

Nous sommes quatre frères et sœurs et même maintenant, c'est mon père qui dirige tout et nous, on respecte son opinion. Je me suis mariée pour faire plaisir à mon père. J'allais avoir 16 ans. Mon père aimait beaucoup mon petit ami. Nous nous sommes disputés et nous avons rompu. Alors il est allé voir mon père, qui ne savait pas que nous avions rompu, et il lui a demandé ma main. J'ai résisté un peu mais je ne voulais pas déplaire à mon père, alors j'ai accepté et je me suis mariée.

J'étais en septième et je ne suis plus retournée à l'école parce que je travaillais, je n'avais plus beaucoup de temps pour les études. Mon mari ne m'encourageait pas non plus. Deux ans plus tard, mon enfant est né, mon premier enfant. Alors je me suis consacrée de plus en plus à la maison, au bébé, à mon emploi et je n'ai plus pensé à étudier. Cinq ans après, on s'est séparés – ça va faire plus de 20 ans que nous sommes séparés – et je me suis remariée. Il y a onze ans que je suis remariée. On vit très bien ensemble, c'est une personne qui m'encourage beaucoup. Il m'a beaucoup aidée à l'époque du projet.

J'ai entendu à la radio qu'il y avait l'occasion de faire le Collège militaire ; on pouvait s'inscrire pour les cours de musique et d'informatique. J'y suis allée, je me suis inscrite et aujourd'hui j'étudie la musique. On apprend à jouer et aussi à être professeur de musique. J'aime beaucoup mon cours. On pense que la musique c'est quelque chose de simple mais ce n'est pas vrai. Pour être professeur de musique ou apprendre à chanter ou à jouer, il faut étudier, parce qu'on doit apprendre les partitions, il y a des règles à respecter.

Avec ce projet, j'ai aussi eu l'occasion de travailler. Le 1^{er} janvier, ça a fait deux ans que je suis fonctionnaire



☪ Le projet m'a enseigné à m'occuper de moi, à mieux m'aimer, plus encore, à ne pas croire que je n'avais pas le droit de lutter, de persévérer...

au Conseil municipal de Palmas. C'est grâce au Mille Femmes que les gens ont pu se rendre compte de mon grand potentiel pour travailler, pour respecter mes engagements et pour tenir le coup.

Une chose qui m'a beaucoup marquée, c'est le voyage que nous avons fait à Brasília ; il y avait là les 13 communautés qui participent au projet *Mille Femmes*. J'ai rencontré une personne très spéciale, Marta de Lima¹, vendeuse de fruits de mer à Paraíba. Malgré toutes ses difficultés, elle n'a pas renoncé, elle y a cru. Je voudrais qu'il y ait beaucoup de femmes comme elle, beaucoup de « Martas ».



Beaucoup de choses ont changé. Je dis toujours que le projet m'a fait voir la vie d'une manière différente parce que jusque là, j'étais une ménagère, je n'avais pas beaucoup de projets pour l'avenir, et tout d'un coup, ce projet m'a ouvert de nouveaux horizons. J'ai eu envie de recommencer à étudier, de recommencer à me développer, parce que j'avais tout laissé tomber. Et la Sheilane de 2011, c'est une Sheilane qui a appris à être quelqu'un qui se bat, qui a appris à courir après ses idéaux. C'est une des choses que j'ai apprises du projet : ne jamais renoncer, peu importe les difficultés.

Celles qui ont fait la carte de vie ont beaucoup parlé de la question du bus, parce qu'il y avait un bus qui venait nous chercher pour nous conduire au collège. Quand nous sommes arrivées, je m'en rappelle comme si c'était hier, tout le monde regardait l'Institut et disait : « Mon Dieu ! Tout ça c'est vraiment pour nous ? ». Quand ils nous ont conduites dans la salle, qu'ils ont commencé à parler du projet, j'ai dit à une amie, avec des larmes aux yeux : « Ici si on le veut, beaucoup d'entre nous vont faire des progrès ». Quand nous sommes rentrées à la maison, tout le monde était émerveillé, tout le monde voulait raconter ce qui s'était passé, ce qu'on en pensait. Jamais je n'avais imaginé être si bien traitée, que les gens allaient nous respecter comme ça.

Le projet m'a enseigné à m'occuper de moi, à mieux m'aimer, plus encore, à ne pas croire que je n'avais pas le droit de lutter, de persévérer, parce que je pensais qu'à mon âge, je n'attendais plus grand-chose. Et le projet m'a montré qu'il n'y a pas d'âge pour réussir dans la vie. Il n'y a pas d'âge pour penser qu'on est vieux et que son temps est déjà passé. Non ! Il m'a enseigné que si je le veux, mon âge n'a aucune importance, que je peux

1. Voir l'histoire de Marta de Lima à la page 343.

« Là j'ai appris que je peux très bien concilier tout : je peux m'occuper de ma maison, faire ce que j'aime et étudier.



réussir et poursuivre mes objectifs. Aujourd'hui, j'ai 37 ans et dans un an et demi, je termine mon cours de musique.

Les femmes de Taquaruçu, je suis sûre et certaine que beaucoup d'entre elles n'avaient pas cette dignité, cet amour propre qui aujourd'hui fait de nous des femmes différentes. La majorité d'entre nous a réussi à trouver du travail ; il y a bien celles qui n'ont pas continué le travail d'artisanat, mais tout le monde a du travail.

Mon objectif est de terminer mes études à l'École Militaire et de faire un programme de la faculté du Service social parce que je crois que je suis bonne dans ce domaine.

C'est un projet qui est venu changer l'histoire de femmes qui avaient besoin d'aide. Et ça vaut vraiment la peine d'investir dans ce projet, parce qu'il aide les personnes à découvrir leur propre valeur, à renforcer leur estime de soi, à se développer, à chercher à s'améliorer en tant qu'être humain, à essayer de réussir dans la vie, sans se soucier des obstacles, parce qu'il existe des gens qui renoncent pour si peu de chose ! ■



Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie d'Alagoas

La Douce Saveur d'Être

Domaine de Formation : Aliments

Partenaires brésiliens : Secrétariat d'Éducation de l'État d'Alagoas, ECAPEL (papeterie), Project Racines Africaines, ONG Maria María, Coopérative des Fonctionnaires de la Banque du Brésil, Pastorale de Barra Nova, Canadian Sisters et Aérotourisme

Collèges partenaires : Red River Collège et Cégep Régional de Lanaudière

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie d'Amazonas

Transformation, Citoyenneté et Revenu

Domaine de Formation : Tourisme

Partenaires brésiliens : Gouvernement de l'État d'Amazonas/Programme Social et Environnemental des Igarapés de Manaus et Service National d'Apprentissage (Senac-AM)

Collèges partenaires: Niagara Collège, George Brown et Collège Montmorency

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie de Bahia

Un Tour vers de Nouveaux Horizons

Domaines de Formation : Tourisme et Aide à Domicile

Partenaires brésiliens : Terreiro Mokambo, Centre de Méditation Raja Yoga Brahma Kumaris, Association d'Habitants de la Communauté Vila Dois de Julho (Amovila), Église Baptiste Betesda, Paroisse de São Lázaro et Centre Technologique de Coopératives Populaires du IFBA

Collèges partenaires: Niagara Collège, George Brown Collège et Collège Montmorency

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie du Ceará

Femmes de Fortaleza

Domaines de Formation: Tourisme, Manipulation d'aliments et Gouvernante

Partenaires brésiliens : ONG Emaüs, Associations du Quartier de Pirambu, Centre de Recherche et Qualification Technologique (CPQT) et Association Brésilienne de l'Industrie Hôtelière - Ceará

Collèges partenaires : Niagara Collège, George Brown Collège et Collège Montmorency

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie du Maranhão

Aliment de l'Inclusion Sociale

Domaine de Formation: Techniques de conservation et de manipulation d'aliments

Partenaires brésiliens : Service National d'Apprentissage Commercial (Senac-MA), Fondation d'Appui à l'Éducation et au Développement Technologique du Maranhão (Funcema), Association commerciale du Maranhão (Ascom), Olívio J. Fonseca, Bondiboca, Boulangerie Pão Nosso, Boulangerie et Pâtisserie Sabor e Qualidade et Fondation José Sarney

Collèges partenaires : Red River Collège et Cégep Régional de Lanaudière

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie de Paraíba
Développement Communautaire – Impact sur la Qualité de Vie et de l'Environnement

Domaines de Formation : Pêche, Artisanat et Environnement

Collèges partenaires : Cégep de la Gaspésie et des Îles

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie de Pernambuco
Cuisine Solidaire

Domaine de Formation : Culinaire

Partenaire brésilien : Service National d'Apprentissage Commercial (Senac-PE) et l'Université Fédérale Rurale de Pernambuco (UFRPE)

Collèges partenaires : Red River Collège et Cégep Régional de Lanaudière

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie du Piauí
Habiller la Citoyenneté

Domaine de Formation : Mode et confection

Partenaires brésiliens : Service Brésilien d'Appui aux Petites et Micro Entreprises (Sebrae-PI), Municipalité de Teresina, Prefecture Municipal du Développement Économique et Touristique de Teresina et la Maison de Zabelê (Action Sociale Archevêché – ASA)

Collèges partenaires : New Brunswick Collège of Crafts and Design et Cégep Marie-Victorin

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie du Rio Grande do Norte
La Maison du Tilapia

Domaines de Formation : Traitement du cuir de poisson, Aliments et Artisanat

Partenaires brésiliens : Fondation d'Appui à l'Éducation et au Développement Technologique du Rio Grande do Norte (Funcern), Service National d'Apprentissage Rural (Senar), Préfectures Municipales de Ceará-Mirin, João Câmara, Pureza et Touros

Collèges partenaires : Cégep de la Gaspésie et des Îles

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie de Rondônia
Bijoux Bio – Réseau de Vie

Domaine de Formation : Artisanat

Partenaires brésiliens : Secrétariat Municipal d'Éducation de JI-Paraná et Secrétariat de l'Éducation de l'État de Rondônia

Collèges partenaires : New Brunswick Collège of Crafts and Design et Cégep Marie-Victorin

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie de Roraima
Inclusion par l'Éducation

Domaine de Formation : Aliments

Partenaires brésiliens : Secrétariat à l'Éducation de l'État de Roraima, Service Brésilien d'Appui aux Petites et Micro Entreprises (Sebrae-RR), Service National d'Apprentissage Industriel (Sesi-RR), Service National d'Apprentissage Commercial (Senac-RR), Forum de l'Éducation de Jeunes et Adultes (EJA), Secrétariat à la Justice de l'État, Université Fédérale de Roraima (UFRR), Organisation des Coopératives du Brésil (OCB), Service National d'Apprentissage du Cooperativisme (SESCOOP)

Collèges partenaires : Red River Collège et Cégep Régional de Lanaudière

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie de Sergipe**Des ordures à la Citoyenneté / Pêcher l'Art et la Citoyenneté**

Domaines de Formation : Artisanat à base de déchets et matériaux recyclage et arts culinaires

Partenaires brésiliens : Ministère Public de l'État, Université Fédérale de Sergipe (UFS), Service Brésilien d'Appui aux Petites et Micro Entreprises (Sebrae-SE), Secrétariat d'État pour l'Inclusion Sociale, Groupe de Santé et de Prévention dans les École, Préfecture Municipale de Nossa Senhora do Socorro, Coopérative des Agents Autonomes de Recyclage d'Aracaju (Care), Fondation d'appui au Développement Technique de Sergipe (FUNCEFETSE), Institut de Beauté Cida Duarte, Éducateurs Volontaires

Collèges partenaires : New Brunswick College of Crafts and Design and Design and Cégep Marie-Victorin

Institut Fédéral d'Éducation, Science et Technologie du Tocantins**Citoyenneté par l'Art**

Domaines de Formation : Artisanat et Art bio

Partenaires brésiliens : Service Brésilien d'Appui aux Petites et Micro Entreprises (Sebrae-TO), Préfecture de Palmas, Service National d'Apprentissage Industriel (Senai-TO) et Institut Ecológica

Collèges partenaires : New Brunswick Collège of Crafts and Design et Cégep Marie-Victorin

MULHERES MIL: DO SONHO À REALIDADE

THOUSAND WOMEN: MAKING DREAMS COME TRUE

MILLE FEMMES: DU RÊVE À LA RÉALITÉ

Concepção e implantação do projeto

Project design and Implementation

Conception et mise en œuvre du projet

Ministério da Educação - Secretaria de Educação Profissional e Tecnológica (MEC/Setec)
Ministry of Education - Secretariat of Vocational and Technological Education (MEC/Setec)
Ministère de l'Éducation - Secrétariat de l'Éducation Professionnelle et Technologique (MEC/Setec)

Conselho Nacional das Instituições da Rede Federal de Educação Profissional, Científica e Tecnológica (Conif)
National Council of the Institutions within the Federal Network of Vocational, Scientific and Technological Education (Conif)
Conseil des Établissements du Réseau Fédérale de l'Éducation Professionnelle, Scientifique et Technologique (Conif)

Rede Norte Nordeste de Educação Tecnológica (Redenet)
Northern and Northeastern Network of Technology Education (Redenet)
Réseau Nord Nord-Est de la Technologie (Redenet)

Agência Brasileira de Cooperação (ABC/MRE)
Brazilian Cooperation Agency (ABC/MRE)
Agence Brésilienne de Coopération (ABC/MRE)

Agência Canadense para o Desenvolvimento Internacional (CIDA)
Canadian International Development Agency (CIDA)
Agence Canadienne de Développement International (ACDI)

Associação dos Coléges Comunitários Canadenses (ACCC)
Association of Canadian Community Colleges (ACCC)
Association des Collèges Communautaires du Canada (ACCC)

Execução / Execution / Mise en œuvre

Institutos Federais de Alagoas, Amazonas, Bahia, Ceará, Maranhão, Paraíba, Pernambuco, Piauí, Rio Grande do Norte, Roraima, Rondônia, Sergipe e Tocantins

Produção executiva, coordenação editorial, organização, redação e edição / Production executive, editorial coordination, organization, writing, and editing / Production exécutive, coordination éditoriale, interviews, rédaction et édition

Stela Rosa

Assistente de edição / Assistant editor / Assistant à l'édition

Rodrigo Torres Araújo Lima

Assistentes de produção / Production assistants / Assistants à la production

Ana Carolina Oliveira Batista
Rosane Alves de Souza Cerqueira Abreu

Projeto gráfico, diagramação e capa / Graphic design, layout and cover / Conception graphique et couverture

Caco Bisol Produção Gráfica
caco@cacobisol.com.br

Colaboradores nas entrevistas / Interview collaborators / Collaborateurs d'entrevues

Bahia: Verusa Pinho de Sá e Valéria dos Santos Nascimento (IFBA)
Piauí: Elisabete Sales (IFPI)
Tocantins: Maiara Sobral (IFTO)

Fotógrafos / Photographers / Photographes

Alagoas: Marcelo Albuquerque
Amazonas: Francisco Araújo
Bahia: Rafael Dourado
Ceará: André Goldman
Maranhão: Francisco Campos
Paraíba: Petrônio Lins
Pernambuco: Rafael Medeiros
Piauí: Thiago Amaral/ Martim Garcia
Rio Grande do Norte: Marco Antônio Montoril
Rondônia: Leonardo Rocha
Roraima: Erick Vieira
Sergipe: André Moreira
Tocantins: Thâmara Filgueiras

Tradução / Translation / Traduction

Globo Traduções

Tradução inglês / Translation english / Traduction anglais

Martim Cardoso

Tradução francês / Translation french / Traduction français

Edouard Braun

Revisão português / Portuguese edition / Revision du portugais

Cecília Fujita

Revisão inglês / English edition / Révision de l'anglais

Leslie Cole
Debby Dufford
Yannick Cabassu

Revisão francês / French edition / Révision du français

Florence Arnould-Lalonde
Yannick Cabassu

Tiragem / Edition / Tirage

1.700 exemplares

Impressão / Printing / Imprimeur

Gráfica Artecor

Esta publicação foi financiada pela Agência Canadense para o Desenvolvimento Internacional (CIDA) e Secretaria de Educação Profissional e Tecnológica. É permitida a reprodução parcial ou total desta obra, desde que citada a fonte.

This publication was financed by the Canadian International Development Agency (CIDA) and the Secretariat of Vocational and Technological Education. The partial or total reproduction of this work is allowed as long as the source is mentioned.

Cette publication a été financée par l'Agence Canadienne de Développement International (ACDI) et le Secrétariat de l'Éducation Professionnelle et Technologique. La reproduction en partie ou complète de ce document est autorisé à condition que la source soit citée.

Ministério da Educação
Secretaria de Educação Profissional e Tecnológica
Esplanada dos Ministérios, Edifício Sede,
bloco L, 4º andar
CEP 70047-900 – Brasília/DF
<http://mulheresmil.mec.gov.br/>

MULHERES MIL

Educação, Cidadania e Desenvolvimento Sustentável



Association of
Canadian
Community
Colleges



Association
des collèges
communautaires
du Canada



Canadian
International
Development
Agency

Agence
canadienne de
développement
international



CONIF
CONSELHO NACIONAL DE DESENVOLVIMENTO
CIENTÍFICO E TECNOLÓGICO



Ministério da
Educação

GOVERNO FEDERAL
BRASIL
PAÍS RICO E PAÍS SEM POBREZA